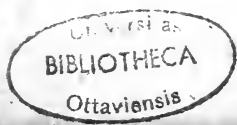


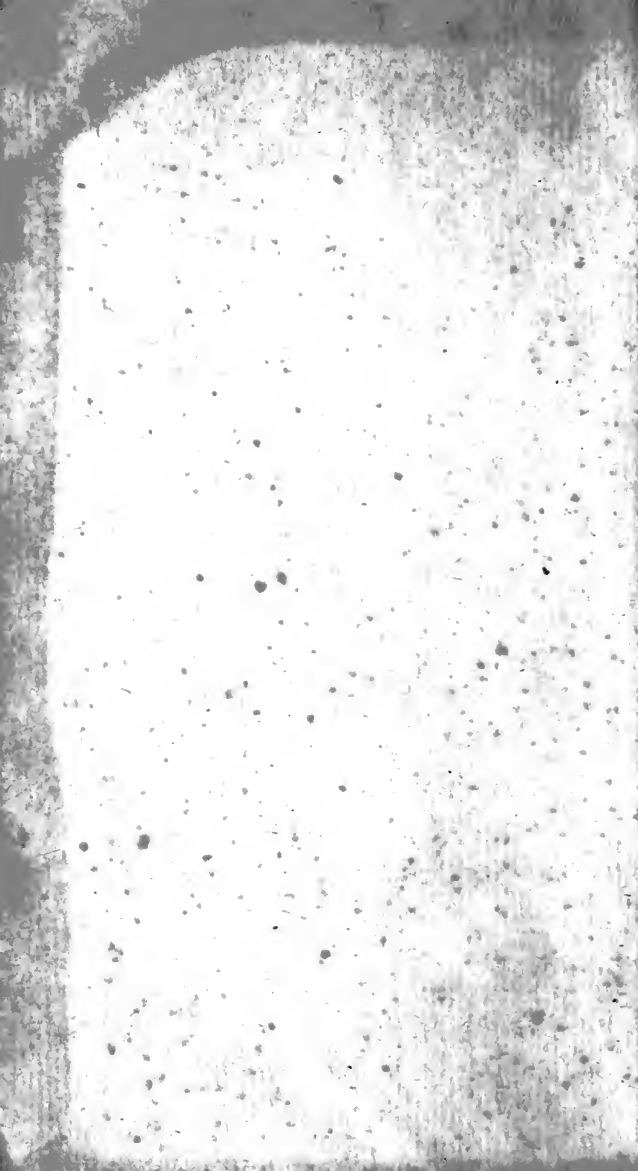




The Earl of Chester.







HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

MONTMORENCI.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE

DE LA NATION

II

MONTAGNE

TOUS LES JOURS

HISTOIRE DE LA MAISON DE MONTMORENCI.

Par M. DESORMEAUX.

TOME CINQUIEME.

*CONTENANT la suite de la Vie de
François - Henri de Montmorenci ,
Maréchal Duc de Luxembourg , de-
puis 1679 jusqu'en 1695.*



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, Libraires,
 rue S. Jean de Beauvais.
 DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

HISTORICAL

DE LA MASON

DE

MCINTOSH

BY M. D. MASON

TO THE CINCINNATI

OF THE MASONIC ORDER

OF THE STATE OF OHIO

OF THE YEAR 1864

OF THE YEAR 1864



DC

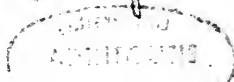
36.8

M7D4

1764

V.5

Call spec



SOMMAIRE

DU QUATRIEME LIVRE.

ETAT de la France après la paix de Nimegue ; Louis XIV est surnommé le Grand. Création de la Chambre de l'Arsenal. Calomnies contre le Maréchal de Luxembourg ; ce qui y donne lieu. Sa conduite ; ses entretiens avec M. de Louvois & le Roi. Il veut se constituer prisonnier à la Bastille. Il est décrété par la Chambre de l'Arsenal. Efforts du Roi pour l'engager à se retirer. Il se rend volontairement en prison. Mauvais traitements qu'il essuie. Histoire de son procès. Il est déclaré innocent. Réflexions sur ses malheurs. Le Roi le relegue dans ses terres. Il le rappelle à la Cour. Situation de ses affaires. Ses

liaisons avec Mrs. Colbert & Seignelay. Portrait de ces deux Ministres. Le dernier inspire de la jalousie aux Puissances maritimes. M. de Louvois rend la puissance du Roi suspecte à ses voisins. Ligue d'Augsbourg. Jacques II est détrôné. La guerre s'allume. Luxembourg ne commande point : par quelles raisons. Mauvais succès de la campagne de 1689. Le Roi se détermine à mettre le Maréchal à la tête de l'armée de Flandre. Forces & vues des Alliés & des François. Campagne de 1690. Succès du Maréchal. Bataille de Fleurus. La Cour ne profite point de la victoire. Les Alliés font agir des forces supérieures à celles des François. Luxembourg les arrête par-tout. Fin de la campagne. Campagne de 1691. Le Roi fait la conquête de Mons. Conduite du Maréchal. Prise

SOMMAIRE. 3

de Hall. Humanité de Luxembourg. Son désintéressement : il cherche à détacher l'Espagne de la Ligue. Ses vues avantageuses au Royaume. Dessesins du Prince d'Orange. Le Maréchal les déconcerte. Belles marches de ce Général. Le Prince d'Orange quitte l'armée : combat de Leuse. Retour du Maréchal à la Cour. Mort de M. de Louvois.



ЗАДАНИЕ

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of subscribers. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.



HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.



LIVRE QUATRIEME.

APRE'S la paix de Nimegue ,
Louis XIV. étoit parvenu au com-
ble de la gloire ; il passoit pour le
plus grand & le plus heureux des
Rois. Ses Généraux , ses Ministres
étoient pleins de génie & d'expé-
rience ; ses troupes redoutables
par le nombre , la valeur & la dis-
cipline ; enfin la nation qu'il gou-
vernoit , fertile en hommes actifs ,
appliqués , remplis de feu , d'indu-
strie & de talents , avoit sur tous

1680.

1680.

les peuples de l'univers , la réputation que donne la prééminence des armes , des lettres & des arts. Les François frappés d'un éclat inconnu à l'Europe depuis le regne d'Auguste, déférèrent au Roi qu'ils regardoient comme l'auteur de la prospérité publique le titre de *Grand* : ce titre fut confirmé par la voix de la République chrétienne , heureuse par le bienfait de la paix. La Hollande elle-même frappa une médaille à la gloire de *Louis le Grand, pacificateur de l'Europe*.

Mais dans le sein d'un peuple si poli , si humain , si éclairé, s'étoient élevés des monstres qui , sous prétexte de découvrir l'avenir, trompoient la crédulité de ceux qui avoient la foiblesse de recourir à leur art imposteur. Ils servoient leurs passions, & les aidoient à commettre des crimes atroces en leur préparant des poisons , que les uns destinoient contre leurs ennemis , les autres pour donner une mort lente & douloureuse à ceux dont ils devoient hériter. On en vit

même quelques-uns , à la honte de la nature , attenter à la vie des auteurs de leurs jours. On ne connoît que trop les fureurs de la Marquise de Brinvilliers qui fit périr son pere & ses freres. Il n'y eut que la Religion qui arrêta le cours de ces forfaits. Les Ministres des Autels effrayés des aveux que les coupables venoient faire à leur tribunal de ces horribles excès , crurent avec raison rendre un service signalé à l'Etat , en faisant parvenir aux pieds du trône le mal qui devenoit tous les jours plus contagieux. Le Roi érigea une Chambre de justice à l'Arsenal , pour poursuivre & détruire les prétendus Devins , qui n'étoient en effet que de véritables empoisonneurs.

On arrêta une foule de ces scélérats , hommes & femmes , à la tête desquels étoient la Voisin & la Vigoureux , également célèbres par leurs crimes & leurs impiétés. Bientôt convaincues d'avoir prêté leur ministère à des forfaits , elles ne virent d'autre moyen d'échapper

1680. aux flammes, que d'accuser quantité de personnes considérables de la Cour & de la ville, d'avoir entre-tenu des liaisons criminelles avec elles. Elles espéroient qu'à la faveur du rang & du nom de leurs prétendus complices, la Chambre prendroit le parti d'ensevelir dans les ténèbres de l'oubli, des excès si odieux. Au reste, plusieurs personnes de la plus haute qualité, & sur-tout des femmes, avoient été chez ces malheureuses; mais presque toutes, par un vain motif de curiosité, pour charmer l'ennui de l'oisiveté. On nommoit entre autres, la comtesse de Soissons, mere du prince Eugene de Savoie, la duchesse de Bouillon, la marquise d'Alluie, mesdames de Dreux, le Feron. On accusoit aussi le duc de Vendôme qui étoit encore jeune, d'avoir conduit lui-même madame de Bouillon chez la Voisin.

Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ces femmes, après avoir satisfait leur curiosité sur les destinées de leurs époux, de leurs amants,

de leurs amis, avoient été assez imprudentes pour faire des questions sur la vie du Roi, sur celle de ses maîtresses & de ses Ministres. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zele du marquis de Louvois, qu'un écrivain de ce temps-là peint par-tout comme austere & sauvage. Il entreprit d'autant plus volontiers de poursuivre ces femmes indiscrettes, qu'envié & haï de presque toute la Cour, il regardoit celles-ci comme ses plus dangereuses ennemies. Ce fut par ses soins surtout, & sous son autorité, que la commission fut établie à l'Arse-
 nal.

Bientôt sur les dépositions de la Voisin & de la Vigoureux, la Chambre cita à son tribunal une multitude de personnes de tout rang, de tout âge & de tout sexe. Les uns se présentèrent, les autres furent arrêtés & conduits à Vincennes ou à la Bastille. Plusieurs s'enfuirent dans les pays étrangers; la comtesse de Soissons fut du nombre des derniers : elle n'étoit pas plus criminelle que les autres; mais

1680.

Mémoires
 de M. D.
 L. F.

Mémoires
 du temps.

1680.

elle craignoit de succomber sous la haine de ses ennemis. On conçoit combien une procédure aussi vive contre des personnes d'un rang si élevé dut faire de bruit en France & dans toute l'Europe. Au reste, parmi les gens considérables accusés d'avoir consulté la Voisin & la Vigoureux, il ne s'agissoit point du maréchal de Luxembourg. Il auroit échappé à la calomnie sans un concours fortuit d'événements singuliers qu'il faut développer. On est même obligé, avant que de parler de ses malheurs, d'entrer dans le détail d'une affaire domestique, qui fut la cause ou plutôt le prétexte de la persécution odieuse qu'il essuya.

*Mémoire
du Maréchal
de Lux. écrit
par lui-même.*

En 1664, Luxembourg avoit vendu à une compagnie de gens d'affaires la coupe de la forêt de Ligny pour une somme considérable. Un certain du Pin négotia le traité auquel il fut intéressé ; mais cet homme qui étoit fin & délié, trouva le secret de tromper ses associés, & de détourner à son profit

une somme de dix mille écus. Son infidélité n'eut pas plutôt transpiré, que la compagnie refusa de remplir ses engagements. Elle fit disparoître un particulier appelé le Moine, sous le nom duquel elle avoit traité; parce que le Duc avoit jugé à propos de prendre cette précaution contre les acquéreurs des bois qui étoient presque tous comptables dans les affaires du Roi.

1680.

La fuite de le Moine avec les papiers justificatifs de la vente, suspendit la poursuite de cette affaire. Il étoit impossible au conseil du Duc de prouver que le Moine n'eût fait que prêter son nom à la compagnie. Sur ces entrefaites, la guerre s'allume; Luxembourg plus occupé de la gloire & des intérêts de l'Etat que des siens, oublie presque entièrement cette affaire. Il écrivit seulement deux ou trois fois de l'armée à Moreau, son intendant, de la terminer honnêtement, & sans avoir recours à la chicane. Mais celui-ci qui vouloit se rendre

1680.

Ibidem.

nécessaire , se mocqua des ordres du Duc ; il entama un procès contre les associés, qu'il poursuivit ainsi que plusieurs autres , avec une opiniâtreté révoltante. Luxembourg irrité demanda à la Cour une permission de venir à Paris , pour arrêter les entreprises audacieuses de Moreau. Sa présence étoit trop nécessaire à l'armée : le marquis de Louvois trouva un autre expédient pour contenir Moreau ; il le fit mettre à la Bastille.

En attendant que le Duc eût choisi un autre Intendant , son Procureur , l'un des plus célèbres de Paris , nommé le Prieur , se chargea de la conduite de ses affaires. Quoiqu'il fût secondé par le Procureur-Fiscal de Ligny , il demanda , pour le soulager , dans les objets les moins importants , un certain Bonard qui lui avoit été attaché quatorze ans en qualité de Clerc. Bonard n'eut jamais le titre d'Intendant de la Maison de Luxembourg. C'étoit le Prieur seul & le Procureur-Fiscal de Ligny qui

rendoient compte au Duc de ses affaires; la figure de Bonard lui fut même long-temps inconnue.

1680.

C'est pourtant cet homme qui, par son imprudence & sa simplicité, causa tous les malheurs dont on va parler. D'abord, il n'y eut point de marque de zèle & d'activité qu'il ne donnât pour mériter la place d'Intendant, que le Prieur lui faisoit envisager comme l'objet de son émulation. Bientôt par ses soins le Moine sous le nom duquel la compagnie avoit traité, fut découvert & arrêté. Il avoua qu'il avoit confié à du Pin les papiers qu'il importoit si fort de recouvrer. On apposa le scellé chez du Pin, qui s'étoit enfui dans la crainte d'éprouver le même sort que Moreau. On ne trouva chez lui qu'une jeune fille qu'il entretenoit, & qu'il laissoit en proie à la misère. Cette malheureuse promit à Bonard les papiers qu'il cherchoit, moyennant une récompense de cent louis.

Mais après avoir long-temps amusé Bonard de vaines espérances,

1680.

elle lui déclara qu'elle ne connoissoit d'autre moyen de les trouver , que d'avoir recours à un devin appelé le Sage. Cet homme étoit fameux par la réputation qu'il s'étoit acquise de découvrir les effets perdus , de lire dans l'avenir , & de faire des choses étonnantes & surnaturelles. On conçoit qu'il n'y avoit que la prévention , la crédulité , la simplicité , qui prêtassent à le Sage des talents si extraordinaires. Toute la science de ce malheureux se réduisoit , comme celle de ses pareils , à l'escamotage. Cependant Bonard foible & superstitieux à l'excès ajouta foi à toutes les merveilles qu'on lui racontoit du pouvoir du Devin. Il se rendit chez lui pour l'engager à lui faire trouver les papiers concernant la vente des bois de Ligny.

L'imposteur n'eut pas beaucoup de peine à surprendre & à tromper un homme , dont l'ame étoit si favorablement disposée à recevoir toutes ses impressions. D'abord , pour lui donner une haute idée de

son art, il lui conseilla différentes pratiques de religion. Bonard se soumit à tout ; il se confessa , il fit des stations pendant neuf jours en trois Eglises différentes. Après l'avoir ainsi préparé à mériter la grace qu'il sollicitoit, le Sage lui fit signer des billets aussi extravagants que superstitieux. En voici un qui fera juger de la capacité du Magicien , qui au fonds étoit peut-être aussi imbécille que Bonard. *Je demande au nom de M. le Maréchal , de Madame la Maréchale de Luxembourg, de Madame la Princesse de Tingrie que les actes passés entr'eux & la compagnie pour le marché des bois de Ligny soient remis (ici étoit le nom de la fille entretenue par du Pin) à condition qu'elle ne pourra les remettre à d'autres qu'à moi , sous peine d'être impuissante. Signé, Bonard.* Il y en avoit plusieurs autres aussi insensés qu'il laissa entre les mains de le Sage. Celui-ci lui promit de le mettre bientôt en possession des papiers. Bonard prévenu en sa faveur , ne douta pas d'un moment du succès de ses pro-

1680.

messes. Il courut dans l'excès de sa joie, à l'hôtel de Luxembourg, affurer la Maréchale que le procès feroit bientôt jugé à sa satisfaction ; mais il se donna bien de garde de se vanter de toutes les extravagances qu'il venoit de commettre.

Cependant le Sage, par l'entremise d'un autre misérable appelé Boitot, vendoit à l'Huilier l'un des principaux intéressés dans la vente des bois, les billets qu'il avoit exigés de Bonard. L'Huilier comptoit s'en servir pour prévenir les Juges contre le Maréchal, se venger de lui, & le rendre odieux & ridicule. Déjà de concert avec la Gardette, Procureur de la compagnie, il répandoit le bruit que le Maréchal faisoit des pactes avec le Diable par le ministère de son homme d'affaires.

Luxembourg commandoit alors l'armée de Flandre ; il ignoroit profondément les scènes extravagantes qui se passaient à Paris sous son nom. De retour de la campagne
qui

qui fut la dernière de la guerre , il pressa vivement le Prieur de terminer un procès qui duroit depuis 16 ans. Celui-ci , sur la foi de Bonard , qui de jour en jour promettoit les papiers , mit bientôt l'affaire en état d'être plaidée. On étoit à la veille du jugement ; cependant les papiers ne paroissoient point. Bonard déclara alors qu'au lieu de huit cents écus , celui qui en étoit le dépositaire , en exigeoit deux mille pour les rendre. Quoique ce procédé déplût beaucoup au Maréchal , comme il ne pouvoit gagner son procès , sans justifier la vente de ses bois , il consentit à les donner. Il laissa un valet de chambre chez le Prieur avec la somme , pour la remettre à celui qui les apporteroit ; personne ne parut. Le lendemain Bonard se rendit à l'hôtel de grand matin. Il demanda à parler au Maréchal qui étoit encore au lit. Il l'assura qu'il avoit vu & lu les papiers ; mais qu'on ne vouloit s'en défaisir que sur un pouvoir signé de M. le Ma-

1680.

1680.

réchal. Il lui en présenta aussi-tôt un tout dressé ; le Maréchal le signa dans l'obscurité ; cependant, avant que de le confier à Bonard, il voulut que le Procureur-Fiscal de Ligny, qui étoit dans sa chambre, en fît la lecture, pour voir s'il étoit conçu dans les formes. Celui-ci le trouvant tel qu'il devoit être, le remit à Bonard qui de ce pas fut le porter à le Sage.

A peine étoit-il sorti, qu'on annonça au Maréchal un homme d'affaires, appelé du Parc, connu depuis long-temps & estimé de la famille ; il étoit lié d'intérêt & d'amitié avec la plupart des associés à la vente des bois. Il venoit de leur part proposer un accommodement. Le Maréchal qui avoit toujours cherché à terminer honnêtement, l'écouta avec plaisir. Mais qu'on juge de sa surprise, lorsque du Parc ajouta qu'il lui conseilloit de ne pas se montrer difficile sur les conditions, attendu que ses parties étoient en état de prouver que Bonard faisoit en son nom des pactes avec le Diable.

M. de Luxembourg crut que du Parc étoit devenu fou ; il fut sur le point de le chasser : mais du Parc qui lisoit dans les yeux & la contenance du Maréchal , lui présenta aussi-tôt un des billets de Bonard , qui, des mains de le Sage , avoit passé en celles de l'Huilier & de la Gardette. Sur le champ le Maréchal envoya chercher Bonard , pour s'éclaircir de la vérité d'un fait auquel il ne pouvoit ajouter foi. On ne trouva point Bonard chez lui ; on apprit seulement qu'il fréquentoit le Sage & d'autres misérables.

Cette découverte , la vanité des promesses de Bonard , l'espece de pacte enfin qu'il voyoit sous ses yeux , & auquel on l'accusoit d'avoir part , ne lui causerent pas moins d'indignation que d'inquiétude. Car enfin la Chambre étoit déjà établie à l'Arsenal , & elle poursuivoit des personnes de la première qualité. Résolu de prévenir les suites de l'imprudence & de la folie de Bonard , il sort de chez

1680.

lui, & passe chez le marquis de Louvois avec qui il conservoit encore les dehors de la bienséance, pour le prier de faire arrêter Bonard. Le Ministre lui répondit que la commission ne prenoit connoissance que des crimes de poison.

Peu satisfait d'une réponse qu'il regarde comme une défaite, le Maréchal se rend chez le Procureur-Général de la Chambre, pour lui rendre plainte de la conduite de Bonard. Le Magistrat indigné de la témérité d'un homme qui avoit osé abuser du nom du Maréchal, pour se porter à des excès si condamnables, promet à M. de Luxembourg de le décréter. Il ne remplit pourtant pas sa promesse; on a su depuis qu'il avoit été arrêté par des ordres supérieurs. Bonard ne fut conduit en prison, que lorsqu'on crut que ses dépositions pourroient devenir funestes au Maréchal.

Deux jours après le Sage fut amené à Vincennes. Il ne fallut pas moins que la détention de l'im-

posteur , pour ouvrir les yeux de l'imbécille Bonard. Plein de honte & de remords de s'être laissé tromper par un scélérat , il n'osa se présenter à l'Hôtel sans les papiers & le pouvoir qui lui avoit été confié. Il se tint même caché , dans la crainte d'éprouver les effets du juste ressentiment du Maréchal. Ce ne fut pas sans peine que le Prieur découvrit sa retraite : à force de lui promettre sa grace du Maréchal, il obtint de lui qu'il allât chez un Commissaire déposer l'histoire de ses liaisons & de son commerce avec le Sage ; il le présenta ensuite à M. de Luxembourg , qui après lui avoir fait de sanglants reproches sur ses extravagances , lui ordonna de ne paroître jamais devant lui. C'est à quoi se réduisit toute sa vengeance contre un homme qu'il jugeoit plus digne de compassion que de châtiement.

Cependant le Sage prisonnier à Vincennes , avoit déjà remis à M. de la Reynie , l'un des Commissaires de la Chambre de l'Arsenal, le pou-

1680.

voir du Maréchal qu'il avoit reçu de Bonard. Mais la substance de cet acte étoit bien changée, depuis qu'il étoit sorti d'entre les mains du Maréchal. Au simple pouvoir de retirer pour la somme de deux mille écus, les papiers justificatifs de la vente des bois de Ligny, on avoit ajouté celui de faire à cet effet toutes les évocations & les conjurations nécessaires. Cependant, malgré l'adresse des auteurs de la fourberie, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que ces derniers mots n'étoient pas écrits de la même encre ni du même caractère que les précédents; ils étoient d'ailleurs si ferrés entre le nom du Maréchal & le vrai pouvoir, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé de la supposition.

*Mémoire
manuscrit du
Maréchal de
Luxembourg.*

L'Acte ainsi défiguré fut porté à M. de Louvois, qui le communiqua au Roi. Cette piece plus extravagante & plus ridicule encore que criminelle, pouvoit bien affoiblir l'estime du Prince pour le Maréchal; mais elle ne suffisoit

pas pour le perdre ; la calomnie vint au secours des ennemis du Maréchal. On prétend que M. de la Reynie, créature du marquis de Louvois, flatta le Sage de l'espérance de sa grace, s'il vouloit accuser le Maréchal des excès dont on fera dans la suite le détail, & qu'il lui fit suggérer. Quoi qu'il en soit, il est constant que M. de Luxembourg regarda toujours ce Magistrat, comme le principal auteur de la persécution qu'il essuia; il l'accusa auprès du Roi de prévarication, & il demanda qu'il lui fût permis de le poursuivre criminellement.

Bientôt sur les dépositions de le Sage, Bonard & Boitot furent arrêtés & conduits à Vincennes. Le fils du Lieutenant-de-Roi de ce Château leur insinua plusieurs fois que le seul moyen d'échapper à la rigueur de la justice, étoit d'appuyer les accusations de le Sage.

Pendant que le crime & la calomnie s'armoient contre Luxembourg, & lui préparoient l'un des plus violents assauts que l'innocence ait ja-

1680.

mais eu à soutenir, il n'étoit occupé qu'à terminer son procès. La Compagnie comprenant que tôt ou tard elle seroit condamnée à remplir son traité, lui dépêcha de nouveau du Parc, pour lui proposer un accommodement. Le Maréchal ennuyé d'une affaire qui avoit pour lui des suites si désagréables, prit ce même du Parc pour arbitre. Il condamna la Compagnie à payer vingt mille livres de dédommagement; le Maréchal, moyennant cette somme, la dispensa de ses engagements.

L'affaire terminée, du Parc présenta au Maréchal la plus grande partie des prétendus pactes de Bonnard avec le Sage. A la vue de ce recueil d'impertinences, le Maréchal fit un geste de mépris & d'indignation; il le rendit à du Parc, en lui disant qu'il l'aimoit mieux entre les mains des scélérats obscurs qui l'avoient fabriqué, & qui seroient toujours les maîtres d'en produire de pareils, qu'entre les siennes.

Il y avoit déjà plusieurs semaines
que

que les ennemis du Maréchal travailloient à sa ruine, qu'il ignoroit leurs complots. On préparoit artificieusement le public à prendre de lui les impressions les plus sinistres. On répandoit les billets de Bonard, qu'il avoit refusé de recevoir ; on en ajoutoit de plus criminels encore ; enfin on en vint jusqu'au point de dire dans plusieurs cercles, qu'entraîné par une ambition fatale, Luxembourg avoit tiré le Sage des galeres, pour le faire entrer dans la compagnie des Gardes qu'il commandoit ; qu'il avoit entretenu le diable par le ministère de cet homme, & qu'il s'étoit donné à lui, à condition de battre toujours les ennemis, & d'obtenir le premier rang dans la faveur du roi : on l'accusoit aussi de s'être rendu coupable de crimes, dont le plus léger eût été capable de soulever contre lui toute la nation.

Une partie de ces bruits atroces parvint enfin jusqu'à lui. Il crut avec raison ne devoir y répondre que par le mépris & le silence. Il

1680.

se renferma dans le commerce de ses amis, qui étoient les plus honnêtes gens de la Cour: c'étoient MM. de Villeroi (^a), de Boufflers, de Tallard, de Lefdiguieres, le comte d'Auvergne & le marquis de Cavoye (^b); ils avoient tous mérité par leur courage & leurs vertus, l'estime du Roi, l'amitié de Turenne & les suffrages de la Cour. Cependant Louvois étonné de la tranquillité du Maréchal, l'envoya prier de passer chez lui. Il lui communiqua, en prenant le ton de l'amitié & de l'intérêt, les accusations de le Sage intentées contre lui à la Chambre de l'Arsenal; il lui dit, que s'il avoit

(^a) Les regrets du duc de Villeroi à la mort de Turenne, furent si vifs, qu'il ne pouvoit s'en consoler: il écrivoit de l'armée, que la fortune ne pouvoit plus lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé & estimé d'un tel homme. *Madame de Sévigné, Lettre CCIII.*

(^b) Louis Doger, marquis de Cavoye, grand maréchal des logis de la Maison du Roi, étoit issu

d'une famille illustre de Picardie. On l'appelloit le brave Cavoye. Louis XIV, avec qui il avoit eu l'honneur d'être élevé, l'estimoit beaucoup; sa vertu & ses lumières égaloient son courage: il ne se servoit jamais de son crédit qu'en faveur des malheureux & des gens de mérite; il s'honoroit autant de l'amitié de Racine que de celle de Turenne & de Luxembourg. Il mourut en 1716.

quelque chose à se reprocher, tous les chemins étoient ouverts à sa fuite, qu'il suffiroit même qu'il s'absentât de la Cour & de la Ville; il le pressa instamment de partir. Le Maréchal indigné de se voir l'objet d'une si étrange persécution, répondit avec toute la dignité qui convient à la vertu outragée, que loin de fuir, il reviendrait des extrémités de l'univers, pour se justifier.

Certainement le marquis de Louvois connoissoit trop l'ame de Luxembourg, avec qui il avoit vécu dans une étroite amitié, pour le croire coupable d'un crime.

Pourquoi ne réprimoit-il donc pas son stupide accusateur? Pourquoi, (car tous les Ecrivains ont accusé ce Ministre d'avoir cherché à le pousser à bout), pourquoi autorisoit-il la Chambre de l'Arsenal à agir contre lui? Etoit-ce pour lui faire perdre l'honneur & la vie? De quelques sombres couleurs qu'on ait peint le caractère de Louvois, on le croit incapable d'une vengeance si atroce : la démarche qu'il fait ici

 1680.

M. D. M.
D. L. F.

1680.

pour engager le Maréchal à se retirer dans les pays étrangers , semble dévoiler le mystère de sa politique. Louvois d'un génie inquiet & ambitieux , quoique la paix fût à peine signée , méditoit de grands projets. Il prévoyoit de nouvelles guerres , auxquelles il ne pouvoit consentir que Luxembourg lié avec tous ses ennemis, fût employé. Il falloit donc intimider , écarter un Général que l'estime du Roi eût certainement mis à la tête des armées. Etranges effets de la haine ! Louvois ne respiroit que la gloire de la nation ; cependant il persécute , il poursuit , l'homme le plus capable de la soutenir. Quelles suites dangereuses ne pouvoit-il pas résulter de sa conduite ? Que seroit devenu le Royaume dans la guerre terrible qu'il eut à soutenir quelques années après , si Luxembourg cédant à son ressentiment , avoit été , à l'exemple du Connétable de Bourbon , porter chez les ennemis son expérience & ses talents. Au reste , Louvois voyant le Maréchal inébranlable

dans la résolution de confondre la calomnie, l'abandonna à sa destinée. Il ne se vengeoit que trop en l'obligeant à répondre à des accusations atroces.

1680.

Le lendemain de son entretien avec le Ministre, Luxembourg eut un autre avec le Roi à S. Germain, qui dura plus de deux heures. Ce Prince entra dans un plus grand détail : il lui fit part des dépositions de le Sage ; il lui dit que cet homme avoit avoué à la Reynie, qu'il avoit reçu beaucoup d'argent de lui, pour faire mourir par des maléfices, Madame de Luxembourg, le maréchal de Créqui, du Pin, un chevalier de Clermont, & une fille naturelle du feu duc de Luxembourg son beau-pere ; & qu'il l'accusoit aussi d'avoir fait couper en quatre quartiers & jeter dans la riviere par Bonard & Boitot, la fille entretenue par du Pin.

A ce tissu effrayant de crimes, le Maréchal ne put s'empêcher de se récrier avec horreur. Le Roi l'interrompit pour le presser de se dérober.

1680.

par la fuite aux poursuites de la Chambre, s'il se sentoît coupable. Mais il l'affura qu'il pouvoit prouver son innocence, il le vengeroit avec éclat.

Le Maréchal revenu du trouble & de la surprise où l'avoient jetté des accusations aussi fausses qu'outrageantes, prit la parole: il déclara au Roi, que loin d'être coupable de ces horribles excès, il n'avoit jamais eu de liaison avec tous les scélérats détenus à Vincennes & à la Bastille; qu'il avoit vu à la vérité une fois le Sage, mais en une maison étrangere, par l'effet du hazard & en présence de dix ou douze personnes dignes de foi, qui furent les témoins de la maniere dont il s'étoit moqué de cet imposteur; que c'étoit à cette unique rencontre que se réduisoit tout son commerce avec cet homme. Il raconta ensuite au Roi les extravagances de Bonard, dont la simplicité séduite par les artifices de le Sage, étoit cause des bruits affreux répandus contre lui dans le public. En finissant, il conjura Sa

Majesté de lui permettre de se rendre à la Bastille, pour subir le jugement de la Chambre, ou de tel Tribunal qu'elle jugeroit à propos de choisir.

1680.

Soit que le Roi fût ébranlé par la force de la vérité, soit seulement qu'il fût touché de la situation douloureuse d'un Général qui l'avoit si bien servi, il est constant qu'il le traita avec des égards pleins de bonté : il en usa ainsi depuis le 9 Janvier jusqu'au 24 que l'orage éclata ; pendant tout ce temps-là il lui parla plus qu'aux autres courtisans. Luxembourg persuadé qu'il avoit détruit les impressions sinistres dont on avoit rempli l'esprit du Roi contre lui, commençoit à goûter une tranquillité qui lui étoit inconnue depuis long-temps.

*Lettre de
Madame de
Sévigné,
CCCC.*

Mais tandis qu'il se livroit à la sécurité qu'inspire le témoignage d'une conscience pure, ses ennemis travailloient sourdement à sa ruine ; on appuya auprès du Prince les anciennes accusations par de nouvelles & de plus fortes : la reli-

1680. gion & la délicatesse du Roi furent également alarmées & surprises. Il laissa agir la Chambre de l'Arsenal, qui enfin lança contre le Maréchal un décret de prise de corps. Il ignoroit & le changement de Sa Majesté à son égard, & la procédure injurieuse de la Chambre, lorsque le vingt-quatre de Janvier il vit entrer chez lui à Saint-Germain, le duc de Noailles son collègue & son ami. Celui-ci lui annonce, de la part du Roi, qu'il est décrété, & que Sa Majesté l'exhorte de mettre au plus vite sa personne en sûreté. Le Maréchal lui fit la réponse qu'il avoit déjà faite à M. de Louvois. M. de Noailles le quitta pour aller rendre compte au Roi de sa résolution. Une demi-heure après il revint lui faire de nouvelles & de plus vives instances: Luxembourg demeura ferme & constant. La même scène fut répétée quatre fois en deux heures. Enfin Noailles lui dit que l'intention du Roi, puisqu'il ne pouvoit se résoudre à la fuite, étoit qu'il se rendît à la

Bastille. *Eh, c'est ce que je desire*, répondit le Maréchal; *je n'ai jamais demandé d'autre grace au Roi.* Ils convinrent ensemble qu'il iroit seul dans son carrosse, & qu'il remettroit lui-même les ordres de la Cour au Gouverneur de la Bastille.

1680,

Avant que de sortir de son appartement, il laissa l'argent & les bijoux qu'il avoit sur lui, afin qu'on ne pût l'accuser de chercher à corrompre les gardes & les domestiques du Château. A cet excès de délicatesse, il joignit celui de ne vouloir parler à aucun de ses parents & de ses amis, qui dans de si tristes circonstances eussent pu lui donner des conseils salutaires. Il ne vouloit d'autre appui, contre l'oppression & la calomnie, que la force de la vérité & le secours de son innocence.

On conçoit quelles devoient être les agitations d'un homme qui alloit, pour ainsi dire, se livrer à la merci de ses ennemis. Car enfin s'il s'étoit trouvé un scélérat assez déterminé pour l'accuser des plus

1680.

*Raison fun-
nebre du Mar.
de Luxemb.
par le Pere la
Rue.*

grands crimes , ne pouvoit-il pas s'en trouver d'autres qui appuiaffent de leurstémoignages les dépositions du calomniateur. Il soupçonnoit Bonard de s'être laissé gagner , ainsi que le Sage , par les auteurs de la persécution qu'il essuioit. En passant dans la rue saint Antoine , l'esprit inquiet , épouvanté , déchiré à la vue de la noirceur & des complots de la calomnie , il fait arrêter son carrosse à la porte de la Maison Professe des Jésuites ; il entre dans l'Eglise , se prosterne & s'humilie devant l'Etre Suprême , le pere & le protecteur de l'innocent opprimé , le conjure , dans l'amertume de son ame , de ne le pas laisser périr sous les traits de l'imposture. Après cette priere qui partoît d'un cœur non exempt des foiblesses qu'on reproche aux Héros , mais vrai , magnanime & incapable d'un crime , il sentit la paix & le calme renaître dans son ame. Arrivé à la Bastille , il remit d'un front serein à Baisemaux , qui en étoit Gouverneur , les ordres du Roi. Sur le champ , il fut

conduit dans une des plus belles
chambres du Château.

1680.

Il n'y avoit pas une heure qu'il y étoit renfermé, qu'il vit paroître la duchesse de Meckelbourg éperdue, jettant les hauts cris : quelle entre-vue entre un frere & une sœur qui s'aimoient uniquement, & qui avoient éprouvé en naissant les plus terribles malheurs ! Ils n'avoient donc réparé les désastres de leur maison, que pour se voir dans le sein de l'élévation & de la gloire, exposés à des infortunes encore plus douloureuses. La Princesse, quoiqu'un peu rassurée par l'innocence & la fermeté de son frere, fortit fondante en larmes, abymée dans la douleur : c'est qu'elle connoissoit la puissance & l'animosité des ennemis secrets du Maréchal.

A la nouvelle imprévue de la disgrâce & de la prison d'un homme si illustre par sa naissance, son rang, ses exploits, Paris entier parut dans une extrême agitation ; on couroit aux nouvelles, on se faisoit mille questions : les uns blâmoient le Ma-

*Madame de
Seigné, Let-
tre CCCC.*

1680.

réchal de n'avoir pas profité des offres du Roi pour sortir du Royaume ; les autres avoient peine à comprendre que sur la seule déposition d'un misérable tel que le Sage, la Chambre eût osé lancer un décret de prise de corps contre un Pair de France, qui ne connoît d'autre Tribunal que le Parlement de Paris. Les calomnies semées contre lui se renouvelloient avec plus de force, & étoient avidement reçues ; on racontoit tous les jours des choses plus étonnantes de son prétendu commerce avec les Magiciens & le Diable.

Pendant que le peuple crédule, ignorant, superstitieux se repaissoit de ces vains & faux bruits, les gens sages attendoient avec impatience le dénouement d'une affaire si obscure, si enveloppée, si extraordinaire. Mais deslors tous ceux qui connoissoient le Maréchal, ne le regardoient comme coupable des excès dont le Roi avoit attribué la connoissance à la Chambre de l'Arsenal. Madame de Sévigné,

*Lettre de
Madame de
Sévigné,
CCCCV.*

témoin oculaire , écrivoit à sa fille ,
que le plus grand crime du Maré-
chal étoit d'avoir aimé une femme
de la Cour , qu'elle ne désigne que
par les lettres initiales de son nom ,
(Madame L. T.).

1680.

La prison du Maréchal eût dû être d'autant plus douce qu'elle étoit volontaire ; cependant , sans avoir égard à son rang , au sacrifice qu'il avoit fait de sa liberté , à la présomption enfin qui parloit en sa faveur , il fut traité avec une inhumanité dont il n'y a presque point d'exemple ; jamais criminel dévoué au suplice n'essuia une prison plus affreuse. Une heure après que Madame de Meckelbourg fut sortie d'avec lui , vint un ordre de la Cour de le transférer dans une de ces horribles chambres grillées qui sont dans les tours , & d'où l'on aperçoit à peine le ciel. Cette chambre , ou plutôt ce cachot n'avoit que six pas & demi de longueur : il ne pouvoit jouir de la consolation de s'y promener. La privation de l'air , le chagrin augmentèrent

1680.

*Mémoire
manuscrit de
Luxembourg.*

Ibidem.

tellement les vapeurs auxquelles il étoit sujet, qu'il lui arriva souvent de tomber en voulant faire un pas; la porte de sa chambre joignoit celle d'une latrine, où l'on venoit vider soir & matin pendant plus de quatre heures toute sorte d'ordures. Si, pour n'être pas empoisonné, le Maréchal ouvroit l'unique & petite fenêtre de sa prison, il étoit sur le champ obligé de la refermer, à cause des exhalaisons empestées qui s'élevoient du fossé rempli d'excréments que des femmes logées au-dessus de lui, y jettoient continuellement. De quelque côté qu'il tournât les yeux dans cet horrible séjour, il n'appercevoit que des objets lugubres & affreux. La muraille lui présentoit le nom d'une foule de scélérats qui n'étoient sortis des mêmes lieux que pour aller expier leurs crimes sur la roue ou au gibet.

Luxembourg condamné à ne pouvoir ni respirer l'air, ni se promener, ni voir qui que ce fût, demanda des livres pour charmer l'ennui qui le dévorait; on ne lui en accorda

que de dévotion. Pour profiter du jour de la fenêtre, il étoit obligé de les lire le dos tourné au feu. Cette situation lui causa des douleurs de reins, qui devinrent dans la suite si vives & si aiguës, que sur la fin de sa vie il ne pouvoit se tenir à cheval, sans souffrir beaucoup. Enfin le trait suivant achevera de donner une idée de tout ce qu'il eut à essuyer dans cette sombre habitation. Un soir qu'il étoit évanoui, & mourant de l'excès de ses vapeurs, il conjura Baifemaux de lui permettre de respirer l'air un quart-d'heure en présence de tous les Officiers de la garnison à une fenêtre qui étoit vis-à-vis la porte de sa chambre. Qui le croiroit? Cette légère grace lui fut impitoyablement refusée.

1680.

Ibidem;

Au reste, toutes ces indignités, il dut les compter pour rien en comparaison de celles qui lui restoient à soutenir, en se voyant confronté avec des misérables, dont il ignoroit jusqu'à l'existence, pour se justifier des imputations les plus odieuses & les plus absurdes.

1680.

Deux jours après avoir été conduit dans cette chambre, Baifemaux lui présenta un ordre du Roi, pour répondre, nonobstant les privilèges de la Pairie, à MM. la Reynie & de Bezons, Commissaires de la Chambre de l'Arsenal. Avant que d'entrer dans le détail de la procédure, il convient de faire connoître ces deux Magistrats.

Le Juge de la Reynie, d'Intendant du dernier duc d'Espernon, étoit devenu Lieutenant-Général de Police & Conseiller d'Etat. Ses talents, sa vigilance, ses travaux le rendoient digne de sa fortune; il fut en quelque sorte le créateur de la police de Paris, que ses successeurs ont portée à un point de perfection, qui rend aujourd'hui la capitale de l'Empire François, le modèle de toutes les grandes villes de l'Univers (*). Mais on repro-

(*) Il n'est pas possible de jeter un coup d'œil sur l'ordre & la sûreté qui regnent dans Paris, sans se sentir pénétré de reconnaissance envers le Magistrat à qui nous devons de si précieux avantages. Qu'on est heureux de joindre aux talents d'un la Reynie & d'un d'Argenson, l'ame sensible du plus honnête citoyen !

choit

choit à la Reynie de la dureté, de l'opiniâtreté; il étoit d'ailleurs servilement dévoué au Ministre. 1680.

Claude Bazin de Bezons, conseiller d'Etat, s'étoit acquis de la réputation dans plusieurs Intendances qu'il avoit remplies avec autant de zele que de succès. On ne lui reprochoit que l'adresse avec laquelle il avoit surpris au chevalier de Rohan son secret. Personne n'ignore que le Chevalier, issu d'une des plus anciennes & des plus illustres familles du Royaume, avoit promis six ans auparavant aux Alliés de leur livrer le port de Quilleboeuf en Normandie. Il fut arrêté avec ses complices; mais il n'y avoit contre eux aucune preuve, point de témoins, point d'écrit signé, & les Juges ne savoient comment instruire le procès. M. de Bezons, l'un des principaux d'entr'eux, s'avisa alors de représenter au Chevalier, que le maréchal de Biron ne s'étoit perdu que par sa fierté & son obstination à se taire; que c'étoit à lui de profiter de l'exemple de ce Seigneur;

*Mémoires
d'Avrigny,
tom. III, p.
439.*

1680.

qu'il devoit avoir recours à la clémence du Roi, en lui avouant une intrigue dont on avoit d'ailleurs mille preuves. M. de Rohan confessa tout : il fut condamné à mort & exécuté.

Tels étoient les Commissaires auxquels le Maréchal se vit obligé de répondre. Quoiqu'il se défiât beaucoup de l'intégrité du premier, il les reçut l'un & l'autre avec beaucoup de joie & de politesse. Dans l'impatience où il étoit, d'apprendre quel étoit son vrai crime (car il ne pouvoit croire qu'on l'eût en effet décrété sur les accusations vagues & indéterminées de le Sage), il les pressa d'entrer en matière. Cependant, avant que de subir l'interrogatoire, il protesta dans les formes, qu'attendu sa qualité de Duc & Pair, il ne se soumettoit à répondre à des Commissaires que pour obéir à la volonté absolue du Roi, qui lui avoit été notifiée deux heures auparavant. La Reynie n'oublia rien pour engager le Maréchal à se dispenser d'une protestation qu'il re-

gardoit comme une vaine formalité. Mais voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il la dicta enfin au Greffier, en changeant toutefois les expressions en d'autres, qui parurent au prisonnier moins fortes & moins énergiques. Ce préliminaire terminé, les Commissaires lui firent quelques questions, mais sans rien approfondir; ils ne lui firent pas même part des chefs d'accusations intentées contre lui. Il paroît que cette séance ne fut accordée qu'à la coutume ou à la bienséance, pour ne pas enfin soulever le public, qui n'eût vu qu'avec indignation qu'on eût hazardé un décret de prise de corps contre une des premières têtes de l'Etat, dans l'espérance, que lorsqu'il seroit une fois arrêté, on pourroit, en recherchant toute sa vie, trouver de quoi lui faire son procès.

Depuis cette espece d'interrogatoire, il s'écoula cinq semaines sans que le Maréchal reçût aucune nouvelle de ses Commissaires. Pendant ce temps-là la Reynie exami-

1680.

noit les malheureux qu'il avoit fait conduire à Vincennes ; mais telle est la force de la vérité, que ni Bonnard, ni Boitot, ni aucun des autres prisonniers, quoiqu'on les flattât de l'impunité s'ils chargeoient Luxembourg, ne voulut acheter sa grace par un nouveau crime ; il n'y eut que le Sage qui toujours trompé par de vaines espérances, ou retenu par la honte de se rétracter, non-seulement persista dans ses anciennes dépositions contre le Maréchal, mais les confirma par de nouvelles accusations.

Cependant la Chambre qui étoit composée de Magistrats integres & respectables, pressoit fortement la Reynie de fuivre avec plus d'activité l'affaire de M. de Luxembourg. La Reynie comptoit si peu sur les accusations sans vraisemblance de le Sage, qu'il n'entretint la Chambre que des prétendus pactes du Maréchal avec le diable. *Mais, Monsieur, lui dit un des Membres de la Commission, nous ne travaillons ici que sur des sorcelleries & des diableries*

dont le Parlement de Paris ne reçoit point les accusations : notre commission est pour les poisons ; d'où vient que nous

1680.

écoutons autre chose ? La Reynie fort surpris , répondit : Monsieur , nous avons des ordres secrets. Monsieur ,

répliqua l'autre , faites-nous en une loi : nous obéirons comme vous ; mais n'ayant pas vos lumières , je crois parler

Madame de
Seigné ,
Lettre
CCCCV.

selon la justice & la raison. M. la Reynie avança que le Roi avoit entre ses mains l'original d'un billet du Maréchal , par lequel il s'étoit donné au diable , & que Sa Majesté prétendoit que la Chambre s'en rapportât à ce qu'il lui disoit à ce sujet , comme si elle l'eût montré elle-même à chacun d'eux en particulier.

Mémoires
manuscrits
de Luxemb.

Il n'en falloit pas tant pour éclairer les Magistrats : deslors ils comprirent que le Maréchal étoit la victime de l'intrigue , de la haine , & de la calomnie ; leurs sentiments pénétrèrent dans le public , qui enfin plaignit le sort de M. de Luxembourg.

Il étoit encore plus à plaindre qu'on ne se l'imaginoit. En effet ,

1680.

Ibidem.

quelle devoit être l'impatience d'un homme aussi vif, aussi ardent, aussi maltraité. Il se plaignit amèrement à Baifemaux, de ce qu'après avoir fait tant de démarches pour se justifier, on le laissoit languir en prison. Il demanda qu'il lui fût permis d'écrire au marquis de Louvois: on lui répondit que le Ministre ne vouloit avoir aucun commerce avec lui. Il pria Baifemaux de lui donner du papier & de l'encre pour écrire un Mémoire dans lequel il prétendoit démontrer l'absurdité des accusations intentées contre lui: on les lui refusa. Dans un tel excès d'oppression, il ne s'abandonna pas lui-même: il vint à bout de composer une espece d'encre avec du vin & de la suie, avec laquelle il ébaucha une espece de Mémoire entre les lignes de quelques vieilles lettres qui étoient restées dans ses poches.

Enfin après cinq semaines d'ennui, de chagrin & d'inquiétude, on lui annonça ses deux Commissaires. L'air dur, austère & menaçant qu'ils avoient affecté de prendre dans le

premier interrogatoire , avoit fait place à des manieres plus honnêtes & plus polies : ils lui firent de grandes excuses de ce qu'il avoit attendu si long-temps. Le Maréchal les interrompit , pour les prier d'entrer en matiere ; mais ils ne le firent qu'après lui avoir protesté que ce n'étoit qu'avec douleur qu'ils s'étoient vu obligés par leur ministere d'agir contre un homme tel que lui. M. de Bezons , dont le fils depuis maréchal de France , avoit servi sous le Maréchal , & en avoit toujours été traité avec distinction , lui dit qu'il n'avoit pas oublié les obligations que son fils lui avoit. M. de la Reynie de son côté , lui rappella qu'il avoit autrefois rapporté au Conseil un de ses procès, & qu'il l'avoit servi avec beaucoup de zele & de chaleur. Ils lui firent part de la conquête que les armes du Roi venoient de faire de Charlemont ; ils prirent delà occasion de s'étendre sur les grands services qu'il avoit rendus , & sur ceux que la France étoit en droit d'espérer de

1680.

son génie & de sa valeur , si la guerre venoit à se rallumer ; ils le traitèrent enfin au commencement de cette séance avec les égards & la considération dûs à un homme qui de leur propre aveu étoit nécessaire à l'Etat.

Le Maréchal ennuyé de ces vains compliments , les pria de profiter du temps pour l'interroger. Ils lui firent un grand nombre de questions, qui parurent à l'accusé plus étonnantes les unes que les autres ; ils lui nommerent une foule d'hommes & de femmes dont il entendoit parler pour la première fois de sa vie ; enfin ils en vinrent au fatal pouvoir qu'il avoit confié à Bonard. Le Maréchal leur rendit compte de la manière dont Bonard le lui avoit surpris ; de la plainte qu'il avoit portée devant un Commissaire , sur le seul soupçon qu'il pouvoit en avoir abusé ; des démarches qu'il avoit faites auprès de M. de Louvois & du Procureur-Général de la Commission , pour faire arrêter Bonard , lorsqu'il eut appris que ce malheureux,

reux faisoit des pactes en son nom, pour retrouver des papiers perdus : 1680.

Certainement, ajouta le Maréchal, *si j'avois été l'auteur ou le complice des extravagances de Bonard, je me serois bien donné de garde de le faire mettre en prison : au reste, quoiqu'il soit renfermé avec les misérables qui lui ont tourné la tête, je ne le crois pas assez scélérat pour oser m'accuser d'avoir su ses liaisons avec le Sage.* Après de nouvelles questions peu importantes, les Commissaires prirent congé de lui en l'assurant qu'ils termineroient bientôt son affaire.

Mais, malgré leurs promesses, ils laisserent encore écouler six semaines sans lui donner la satisfaction de les voir. Enfin le 13 Avril au matin ils se rendent à la Bastille, & lui font, pour le surprendre, les mêmes questions qu'à la dernière séance ; mais comme la vérité est toujours une, le Maréchal répondit avec la même simplicité & dans les mêmes termes. Le Greffier qui étoit au bout de la table, prit alors, par ordre des Commissaires, le pouvoir

1680. confié à Bonard. Il le montra au Maréchal qui étoit à l'autre bout : la Reynie lui demanda si ce n'étoit pas-là le pouvoir qu'il avoit donné à son agent. Le Maréchal répondit qu'il le connoîtroit à la lecture. Le Greffier le lut : M. de Luxembourg avoua que c'étoit en effet son pouvoir ; il ajouta qu'il ne lui restoit plus, pour s'en assurer davantage, que de voir son seing. Le Greffier le tourne de son côté, en lui cachant avec la main ce qui étoit écrit au-dessus de son nom, le Maréchal reconnut son écriture. Aussitôt nouvelles questions de la part des Commissaires : elles parurent si singulieres au prisonnier, qu'il s'écria qu'il vouloit absolument lire lui-même son pouvoir, attendu que cet acte qui n'étoit pas autrement conçu que les autres, ne donnoit pas lieu de présumer qu'on pût l'interroger sur des choses aussi extraordinaires.

A ces mots, il se leve, se précipite sur la table, & saisit le pouvoir. Mais quel fut son étonne-

ment, lorsqu'en le parcourant avec des yeux avides, il apperçoit qu'on a ajouté, mais d'une encre plus blanche & d'une écriture plus serrée, au pouvoir de retirer les actes justificatifs de la vente des bois de Ligny pour la somme de deux mille écus, celui de faire à cet effet toutes les évocations & les conjurations nécessaires! L'impof-ture étoit si évidente, que le Maréchal exigea qu'on envoyât chercher sur le champ des vérificateurs pour constater la supposition. Mais les Commissaires ne jugerent pas à propos de le satisfaire sur un point aussi essentiel. Le Greffier sortit pour aller chercher Bonard, qui parut quatre minutes après.

En entrant dans la chambre, Bonard, sans regarder les Commissaires, s'approcha du Maréchal, auquel il fit une profonde révérence. M. de Luxembourg ému à l'aspect d'un homme qu'il croyoit séduit par ses ennemis pour le perdre, ne put s'empêcher de lui dire : *Mais n'êtes-vous pas un méchant &*

un scélérat , d'oser m'accuser de crimes dont vous me connoissez incapable ? Moi , Monseigneur , s'écria Bonard , moi vous accuser ! hélas ! il m'est impossible de le faire ; je vous ai toujours justifié. Monsieur , en montrant la Reynie , peut dire si je ne lui ai pas toujours protesté que vous ignoriez le malheureux commerce que j'ai eu avec le Sage. Il alloit continuer lorsque M. de Bezons lui ordonna de se taire.

Le Maréchal prit alors la parole , & faisant à son tour la fonction de juge , il parla ainsi à Bonard : Lorsqu'après avoir signé le pouvoir que vous me présentâtes dans mon lit , vous me dîtes que vous connoissiez un homme qui pouvoit éclairer mes juges , ne vous ai-je pas répondu que je ne voulois les éclairer que par la justice de ma cause ? Bonard en convint : il ajouta de plus qu'il avoit faussement assuré M. le Maréchal , avoir vu & lu les papiers ; que c'étoit lui-même qui , à la persuasion de le Sage & de Boitot , avoit inféré dans le pouvoir les lignes dont on lui faisoit un crime. Il accusa les deux malheureux

qu'on vient de nommer , d'avoir reçu de l'argent de l'Huillier & de la Gardette, pour le porter à toutes les folies dont il se repentoit amèrement. Sur cette déclaration , Luxembourg pria les Commissaires de faire arrêter la Gardette & l'Huillier comme les auteurs de l'indigne persécution qu'il essuioit. Mais on se hâta d'envoyer aux galeres Bonard & Boitot , pour n'être pas obligé de faire le procès à ces deux particuliers.

Cependant l'Huillier , malgré l'appui secret des ennemis du Maréchal , conçut une telle frayeur de se voir châtié de ses manœuvres , qu'il tomba malade & manqua d'en mourir ; il se cacha ainsi que la Gardette. Avant sa retraite , il avoua les larmes aux yeux au Colonel Stoup , homme respectable par sa probité & sa valeur, qu'il étoit au désespoir de s'être prêté à une si grande iniquité. Aureste, le Maréchal dédaigna toujours de le poursuivre ; il le regardoit comme indigne de sa colere & de sa vengeance.

Le reste de la séance se consuma

1680.

en diverses questions à Bonard. La Reynie lui demanda s'il n'avoit pas reçu du Maréchal deux bouteilles de vin empoisonné pour faire périr du Pin & sa maîtresse ; Bonard se récria avec horreur que non : il lui demanda ensuite , si le Maréchal ne lui avoit pas confié des pots remplis de matiere , pour faire de la fausse monnoie ; Bonard fit la même réponse qu'à la précédente question. Ainsi se passa la confrontation du Maréchal avec Bonard.

Le 15 Avril.

Deux jours après les Commissaires revinrent dès le matin. Ils étoient suivis d'un Prêtre appelé Davaux , l'ami & le complice de le Sage. On demanda à ce scélérat s'il ne connoissoit pas la personne qui étoit devant lui. Davaux , après avoir regardé long-temps & attentivement le Maréchal , répondit qu'il ne l'avoit jamais vu de sa vie. Quoi , lui dit M. de Bezons , *vous ne connoissez pas M. le duc de Luxembourg ?* Je sais , répondit le Prêtre , *qu'il commande les armées du Roi.* Eh bien , con-

tinua Bezons, *le voici ; reconnoissez-le
présentement.* Davaux fit une pro-
fonde révérence au Maréchal, & se
tut. *Mais*, poursuivit le Magistrat,
*vous avez vu Monsieur à l'Hôtel de
Toulouse. Je n'ai été qu'une fois en ma
vie à l'Hôtel de Toulouse*, repartit
Davaux ; *je n'ai jamais vu là, ni ail-
leurs, M. le duc de Luxembourg.* Après
avoir épuisé tous les moyens possi-
bles, pour le faire convenir qu'il le
connoissoit, & qu'il étoit même lié
avec lui, voyant qu'il persistoit
dans la négative, les Commissaires
le renvoyèrent.

A ce Prêtre succéda un homme,
nommé Vigoureux. Celui-ci assura
qu'il connoissoit Monsieur : le Ma-
réchal persuadé qu'il se méprenoit,
jette sa perruque en arriere, & s'ap-
proche plus près de la fenêtré. Mais
Vigoureux déclara qu'il le recon-
noissoit encore mieux, pour l'avoir
souvent vu & entretenu chez sa
femme. M. de Bezons le fait passer
auprès du Greffier, pour mieux en-
tendre ce qu'il alloit écrire : il se
trouva alors vis-à-vis du Maréchal,

1680.

qu'il envisagea avec attention ; il avoua qu'il s'étoit trompé , & qu'il avoit pris Monsieur pour le comte de G. qui avoit d'étroites liaisons avec sa femme. Au nom du Comte , parent du Ministre de la guerre , la Reynie déconcerté , s'écrie, *Que veut-il dire ?* Vigoureux comprit qu'il avoit déplu au Magistrat ; mais comme il protestoit qu'il n'avoit jamais vu M. le duc de Luxembourg , & qu'il n'avoit même jamais oui dire qu'il eût eu de commerce avec sa femme , on lui fit signer sa déposition , & il se retira.

Après lui parut un nommé Verrier , qui ne connoissoit pas plus le Maréchal que ceux dont on vient de parler. Les Commissaires interrogerent alors le Maréchal sur ses prétendues liaisons avec le Sage. M. de Luxembourg répondit qu'il n'avoit jamais vu qu'une fois le Sage : *Voici* , ajouta-t-il , *comme le hazard l'offrit à mes yeux. J'étois allé faire une visite à Madame la marquise de Fonteite , avec MM. de la Valiere & de Feuquieres : je trouvai*

chez cette Dame plusieurs personnes de qualité. Dans le cours de la conversation, je m'avisai de lui (a) demander des nouvelles de la santé d'une Demoiselle de ses amies qui demouroit chez elle : on me répondit qu'elle étoit dans un appartement plus haut où elle s'amusoit à se faire dire la bonne aventure ; on l'avertit, elle descend suivie du Charlatan. C'étoit, Messieurs, le fameux le Sage. Je lui demandai si c'étoit lui qui se mêloit de dire la bonne aventure. Cette question le choqua ; il me répondit d'un ton suffisant, que son art s'étendoit à des objets plus importants, & qu'il feroit devant moi des choses qui m'étonneroient. En même temps, pour me convaincre de son pouvoir, il me proposa d'écrire sur du papier tout ce que j'aurois envie de savoir, en m'assurant qu'après l'avoir brûlé devant toute la compagnie, je trouverois le même papier avec les réponses, article par article, ou dans ma poche ou dans ma cassette, à mon choix. Je le pris au mot, dans le dessein de me divertir de son impudence. M. de la Valiere écrivit sur du papier des questions plaisantes que je lui dictai ;

(a) A Madame de Fonteite,

1680. *il cacheta le papier, & le donna à le Sage pour le brûler. Toute la science du maraut ne consistoit qu'à escamoter subtilement. Il n'eut pas plutôt reçu le papier, qu'il entreprit de l'envelopper avec une ficelle imperceptible, & d'en brûler un autre en sa place ; mais il ne s'y prit pas avec tant d'adresse, que M. de Feuquieres ne s'apperçût de la supercherie ; il ne voulut point perdre de vue le vrai papier, qu'il ne fût brûlé : le Sage demeura confondu, toute la compagnie se moqua de lui. Voilà tout le commerce que j'ai jamais eu avec le Sage.*

Le Maréchal, par un pur sentiment d'honnêteté, ne voulut pas ajouter qu'il avoit défabusé le duc de Vendôme, le Grand - Prieur de France, & d'autres personnes du premier rang sur les talents de le Sage. Cet homme leur avoit extorqué beaucoup d'argent, en leur promettant sans cesse de leur faire voir des choses étonnantes & surnaturelles. En les nommant, il les eût peut-être exposés aux recherches & à la persécution du Ministre qui les regardoit comme ses ennemis.

Mais tout ce que le Maréchal put dire , pour prouver qu'il n'avoit jamais vu le Sage , depuis qu'il l'avoit immolé à la risée de la compagnie qui étoit chez Madame de Fonteite , ne fit aucune impression sur l'esprit des Commissaires. *Monsieur* , lui dit la Reynie , *il paroît pourtant que vous avez eu des liaisons avec lui ; car voici une lettre qu'il vous a écrite à l'armée.* Aussi-tôt il en fit la lecture : le Sage dans cette lettre rendoit compte d'un travail qu'il avoit entrepris par les ordres de celui à qui il écrivoit. Le Maréchal répondit , que n'ayant jamais rien exigé de ce malheureux , il ne pouvoit croire que la lettre fût pour lui ; il demanda qu'on lui en montrât le dessus : il ne s'en trouva point ; on le cherche inutilement dans le sac. M. de Bezons prétendit qu'il l'avoit laissé dans son cabinet : il sortit pour l'aller chercher ; mais il revint une heure après les mains vuides.

Le même jour , sur les deux heures après midi , les Commissaires ,

1680.

*Mémoires
manuscrits de
Luxemb.*

sans avoir prévenu le Maréchal, se rendirent chez lui ; comme il ne respiroit que la fin de cette ridicule affaire , il ne leur fut point mauvais gré de leur précipitation. Une demi-heure après leur arrivée , le Greffier sortit pour aller chercher le Sage. Avant que de l'introduire, il lui fit boire coup-sur-coup , sur l'escalier , cinq ou six verres de vin , dans la vue sans doute de fortifier un scélérat , qui malgré son impudence , pouvoit être déconcerté par l'aspect d'un Maréchal de France , qu'il avoit entrepris de perdre par ses calomnies. L'austere Baifemaux remarqua avec surprise & indignation l'action du Greffier ; il la fit observer au valet de chambre du prisonnier.

Rassuré par son audace naturelle , par le vin qu'il venoit de boire , par l'appui secret qu'il espéroit trouver en M. la Reynie , le Sage se présente avec confiance ; il ne manqua pas d'assurer qu'il connoissoit beaucoup M. le duc de Luxembourg.

Le Maréchal lui demanda d'a-

1680.

bord quelle étoit la lettre qu'il prétendoit lui avoir écrite à l'armée. Le Sage répliqua que c'étoit une réponse à une des siennes, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit achevé son horoscope. Il ajouta qu'ignorant son adresse à l'armée, il avoit porté cette lettre à la Vigoureux pour la lui faire tenir; mais que cette femme, qui ainsi que la Voisin, tiroit beaucoup d'argent de lui, avoit refusé de s'en charger pour ne pas se nuire à elle-même; car elle craignoit que convaincu de la supériorité de mon art, vous ne vous dégoûtiez d'elle, pour me donner toute votre confiance. Messieurs, s'écria le Maréchal, j'en appelle au témoignage de votre conscience. Vous avez jugé & condamné la Voisin & la Vigoureux; vous savez que dans leurs interrogatoires & leur testament de mort, elles ont accusé une infinité de personnes considérables d'avoir eu des liaisons avec elles, & que ni l'une ni l'autre n'a parlé de moi; c'est à vous maintenant à juger du degré de croyan-

1680. *ce que méritent les accusations de cet homme. Quant à cette lettre sans dessus, pourquoi me l'attribuer plutôt qu'à un autre ? n'est-il pas évident qu'elle est l'ouvrage des misérables qui ont excité le Sage à m'imputer des forfaits : il parle d'horoscope ; mais après l'expérience que le hazard m'a mis à portée de faire de son ignorance & de son imposture, à la mine seule du personnage, je suis persuadé qu'il n'a pas seulement la capacité de tracer une figure ; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le faire travailler sous les yeux de quelqu'Astrologue.*

Au lieu de répondre au Maréchal, la Reynie demanda à le Sage si M. de Luxembourg n'avoit pas exigé autre chose de son art. Le scélérat répondit qu'il avoit reçu un billet du Maréchal, par lequel il le conjuroit de faire mourir par des maléfices Madame de Luxembourg, Moreau qui avoit été son Intendant, une Dame de Clermont, fille naturelle du Duc de Luxembourg son beau-pere, un certain Chevalier de Clermont d'auprès

de Ligny, l'Huillier, Dupin, la maîtresse de du Pin, le Gouverneur d'une Province ou d'une place frontiere de la Lorraine. Il ajouta que le Maréchal lui avoit demandé une entrevue avec le Diable, pour obtenir, par son moyen, l'amitié de Madame la Princesse de Tingry, la faveur du Roi, & la main de Mademoiselle de Louvois pour son fils aîné. Il l'accusa aussi d'avoir promis à un Prêtre appelé Davaux, la somme de cent mille livres, pour consacrer des choses dont lui le Sage avoit besoin pour ses maléfices, & de lui avoir déjà donné cent louis d'arrhes. Enfin, il assura que le Maréchal avoit envoyé chercher une prodigieuse quantité de fausse monnoie au Port S. Landry, par Bonnard, Boitot, l'Ecuyer de la princesse de Tingry, & un Garde-du-Corps; que cette fausse monnoie avoit été transportée au village d'Issy, d'où on la lui envoyoit en Flandres pour la débiter à l'armée.

C'est à ce tissu d'horreurs & de

1680. calomnies que le maréchal de Luxembourg étoit obligé de répondre. Il le fit aussi, mais avec une force, une dignité, une modération capable de faire rougir ses ennemis.

Il commença par exiger de le Sage qu'il eût à produire le billet, par lequel il lui avoit ordonné tant de crimes ; sur la réponse du misérable qui affuroit l'avoir perdu, il passe outre, & détruit ainsi article par article toutes les accusations.

Messieurs, il y a vingt ans que je vis dans la plus étroite union avec Madame de Luxembourg : à quel titre, pourquoi, désirerois-je la mort d'une femme aussi vertueuse que respectable ?

Moreau a été mon Intendant : je le poursuis actuellement, pour qu'il ait à me rendre des comptes & des papiers importants ; rien ne me seroit plus préjudiciable que sa mort, parce que ses héritiers pourroient trouver le moyen de se dispenser de me restituer les effets que je réclame.

La Dame de Clermont aux jours de laquelle on veut que j'aie attenté, ne subsiste

subsiste que de mes bienfaits.

Le Chevalier de Clermont que le Sage met au nombre des victimes que j'ai voulu m'immoler, étoit enterré dix ans auparavant le jour qu'il prétend que je lui ai demandé sa mort.

Sans doute que l'Huillier mérite les plus justes châtimens par ses artifices & ses calomnies. Mais est-ce ainsi qu'un homme tel que moi se venge d'un misérable ? N'y a-t-il pas d'autres moyens de le punir ?

Je ne me suis point plaint de du Pin : il perd plus que moi à la rupture du marché des bois de Ligny. Le nom de sa maîtresse n'est parvenu jusqu'à moi, que parce qu'on m'a accusé de l'avoir fait couper en quatre quartiers, & jeter dans la rivière ; tout ce que je sais, c'est qu'elle est pleine de vie.

On m'accuse d'avoir voulu faire mourir le Gouverneur d'une Province ou d'une place frontiere de la Lorraine, afin de lui succéder. L'alternative est singulière : si après les services que j'ai rendus, je n'obtenois que le Gouvernement d'une Place, c'est alors que je serois dans le cas de me donner au Diable.

1680. *Mais c'est pour obtenir l'amitié de Madame de Tingry, que j'ai eu recours au Diable ; il y a long-temps pourtant que je me flatte de l'avoir acquise. Ici le Sage lui coupa la parole , pour lui soutenir que c'étoit au cœur de la Princesse qu'il aspirait. Quelque modération que le Maréchal eût fait paroître jusqu'alors dans son geste & son ton de voix , il ne put s'empêcher de témoigner de l'impatience & de l'indignation ; mais sans daigner répondre au malheureux , il poursuivit ainsi.*

On ajoute que j'ai fait des pactes pour parvenir aux bonnes grâces du Roi & à l'alliance de M. de Louvois. Je n'ai rien à répondre au premier article , sinon que j'ai prodigué ma vie pour mériter les bontés de Sa Majesté , & que je n'emploierai jamais d'autre art pour les conserver. Quant au second article , a-t-on oublié que je suis sorti d'une maison où l'on n'achete pas les alliances par des crimes ? Lorsque Matthieu de Montmorency épousa une Reine de France , mere d'un Roi mineur , personne ne l'accusa de s'être donné au

Diabie , pour devenir le beau-pere & le tuteur du Roi.

1680.

Pour ce qui est de la fausse monnoie, vous savez, Messieurs, que Bonard m'a justifié. Rien, au surplus, ne vous empêche d'arrêter l'Ecuyer de Madame de Tingry & le Garde-du-Corps que j'ai chassé de ma compagnie : cependant il convient de vous avertir qu'il faut aussi arrêter l'Intendant & les Trésoriers de l'armée ; car il est impossible à un Général d'exercer un pareil commerce sans leur ministère.

Enfin on me charge de m'être lié avec un Prêtre, & de lui avoir promis cent mille francs, pour consacrer les maléfices de le Sage, & donner la mort à tant de personnes. Quoique j'aie bien lieu de me défier d'un scélérat qui sert d'Aumônier à le Sage, il n'y a qu'à le faire paroître, pour peu qu'il lui reste une étincelle de raison & de pudeur, je suis persuadé qu'il avouera qu'il ne m'a jamais vu.

Mais ce ne sont pas encore là tous mes crimes, continua-t-il en s'adressant à le Sage ; vous en avez ouïé un des plus atroces. N'avez-vous

1680.

pas répandu le bruit que je m'étois voulu défaire de M. le maréchal de Créqui par vos sortilèges ? pourquoi n'en pas parler ici ? Le fourbe répondit en balbutiant, qu'il lui avoit parlé une fois de ce Seigneur, mais qu'il avoit oublié ce qu'il lui en avoit dit ; il étoit si tremblant, si déconcerté, qu'il ne put proférer un mot de plus. La Reynie qui s'apperçut de son trouble & de sa confusion, lui ordonna de sortir : il le suivit lui-même. M. de Bezons demeuré seul avec le Maréchal, lui avoua que le premier homme qui avoit paru ce matin devant lui, étoit ce même Prêtre que le Sage l'accusoit d'avoir suborné pour consacrer ses maléfices.

Quelques minutes après, la Reynie rentra avec la marquise de Fonteite. Cette Dame raconta naïvement, & de la même manière que le Maréchal, sa rencontre chez elle avec le Sage. A la fin de ce long interrogatoire, on présenta à M. de Luxembourg un Astrologue Italien appelé le Vicomte de Mon-

temayor. Cet homme , à la honte d'un siècle si éclairé , avoit été très-fêté à la Cour & à la Ville ; mais enfin sa réputation lui avoit mérité la Bastille. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que le marquis de Louvois lui-même l'avoit fait travailler sur l'avenir dans sa prison ; tant il est vrai qu'il y a loin d'un Politique à un Philosophe. L'Astrologue au reste avoua aux Commissaires que le Maréchal s'étoit toujours moqué de son art , mais que tout le monde ne pensoit pas comme lui , & que depuis qu'il étoit à la Bastille , il avoit été occupé sur l'avenir par des ordres supérieurs.

1680.

*Mémoires
manuscrits de
Luxemb.*

Avant que de le renvoyer , on lui demanda si le Maréchal ne lui avoit point fait tirer l'horoscope du Maréchal de Créqui. *Non* , répondit Montemayor ; *mais j'ai dressé celui du duc de Créqui en sa présence , & sous les yeux de M. de Luxembourg.* Cet homme , prévenu en faveur de son art , ajouta qu'un jour que le duc de Villeroy étoit avec M. de Luxembourg , il lui demanda si les

armes du Roi ne feroient pas plus
 1680. heureuses en Alsace , sous la conduite du maréchal de Créqui, qu'en Flandres sous les auspices du maréchal de Luxembourg , & qu'il avoit prédit par-tout des avantages qui furent justifiés par l'événement.

Le 17 Avril.

Le Mardi suivant Baifemaux vint prendre le Maréchal pour le conduire à la salle de l'Arsenal où tous les Juges de la Commission étoient assemblés. En sortant de la Bastille, Luxembourg apperçut sa famille avec une foule d'amis qui venoient le féliciter de son triomphe. Mais le Maréchal voulant soutenir jusqu'à la fin son caractère , se détourna du chemin pour ne rencontrer personne dont on pût l'accuser d'avoir mendié des conseils.

Lorsqu'il entra dans la salle, tous les Juges se leverent & se découvrirent , la plupart d'entr'eux restèrent en cet état , tant que le Maréchal demeura sous leurs yeux. M. Boucherat (a) depuis Chancelier de France, lui fit un petit nom-

(^a) Il étoit Président de la Commission.

bre de questions, auxquelles M. de Luxembourg répondit en peu de mots. Comme il se retiroit, M. Boucherat le pria de revenir; il lui dit qu'il savoit qu'il avoit voulu parler encore une fois aux Commissaires, mais qu'il étoit le maître de faire entendre à la Chambre assemblée tout ce qu'il avoit projeté de leur dire en particulier. Le Maréchal élevant alors la voix, parla ainsi : *Messieurs, je ne me suis rendu volontairement à la Bastille, que pour me justifier des accusations fausses, horribles, absurdes, intentées contre moi. Si vous trouvez que je ne les aie pas détruites d'une manière victorieuse, je n'ai qu'une grace à vous demander, c'est de resserrer mes liens jusqu'à ce que toute la nation sache, que loin d'être coupable des excès dont la calomnie m'a chargé, je n'eus jamais la foiblesse indigne d'un homme de mon rang de voir les misérables avec lesquels on a osé m'accuser d'avoir eu d'étroites liaisons.*

1680.

A ces mots, le Maréchal sortit; mais il se repentit toute sa vie de n'avoir pas dévoilé aux yeux de la

*Mémoires
manuscrits de
Luxemb.*

1680.

Chambre la conduite & les manœuvres de la Reynie , & de ne lui avoir pas demandé justice d'un Magistrat qui, dans tout le cours de cette odieuse procédure , s'étoit comporté à son égard comme un homme qui avoit juré sa ruine. Telles étoient les preuves ou les conjectures sur lesquelles le Maréchal fondoit l'idée qu'il s'étoit formée de la prévarication de la Reynie. Il lui reprochoit, 1^o, d'avoir été le seul auteur du décret lancé contre lui, en exagérant à la Chambre des excès dont personne ne savoit mieux que lui qu'il étoit innocent ; 2^o, de n'avoir jamais voulu faire arrêter l'Huillier & la Gardette, quoique Bonard , & depuis du Parc qui avoit été l'arbitre de l'accommodement du Maréchal avec la compagnie , offrirent de prouver que ces deux hommes avoient séduit le Sage ; 3^o, de n'avoir jamais voulu confronter le Maréchal avec Boitot , dans la crainte que cet homme n'avouât que c'étoit lui-même dont s'étoient servi

fervi l'Huilier & la Gardette , pour acheter de le Sage les prétendus pactes de Bonard ; 4^o , d'avoir promis à Bonard & à Boitot leur grace , à condition de charger le Maréchal ; (ces malheureux sur la route , & à Marseille , soutinrent toujours constamment ce fait ;) 5^o , d'avoir écrit , au mépris de l'Ordonnance criminelle , sur des feuilles volantes , les interrogatoires qu'il remettoit ensuite au Greffier , pour les transcrire dans le cahier des confrontations ; 6^o , d'avoir ordonné les mauvais traitements qu'il essuya à la Bastille. Enfin l'Exempt Desgrés dévoué à la Reynie , avoit eu la témérité de dire en présence de plusieurs personnes dignes de foi , que le Maréchal ne réussiroit jamais à prouver son innocence , attendu qu'on ne vouloit pas en avoir le démenti. L'événement confondit pourtant les espérances de Desgrés. Au reste , quoique Luxembourg fût l'homme de France qui pardonnât le plus aisément une injure , il témoigna toujours un vif

1680.

1680.

ressentiment contre les auteurs de sa persécution , & principalement contre la Reynie. On verra dans la suite de l'Histoire , les efforts qu'il fit auprès du Roi , pour lui permettre de poursuivre criminellement ce Magistrat.

Le jour même que le Maréchal parut devant les Juges de la Commission , la Chambre donna un Arrêt par lequel elle le déclaroit innocent de toutes les accusations intentées contre lui. Le Sage, après avoir fait amende honorable , fut livré au supplice que méritoient ses impostures & son impiété. On ne peut s'empêcher de dire ici que de toutes les personnes de qualité qui furent, comme le Maréchal, l'objet des recherches de la Chambre , aucune ne fut trouvée coupable. En rendant justice à la probité des Juges , on les accusa d'imprudence , pour avoir fait tant d'éclat , & nommé si scandaleusement & si inutilement tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour. Le duc de Bouillon demanda au Roi la

permission de faire imprimer l'interrogatoire de sa femme pour l'envoyer en Italie & dans toute l'Europe, où il craignoit qu'elle ne passât pour une empoisonneuse.

1680.

Lettre
de Sévigné
CCCCII.

Le lendemain Baifemaux se rendit chez le Maréchal, auquel il présenta l'Arrêt de la Chambre, avec l'ordre du Roi pour sortir de la Bastille. Mais il lui signifia ensuite une lettre de cachet qui l'exiloit à vingt lieues dans celle de ses terres qu'il jugeroit à propos de choisir. Le Maréchal s'éloigna encore davantage ; il partit pour Piney qui est éloigné d'environ 40 lieues de Paris.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la douleur du Maréchal en se voyant relégué dans ses terres. Il n'avoit bravé les dangers les plus révoltants, en se livrant à la merci de la calomnie, que pour prouver à son maître, qu'il n'avoit jamais cessé d'être digne de son amitié & de sa confiance. Pour prix de tant de mauvais traitements, il s'étoit attendu à être vengé, non

1680.

seulement des malheureux qui avoient été les instruments dont on s'étoit servi pour le diffamer, mais des auteurs mêmes de sa persécution. Cependant leur crime étoit impuni; lui seul étoit accablé du poids de la disgrâce. On avoit fait entendre au Roi que le Maréchal étoit à la vérité exempt de crime, mais non de foiblesse & d'imprudence; en un mot, on accusoit ce Général de n'être pas dévot. On fait d'ailleurs que Louis XIV avoit pour principe de soutenir ses Ministres en tout & contre tout.

*M. D. M.
D. L. F.*

Au reste Luxembourg, quoique sensiblement affligé de son exil, ne voulut pas donner à ses ennemis le plaisir & la joie de l'entendre former des plaintes indignes de lui. Il pouvoit sans doute couvrir de honte & de confusion les auteurs de sa disgrâce en publiant l'histoire de ses malheurs. Mais soit qu'il crût qu'il étoit au-dessous de lui de se justifier de crimes & de foiblesse dont le soupçon ne pouvoit tomber que sur des misérables, soit qu'il fût

persuadé avec tous ses amis que son innocence trop connue étoit la seule cause de son exil , il se contenta d'écrire à un de ses parents une lettre dans laquelle il lui rendoit compte de ses infortunes avec la simplicité convenable à un des hommes de France qui passoit pour le plus vrai.

1680.

Une conduite si sage , si circonspecte , modéra la haine & l'envie de ses ennemis. Le Roi , après un exil d'environ deux mois , le rappella , pour faire auprès de sa personne les fonctions de Capitaine des Gardes.

De retour à la Cour , le Maréchal ne s'occupa que des devoirs de la société & du rétablissement de ses affaires domestiques , dérangées par les dépenses qu'il s'étoit vu obligé de faire pendant tant de campagnes à la tête des armées. Rien n'eût été plus digne du Roi que de l'aider de ses bienfaits. Luxembourg aspirait à un Gouvernement de Province ; mais le choix du Prince tomba toujours sur des

1680.

hommes dont les exploits & les services ne pouvoient soutenir aucune comparaifon avec les fiens. Il fe réduifit alors à folliciter le remboursement d'une fomme d'environ quatre à cinq cents mille livres, que le Roi avoit touché des biens confifqués du Comte de Boutteville, & qui lui avoit été promis. Non feulement il n'obtint rien ; mais le marquis de Louvois trouva le moyen de mettre le Roi, comme duc de Bar, en poffeffion de plufieurs droits utiles dont le Maréchal & fes prédéceffeurs jouiffoient dans le Comté de Ligny depuis 1232. Ces droits leur avoient été confirmés par un Arrêt du Parlement de Paris rendu en 1500 ; ils pouvoient être évalués à environ vingt mille livres par an. Le Roi lui-même en avoit reconnu la légitimité en 1675, lorsque prefé par Mademoifelle de Guife de traiter fes terres en Barrois comme celle de Ligny, il avoit répondu à cette Princeffe que le Comté de Ligny avoit d'anciens privileges ;

& que loin de les diminuer, il se-
 roit toujours prêt à les augmenter, 1680.
 en reconnoissance des services que 1681.
 le Maréchal lui rendoit tous les 1682.
 jours dans le commandement de
 ses armées.

Pour ne pas se voir poursuivi par
 d'impitoyables créanciers, Luxem-
 bourg s'exécuta lui-même: il vendit
 plusieurs terres; il réduisit ses équi-
 pages & ceux de ses enfants; il fut
 même sur le point de se défaire
 d'un magnifique Hôtel qu'il occu-
 poit dans la rue S. Honoré.

Cette économie si noble, si juste,
 & malheureusement si rare dans les
 personnes de son rang, jointe à la
 donation que la comtesse de Bout-
 teville sa mere lui fit de tous ses
 biens, le mit bientôt en état de
 paroître avec la décence convena-
 ble à sa dignité.

Mais ni la triste expérience que
 le Maréchal faisoit de l'indifféren-
 ce d'un maître qu'il avoit si bien
 servi, ni le triomphe du marquis
 de Louvois son ennemi, ni le sou-
 venir de sa prison, ni l'oubli dans le-

1682.

quel on laissoit ses talents ensevelis ; dans un temps où l'on employoit plusieurs Généraux , n'altérèrent point son zele & son amour pour l'Etat. Il rejetta loin de lui toutes les idées d'élévation qu'il auroit pu espérer chez les étrangers. Résolu de lutter contre la fortune , il se lia d'une étroite amitié avec MM. Colbert & Seignelay dont le crédit à la Cour balançoit celui du marquis de Louvois. Ces deux Ministres , malgré l'espece de disgrâce dans laquelle gémissoit le Maréchal , s'honorèrent des avances d'un héros malheureux. L'amitié fut scellée par l'alliance du prince de Tingry , fils aîné du Maréchal , connu depuis sous le nom de duc de Montmorenci avec Mademoiselle de Chevreuse , petite-fille (a) de M. Colbert. Quoique les liai-

(a) Elle étoit fille aînée de Charles-Honoré d'Albert , duc de Chevreuse , de Luynes & de Chaulnes , Pair de France , Chevalier des Ordres du Roi , Capitaine des Chevaux-Légers de la Garde , Gouverneur

de Guienne , l'un des hommes les plus respectables de la nation par sa probité & ses lumieres ; & de Jeanne-Marie Colbert , fille aînée du Ministre. Elle mourut en 1694 , à l'âge de 26 ans.

sons de Luxembourg avec Colbert & Seignelay aient moins influé sur sa vie, que celles qu'il avoit eues avec M. de Louvois, on ne peut s'empêcher de faire connoître ici ces deux Ministres, quand ce ne seroit que pour faire voir combien Luxembourg étoit éclairé dans le choix de ses amis. Quel est d'ailleurs le citoyen à qui le nom seul de Colbert n'inspire le plus vif intérêt? C'est à lui que la France doit ses Manufactures, son Commerce, ses Colonies, sa Marine, son éclat & sa prospérité. Cet homme unique par la sagesse & la profondeur de ses vues, par un discernement exquis, par un courage & une grandeur d'ame dignes de son élévation, n'eut jamais d'autre point de vue que la vraie gloire du Roi, & la félicité publique. Il débrouilla les finances qui avant lui étoient un chaos; il les régita avec un ordre qui depuis a servi de modèle aux nations les plus éclairées de l'Europe. Ce service le plus grand qu'on puisse rendre à un état après

1682.

celui de le défendre , lui eût mérité des statues à Athènes & à Rome ; mais ce ne fut que le premier qu'il rendit à nos ingrats aïeux. À sa voix , la toile , l'airain , le marbre , s'animerent pour produire des chefs-d'œuvres comparables à ceux de l'antiquité. Sous ses auspices , les sciences , la littérature , tous les arts parvinrent à ce degré de sublimité , qui ne laisse aucune nation de l'Univers au-dessus de la françoise. Colbert chercha toute sa vie , & il mérita de découvrir & de récompenser le génie , les talents & la vertu. Si l'ame magnanime de Louis XIV n'eût consulté que celle de ce grand homme , elle eût été moins touchée de l'éclat qui suit les Conquérants. A la place de lauriers teints de sang & arrosés de larmes , ce Prince n'eût été couronné que de myrtes & d'oliviers. On a osé reprocher dans ce siècle léger & superficiel à Colbert d'avoir négligé la culture des terres , pour ne s'occuper que du commerce & des arts : ce reproche

est dicté par l'ignorance ou la mauvaise foi. Qui ignore que la France exportoit, sous son ministère, une quantité étonnante de bleds? Avant lui le Royaume comptoit plus d'un million de citoyens en proie à la misère & à l'opprobre, faute d'industrie & de travail; il fut les employer utilement (a). Enfin après une administration de 23 ans, il laissa la France plus riche, plus peuplée, plus éclairée qu'elle ne l'avoit été depuis le commencement de la Monarchie.

Au génie le plus cultivé, à l'ame la plus ambitieuse, Seignelay joignoit des mœurs magnifiques, un luxe éclatant, un penchant pour la volupté qui n'étoit modéré que par l'amour de la gloire : ses manières étoient aussi nobles & aussi

1682.

(a) Il n'a manqué à la gloire du grand Colbert que d'avoir supprimé la taille arbitraire, pour établir dans tout le Royaume le cadastre ou la taille réelle, & il y avoit pensé, on connoît ses travaux en Languedoc; mais la guerre l'empêcha de les continuer.

Si le Ministre qui est à la tête des finances, réussit dans le projet qu'il a conçu de perfectionner cet établissement, & de l'étendre dans toutes les provinces, on peut dire qu'il aura rendu à l'état le plus grand de tous les services.

1682.

polies que celles de son pere avoient paru austeres. Vif , ardent, actif, généreux, les arts trouverent en lui un pere , & la Marine dont Colbert étoit le créateur, le plus grand Ministre qu'elle ait jamais eu : aucune des connoissances qui forment le grand homme de mer , n'étoit échappée à sa pénétration. Son courage égaloit ses lumieres ; ce fut lui qui conduisit le bombardement de Genes en 1685. Quatre ans après il s'embarqua sur la flotte de France destinée à combattre celles d'Angleterre & de Hollande , & les força de rentrer dans leurs ports. Les talents enfin de ce jeune & brillant Ministre étoient si grands , que Madame de Maintenon le jugea digne d'être opposé au marquis de Louvois , dont l'ascendant sur l'esprit du Roi lui paroissoit redoutable. Mais l'émulation qui régna entre ces deux rivaux fut funeste à l'Etat ; c'étoit à qui des deux rendroit son maître plus formidable à ses voisins. Pendant que Seigne-

lay inspiroit la terreur & la défiance à l'Angleterre & à la Hollande, en rendant la marine du Royaume supérieure, à tous égards, à celle de ces deux nations, Louvois faisoit trembler l'Allemagne & l'Italie, en se saisissant de Strasbourg & de Casal; il établissoit à Brizac & à Metz des Chambres Souveraines qui oserent citer à leur Tribunal, les Rois d'Espagne & de Suede, l'Electeur Palatin, & une foule de Princes d'Allemagne : le résultat de cette procédure inouïe fut la réunion des Fiefs qu'on prétendoit démembrés de l'Alsace & des trois Evêchés; & la haine générale de l'Europe pour le nom François.

L'Espagne encore plus inquiétée dans les Pays-bas, céda le Comté de Chinéy : mais sa modération ne satisfit point la Cour de France; chaque jour voyoit éclore contre elle de nouvelles prétentions; on somma les Espagnols de remettre au Roi la forteresse de Luxembourg, le rempart des Pays-Bas, de la Hollande & de l'Allemagne;

sur leur refus , la guerre leur fut
 1683. déclarée. Mais telle étoit la supé-
 1684. riorité des armes Françoises , ac-
 quise par les succès de la dernière
 guerre , que ni l'Empereur humilié
 par la prospérité de Louis XIV ,
 ni le Corps Germanique indigné
 de l'érection de la Chambre de Bri-
 zac & de la conquête de Strasbourg ,
 ni la Hollande , ni l'Angleterre ,
 jalouses à l'excès de la puissance
 du Roi , n'osèrent s'unir à l'Es-
 pagne pour arrêter la fortune d'un
 Prince si redoutable. Charles II ,
 incapable de résister à un Monarque
 qui avoit triomphé de la moitié
 de l'Europe , céda enfin le Duché
 de Luxembourg. Ce sacrifice lui
 valut une trêve de 20 ans , à la-
 quelle l'Empereur & l'Empire ac-
 cédèrent.

Au milieu de ses prospérités , le
 1685. Roi frappa un coup qui étonna
 toute l'Europe ; il révoqua l'Edit
 de Nantes. Cette action , la plus
 éclatante d'un regne fertile en
 grands événements , fut diverse-
 ment interprétée. On n'étoit pas

encore éloigné de ces temps orageux, où l'on avoit vu l'ambition & le fanatisme élever dans le même état, trône contre trône, autel contre autel, la majesté des Loix foulée aux pieds, la France déchirée, inondée de sang (a). Les uns admiroient les vues & la prévoyance du Roi qui s'étoit servi de toute son autorité pour anéantir une secte docile à la vérité sous un Gouvernement vigoureux; mais fiere, inquiète, séditieuse, lorsqu'elle croyoit n'avoir rien à redouter de la foiblesse du ministère. D'autres, au contraire, prétendoient qu'en proscrivant le Calvinisme, le Roi avoit été trompé par de funestes conseils; qu'il eût mieux valu signer la cession de deux Provinces, que la révocation d'un Edit aussi solennel; que la partie de la nation engagée dans l'erreur, ne le disputoit alors à l'autre qu'en fidélité, en zèle, en soumission,

1685.

(a) Le Chancelier le Tellier n'eut pas plutôt signé la révocation de l'Edit, qu'il s'écria : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, &c.* Cette

1685.

en amour pour le Prince , & en talents. Quoi qu'il en soit , les Protestants effrayés des violences exercées contr'eux , pour les faire rentrer dans la Religion de leurs pères , désertèrent en foule leur patrie. Plus de six cents mille échapperent à la vigilance du marquis de Louvois , qui après s'être fortement opposé à la destruction du culte de Calvin , devint le plus ardent persécuteur de ses enfants. Ils allèrent porter dans l'Europe protestante leurs trésors , l'industrie , les arts , le commerce , la discipline , qui avoient jusqu'alors rendu le Royaume heureux & invincible. La haine de ces réfugiés contre la France échauffa celle des Princes qui leur donnerent un asyle. Bientôt fut formée dans l'ombre du secret la fameuse Ligue d'Ausbourg. Bientôt sur les refus du Roi d'Angleterre (Jacques II) de joindre

remarque est tirée de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France de M. le Président Hen- nault, On auroit souvent	}	cité cet excellent Ou- vrage , si l'on n'étoit persuadé qu'il n'y a point de François qui ne le sache par cœur,
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

ses

ses forces à celles de l'Europe contre Louis XIV, le prince d'Orange conspira sa ruine. C'étoit par le puissant génie de Guillaume que les Princes du Midi au Nord s'unissoient ; c'étoit par son ambition que les Anglois préparoient chez eux une révolution éclatante.

1685.

La fortune couronna l'audace en la personne de ce Prince. Jacques II ne fut ni prévoir, ni arrêter les criminels efforts de son gendre & de ses sujets. Louis XIV mieux servi, plus éclairé, chercha en vain à exciter la défiance & la vigilance de son allié : il lui offrit des troupes ; mais l'imprudent Jacques, pour ne pas aigrir davantage sa nation, les refusa.

Quoique le prince d'Orange fût déjà sorti des ports de la Hollande avec une nombreuse flotte, il restoit encore à la France un moyen de conserver la couronne à Jacques II ; c'étoit d'armer une flotte capable d'arrêter dans le trajet celle des Hollandois. L'actif Seignelay offroit de mettre en mer 40

1688.

M. D. M.
D. L. F.

1688. vaisseaux ; il n'en falloit pas davantage pour détruire toutes les espérances du Stadhouder. Mais au lieu de fuivre ce conseil , au lieu du moins de tomber sur la Hollande avec toutes ses forces , pour la forcer de rappeler d'Angleterre ses troupes & ses vaisseaux , le Roi déterminé par le marquis de Louvois , fit une invasion en Allemagne. M. le Dauphin , à la tête d'une armée de 70 mille hommes , conquit Philipsbourg.

1689. Cette expédition inutile au Roi Jacques , acheva de mettre le comble à la haine & à la jalousie de tous les Princes de l'Empire. Tous se réunirent contre la France. Louis XIV fut déclaré solennellement ennemi de l'Empire à la Diète de Ratisbonne. Cependant le prince d'Orange triomphoit ; déjà il étoit assis sur le trône de son beau-pere. Son premier soin fut d'unir par des nœuds indissolubles ses nouveaux sujets , & ceux des Etats Généraux. Sa politique le servit si bien , que sous son regne & celui

de la Reine Anne qui lui succéda ,
on eût dit que les Anglois & les
Hollandois ne composoient qu'une
seule nation.

1689.

Déjà le feu de la guerre s'étoit communiqué de l'Allemagne à la Hollande , à l'Espagne & au Danemarck. L'Italie paroissoit vouloir prendre part à la querelle générale de l'Europe ; le duc de Savoie maltraité par le marquis de Louvois , n'attendoit qu'une occasion favorable pour éclater. Déjà les Alliés comptoient sous leurs drapeaux plus de trente mille réfugiés François qui brûloient de venger leurs injures dans le sang de leurs compatriotes. Le Roi avoit des armées en Alsace , dans les Pays-Bas , en Roussillon , sur les côtes maritimes. Créqui étoit mort ; Schomberg s'étoit rangé sous les étendards de l'usurpateur d'Angleterre , & on ne parloit non plus d'employer Luxembourg que s'il eût cessé d'exister. Sans les événements malheureux de la Campagne de 1689 , il est vraisemblable

1689.

que ce Général eût été condamné à passer le reste de sa vie dans les tranquilles amusements de la Cour.

En effet, la haine n'avoit jamais été plus vive entre M. de Louvois & lui. Le Maréchal censuroit hautement avec ses amis l'imprudence avec laquelle Louvois avoit attiré sur la France les forces de toute l'Europe ; il relevoit sans cesse toutes les fautes qu'on lui reprochoit. Louvois, de son côté, se vengeoit en l'écartant du commandement ; mais, malgré tout son crédit, c'étoit le seul chagrin qu'il put alors lui donner : il n'avoit pu empêcher le Roi de le pourvoir du gouvernement de Champagne, de l'honorer du collier de ses Ordres, & d'ériger en faveur de son fils aîné, la terre de Beaufort en Duché héréditaire, sous le nom de Montmorenci. Mais ces graces qu'il eût été difficile de refuser aux anciens services de Luxembourg, ne le mettoient point à portée d'en rendre de nouveaux. Il se croyoit tellement exclus de la conduite des

armées , qu'il ne fit pas la plus légère démarche pour obtenir de les commander. 1690.

D'après ces éclaircissements , *Manuscrits
de l'Hôtel
de Lux.* qu'on juge de sa surprise , lorsque le Roi au commencement de l'année 1690 , l'ayant appelé dans son cabinet , lui annonça qu'il avoit jetté les yeux sur lui pour commander son armée de Flandres. Le Maréchal fut si étonné , qu'il recula deux ou trois pas. *Moi , SIRE , commander votre armée de Flandres ! Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi à ce choix ? Eh ! qu'a-t-il donc qui doive vous surprendre , répondit le Prince inquiet de sa résistance ? N'avez-vous pas déjà commandé mes armées en Chef ? & n'êtes-vous pas encore capable de me rendre les mêmes services ? SIRE , reprit Luxembourg , je suis prêt à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Mais vous n'ignorez pas la haine dont M. de Louvois est prévenu contre moi ; il s'opposera à mes projets , ou bien il les fera échouer Je vous réconcilierai avec lui. Non , SIRE , la réconciliation est désormais impossible : si vous me*

1690.

l'ordonniez , je me verrois forcé de désobéir à vos ordres. Je ne prétends pas, répondit le Monarque , *contraindre vos sentiments ; mais j'obligerai Louvois de sacrifier au bien de mon service la haine qu'il a pour vous. SIRE, s'écria le Maréchal, je me rends , je me soumets à vos ordres. Cependant j'ai encore une grace à demander à Votre Majesté ; c'est qu'il me soit permis , dans les affaires importantes , de ne m'adresser qu'à Votre Majesté, sans passer par le canal de M. de Louvois.*

Le Roi consentit volontiers à la proposition du Maréchal ; il entretenait avec lui , pendant toute la guerre , un commerce de lettres qui donne la plus haute idée de l'application , des lumières , de la bonté , & de la modestie de ce Prince. Si quelquefois il ne pense pas comme le Maréchal sur les opérations de la guerre , s'il propose d'autres projets , ce n'est qu'avec tous les égards , les ménagements , & la défiance imaginable. Il cède presque toujours aux vues & aux raisons de son Général , qu'il regardoit comme celui de toute

l'Europe qui entendoit le mieux la guerre de la campagne. Au reste, malgré l'estime & la confiance du Roi, on verra que Luxembourg eut de grands obstacles à vaincre de la part des Ministres.

1690.

Quoique la France n'eût jamais été gouvernée par un Prince plus sage, plus appliqué, plus laborieux, quoiqu'il fût secondé par Luxembourg, Catinat & Louvois, il faut avouer qu'elle n'eût jamais pu soutenir le poids d'une guerre si accablante, si Louis XIV n'eût trouvé dans ses sujets, non-seulement une soumission à toute épreuve, mais un courage, un zèle pour la gloire & le salut de l'Etat, égal à celui des anciens Romains pour la patrie. Les Chefs de la Ligue n'avoient pas seulement pour perspective dans cette guerre, comme dans la précédente, d'humilier, d'affoiblir Louis XIV; leur ambition excitée par celle du prince d'Orange, aspirait à la conquête de la France; ils vouloient pénétrer dans le sein du Royaume, sou-

1690. lever les nouveaux convertis dont le nombre excédoit celui de deux millions, démembler enfin, & partager entr'eux la plus ancienne & la plus puissante Monarchie de l'Europe.

Les succès dont la fortune les avoit favorisés la dernière campagne, ne contribuoient pas peu à leur inspirer des idées si fieres. En Alsace, le maréchal de Duras n'avoit pu les empêcher de passer le Rhin, de dissiper les troupes que le Cardinal de Furstemberg avoit levées pour le service du Roi, & de conquérir Keyserverts, Bonn & Mayence. Les exploits de l'armée qui leur fut opposée, se réduisirent à la destruction du Palatinat, dont elle ne fit qu'un monceau de cendres & de ruines. On fait que ce fut

1690. M. de Louvois, dont l'ame sembloit devenir tous les jours moins susceptible de pitié, qui conseilla au Roi de ne faire qu'un désert du plus fertile pays de l'Allemagne, afin, disoit-il, de mettre une barrière entre l'Alsace & l'ennemi.

Dans les Pays-bas, le maréchal
d'Humieres

d'Humieres fut battu à Valcourt par le prince de Valdeck. Le marquis de Castanaga , Gouverneur général des Pays - Bas , força de son côté les lignes qui s'étendoient de l'Escaut à la Lys , & soumit la Flandre françoise à de grandes contributions. Le marquis de Louvois accoutumé à de perpétuels succès , fut le premier à blâmer la conduite des Généraux , & sur-tout celle du maréchal d'Humieres son ami. Etoit - ce pour le dépouiller du commandement ? non ; il vouloit seulement le rendre plus souple & plus complaisant. Mais ses discours firent sur l'esprit du Roi une impression à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Quoique Louis XIV affectât de ne point paroître étonné des menaces & des efforts de l'Europe conjurée contre lui , il connoissoit trop le danger auquel le Royaume étoit exposé , pour ne pas en confier la défense au guerrier qu'il estimoit le plus. C'étoit pour n'avoir rien à se reprocher qu'il avoit choisi Luxembourg que la voix publique lui

1690.

M. D. M.
D. L. F.

1690.

désignoit depuis long-temps. Soit que l'amour de l'Etat l'emportât chez Louvois sur le ressentiment , (car enfin rien n'empêche de croire que la haine soit généreuse dans un grand homme) soit seulement qu'il cherchât à plaire au Roi , il fit solliciter le Maréchal de lui rendre son amitié. On l'a déjà dit , personne ne savoit oublier une injure comme Luxembourg ; mais aigri par le souvenir de sa prison , il répondit qu'après les outrages qu'il avoit reçus du marquis de Louvois , il ne pouvoit le regarder comme son ami , mais que par amour pour l'Etat , il vivroit bien avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour rendre au marquis de Louvois toute son animosité.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, il convient d'exposer aux yeux du lecteur les forces & les vues des Alliés & des François.

*Relation de
la campagne
de 1690.*

Les premiers encouragés par les avantages de la dernière campagne , avoient formé le projet de pénétrer de tous côtés dans le

Royaume. C'est dans ce dessein qu'ils avoient rassemblé des forces redoutables ; en Alsace , l'électeur de Baviere devoit faire la conquête de Philipsbourg , & transporter ensuite le théâtre de la guerre des rives du Rhin sur celles de la Moselle.

1690.

Mais c'étoit sur-tout dans les Pays-Bas qu'on avoit préparé de grands événements. Le prince de Valdeck à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes , avoit ordre de prendre Dinant & Philippeville , pour s'ouvrir les chemins de la Champagne ; l'armée de Brandebourg , composée de dix-huit mille hommes , devoit favoriser ses opérations , ou le joindre.

Pendant ce temps-là , le marquis de Castanaga , à la tête d'une armée d'Espagnols , de Valons & d'Hanovriens , devoit forcer les lignes qui couvrent la Flandre françoise , la ravager , & tenir en échec les troupes qu'on lui opposeroit : le prince d'Orange , quoiqu'il eût encore l'Irlande à conquérir , pour

I ij



1690.

se voir paisible possesseur de la dépouille de son beau-pere , lui envoya un corps de douze mille Anglois.

Du côté des Pyrénées , les Espagnols avoient promis d'attaquer avec des forces considérables le Roussillon. L'exécution de tous ces projets devoit être favorisée par une puissante diversion. Le duc de Savoie engagé secrètement dans la ligue , ne vouloit se déclarer qu'au milieu de la campagne , afin de surprendre & d'envahir le Dauphiné. Quoique Louis XIV se vît ainsi attaqué dans un temps où son Royaume étoit affoibli par la désertion d'un nombre étonnant de Protestants , presque tous officiers , soldats , matelots , négociants , artisans ; quoiqu'à cette perte , la plus grande que puisse faire un Etat , on doive joindre celle du numéraire emporté par les réfugiés ; quoiqu'il eût déjà été réduit à fondre les chefs - d'œuvres de l'art en meubles & en vaisselle d'or & d'argent qui embéllissoient ses

Palais ; quoiqu'enfin il ne comptât pas un seul allié : telles étoient les ressources, la fierté, le courage de ce Prince, que non-seulement il espéroit anéantir par-tout les efforts de ses ennemis, mais qu'il avoit entrepris de détrôner le duc de Savoie, dont il avoit pénétré la haine & les desseins. Il faut avouer que depuis Mithridate, l'Histoire n'offre point de spectacle plus grand, plus intéressant, que celui du Monarque François, lutant contre toutes les nations de l'Europe, attaquant celles-ci, arrêtant celles-là, & les bravant toutes.

Tel fut le plan auquel il se fixa : Trente mille hommes en Italie sous les ordres de Nicolas de Catinat, parent du marquis de Louvois, homme qui justifia le choix de son maître par des victoires éclatantes. Il avoit ordre d'exiger du duc de Savoie la capitale de ses Etats ; & , sur son refus, d'envahir le Piémont & la Savoie. Le duc de Noailles, avec une armée inférieure, devoit se tenir en Rouf-

1690.

1690.

fillon sur la défensive. Comme le principal objet du Roi étoit de sauver Philipsbourg ; il se vit obligé de donner au Dauphin chargé de la défense de l'Alsace, une armée égale & même supérieure à celle de l'électeur de Baviere. Enfin, soit pour conserver au roi Jacques l'Irlande, soit pour entretenir une guerre ruineuse pour l'Angleterre, il envoya dans cette Isle une armée de quinze à vingt mille hommes ; il en établit autant sur les côtes de son Royaume.

Toutes ces dispositions faites, il ne lui restoit plus qu'environ soixante mille hommes dans les Pays-bas ; mais les ennemis devoient en avoir au moins cent mille. Louis XIV réduit à la défensive sur cette frontiere la plus importante du Royaume, distribua ainsi ses forces. Il destina à Luxembourg trente-cinq mille hommes ; au Maréchal d'Humieres, dix mille, pour garder les lignes ; & au marquis de Boufflers, quinze mille, pour faire tête à l'armée de Brandebourg qu'on attendoit sur la Meuse.

Lorsque le Maréchal vint prendre congé du Roi, ce Prince lui dit qu'il n'ignoroit pas que le genre de guerre auquel il alloit être assujetti, étoit le plus opposé au caractère des François, & le plus accablant pour les peuples de la frontière; mais qu'il avoit une si grande confiance en ses talents, qu'il espéroit qu'il arrêteroit par-tout l'ennemi. Les succès du Maréchal surpasserent les espérances du Roi.

1690.

Il n'étoit pas sorti de Paris, qu'il avoit déjà formé le projet de rendre la supériorité aux François, & d'agir offensivement. Arrivé à Tournai, il rassemble son armée & la conduit en campagne: son dessein étoit de passer l'Escaut, & de pénétrer jusqu'aux portes de Gand. Il n'y avoit pas d'autre moyen d'empêcher Castanaga de subsister dans le pays de Vaës, & d'attaquer les lignes de la Flandre françoise; mais pour réussir, il falloit tromper ce Général qui déjà campoit à Enghien avec son armée. Luxembourg se porte à Leuse, d'où il dé-

1690.

tache le marquis de Gournai , lieutenant-général , avec un corps , pour veiller à la sûreté des places du Hainault ; le Marquis fit cuire une quantité considérable de pain à Maubeuge , comme si toute l'armée eût dû le suivre pour marcher sur la Sambre.

Pendant ce temps-là le Maréchal établissoit des ponts sur l'Escaut , qu'il passa à l'insçu des Alliés. Il vint camper à Deinse. Castanaga déconcerté d'une marche aussi imprévue que rapide , accourut à Gand ; mais il ne put empêcher le Maréchal de ruiner le pays de Vaës , & d'établir des contributions jusqu'au-delà du canal de Bruges.

Le Maréchal eut beaucoup de peine à arrêter le désordre & les excès du soldat , & de l'officier même. Son armée étoit presque entièrement composée des mêmes troupes qui avoient été employées la campagne précédente à l'incendie du Palatinat ; elle croyoit ne devoir pas traiter avec plus de ménagement la Flandre que l'Alle-

magne. Luxembourg eut besoin de toute sa sévérité pour la rappeler à des sentimens plus humains & plus généreux. Cependant Castanaga, dans la crainte d'un événement malheureux, se tenoit renfermé dans Gand. Les Pays-Bas ruinés par les courses & le pillage des François, cherchoient inutilement en lui un défenseur. Vaincu enfin par les cris & les plaintes des peuples désolés, qui l'accusoient hautement de lâcheté, il implora le secours du Prince de Valdeck qui venoit de rassembler son armée sous Maestrecht. Valdeck lui répondit froidement, que les alliés ayant projeté de s'ouvrir la Champagne par la conquête de Dinant & de Philippeville, il ne pouvoit renoncer à ce plan, sans courir risque de perdre la campagne.

Il y avoit un mois que le Maréchal tenoit ainsi Castanaga en échec, lorsqu'il reçut ordre de la Cour de marcher sur la Sambre, pour s'opposer à la jonction de l'armée de Brandebourg avec celle de Valdeck.

1690.

1690. Cet ordre surprit étrangement le Maréchal : ses magasins étoient établis du côté de la mer ; son armée ne pouvoit subsister qu'avec une extrême difficulté entre la Sambre & la Meuse ; il falloit s'engager fort avant dans le pays ennemi, entre Namur, Mons, Charleroi, Ath, où les Alliés tenoient de puissantes garnisons ; Valdeck comptoit sous ses drapeaux plus de trente mille hommes, qu'il pouvoit augmenter en peu de jours d'un pareil nombre de troupes ; enfin comment empêcher la jonction de deux armées qui avoient leurs derrières libres ?

Ces raisons qu'il allégua avec beaucoup de force & d'étendue, ne touchèrent point la Cour. Pour toute réponse, Louvois lui écrivit que la volonté du Roi étoit qu'il laissât dix bataillons & trente escadrons au maréchal d'Humieres, pour défendre les lignes, & qu'il marchât avec le reste de son armée sur la Sambre.

Le Maréchal encore plus éton-

né, s'adresse directement au Roi pour lui faire sentir combien la démarche qu'on exigeoit de lui étoit dangereuse ; qu'en s'engageant entre la Sambre & la Meuse, avec une armée réduite à vingt-trois mille hommes, il s'exposoit à une défaite certaine ; que c'étoit à Sa Majesté à voir quelles seroient les suites d'un désastre au commencement d'une guerre si terrible. Sur des remontrances aussi sages, le Roi lui permit non-seulement de rappeler le détachement du marquis de Gournai, mais encore de se faire joindre par la meilleure partie du corps de M. de Boufflers.

C'étoit à la haine de Louvois que le Maréchal attribuoit les ordres périlleux qu'il avoit reçus ; mais satisfait des renforts qu'il avoit obtenus, il n'étoit occupé que des moyens de les rendre aussi glorieux à l'Etat qu'ils auroient pu lui devenir funestes, sans la fermeté avec laquelle il avoit écrit au Roi. Il n'avoit plus d'autre objet que de joindre & de battre Valdeck, avant

 1690.

*Campagne
de 1690.*

1690. que l'électeur de Brandebourg lui eût amené ses troupes.

En onze jours de marche , il se rendit des environs de Gand à Jumont , où il fit reposer son armée pendant quarante-huit heures ; delà il se porta à Gerpines , avec toutes les précautions que la sagesse lui dictoit , pour ne pas être inquiété par les garnisons de Mons , de Namur , d'Ath , de Charleroi , & des autres places qui se trouvoient sur sa route.

Jusqu'ici le prince de Valdeck n'avoit témoigné aucune inquiétude des mouvements du Maréchal ; mais en le voyant approcher de si près , il résolut de lui fermer par-tout le passage de la Sambre. Il posta le Général Flodorf avec vingt-deux escadrons entre l'Orneau & Charleroi , avec ordre de tomber sur tous les détachements François qui entreprendroient de passer la rivière. La garnison de Namur avoit élevé de distance en distance , des redoutes sur la rive gauche de la Sambre ; elle veilleoit sur tous les gués jusqu'à l'Orneau.

Déjà le Maréchal avoit été joint

 par les troupes que le marquis de Rubantel lui amenoit de l'armée de Boufflers ; mais pour dérober à l'ennemi l'augmentation de ses forces , il fit camper Rubantel séparément de son armée. Le 28 Juin , sur la nouvelle qu'il apprit de ses espions que Valdeck étoit à Tréfignies sur le Piéton avec le gros de son armée , & que le prince de Nassau s'étoit établi à l'Abbaye de Gemblours avec onze régiments de cavalerie , il entreprit d'enlever ce dernier. 1690.

Comme rien n'étoit plus important que de dérober la marche de l'armée à l'ennemi , qui dans un pays plein de défilés , pouvoit l'arrêter à chaque pas , & sur-tout l'empêcher de passer la Sambre , en se saisissant des hauteurs qui dominent cette riviere , le Maréchal envoya des détachemens vers Charleroi & le Chatelet , sous prétexte d'ouvrir des routes , mais en effet pour contenir les partis des Alliés ; il usa enfin de tant de précautions , qu'il

1690. trompa jusqu'à sa propre armée.

Vers le milieu de la nuit du 28 au 29 Juin, il part de son camp avec la gendarmerie, les dragons & les grenadiers. Arrivé à Ham sur la Sambre à dix heures du matin, il ordonna au comte de Choiseul, lieutenant-général, de passer la rivière avec les dragons.

Celui-ci se jette fièrement dans la Sambre, & la passe à la nage; il tombe sur le château de Froidmont défendu par quelques compagnies de dragons Espagnols; il s'en empare, ainsi que de toutes les redoutes construites le long de la rivière; mais malgré le secret & la célérité de sa marche, la proie du Maréchal lui étoit échappée: le prince de Nassau avoit levé ses quartiers quatre heures auparavant pour rejoindre le prince de Valdeck. Le hazard seul le sauva d'une déroute: en effet il soupçonnoit si peu le projet du Maréchal, que les dragons qu'il avoit établis à Froidmont, pour éclairer les mouvements des François, avoient leurs

*Campagne
de 1690.*

chevaux à la pâture, lorsque M. de Choiseul les enleva.

1690.

Cependant le gros de l'armée étoit arrivé sur la Sambre; mais le Maréchal ne jugea pas à propos de lui faire passer la rivière, parce qu'après avoir observé la situation du terrain de Froidmont, il trouva qu'il ne lui offroit pas des avantages assez grands pour y livrer bataille. Résolu de surprendre un nouveau passage auprès de Fleurus, & presque sous les yeux du prince de Valdeck, il fait rompre les ponts établis vis-à-vis de Froidmont; on les transporte pendant la nuit un peu au-dessus de la chute de l'Orneau dans la Sambre, vis-à-vis le village de Jemeppé. Le 30 à la pointe du jour, le Maréchal passe la Sambre avec dix escadrons, pour reconnoître par lui-même les chemins que son armée devoit traverser au débouché des ponts. Le marquis de Cheladet, lieutenant-général, précédoit le Maréchal avec un escadron. Bientôt il apperçut le général Flodorf

1690.

avec ses vingt-deux escadrons ; il en avertit le Maréchal qui accourut sur le champ. En l'appercevant , Flodorf crut avoir sur les bras toute l'armée Françoisse ; il passe un défilé dans le dessein de se replier sur le prince de Valdeck : mais le Maréchal le suit ; il franchit le ruisseau de Velaines , & le joint : dès qu'il se vit à portée de charger , il fit lever les étendarts qu'il avoit ordonné qu'on tint baissés ; c'étoit le signal du combat. Aussi-tôt le duc du Maine à qui il vouloit ménager la gloire de la défaite de Flodorf , s'ébranle avec sept escadrons , fond sur l'ennemi , l'enfonce & le poursuit ; mais arrêté lui-même par un nouveau corps que Valdeck avoit détaché au secours de Flodorf , il se vit obligé de se retirer en désordre. Alors le Maréchal avec les trois escadrons qu'il avoit retenus auprès de lui , & un régiment de dragons qui étoit venu le joindre , s'avance lui-même pour soutenir le Duc. Il essuie le feu de l'ennemi , tombe
sur

fur lui, renverse ses premiers rangs, & dissipe les autres : on les pour-
 suivit jusqu'à ce que le Maréchal
 appercevant les drapeaux de l'ar-
 mée de Valdeck, jugea à propos de
 se retirer. Il emmena avec lui 160
 prisonniers, dont près de la moitié
 Officiers ; on comptoit parmi eux
 le comte de Berlo , officier géné-
 ral : on prit quatre étendarts ; l'en-
 nemi laissa environ quatre cents
 hommes sur le champ de bataille.

1690.

Pendant que le Maréchal battoit
 Flodorf , le corps du marquis de
 Rubantel effectuoit sa jonction
 avec l'armée qui passa ensuite la
 Sambre ; il la fit camper à Velai-
 nes sur deux lignes , la droite au
 village de Millemont , la gauche
 appuyée à un ravin qui va se per-
 dre dans la Sambre.

Cependant le prince de Valdeck
 ignoroit la jonction de Rubantel ;
 il brûloit d'envie de combattre &
 d'ouvrir la campagne par une vic-
 toire éclatante. S'il eût mis plus
 d'activité dans ses mouvements ,
 s'il eût tombé sur les François ,

1690. lorsqu'ils passoient la Sambre , il eût pu espérer de vaincre ; mais avec beaucoup d'expérience , de sagesse & de courage , Valdeck n'avoit ni le feu , ni l'audace , ni les ressources de génie du Général qui lui étoit opposé. Ce n'étoit que sur la profonde connoissance qu'il avoit du caractère de Valdeck , & de la situation du pays , que Luxembourg avoit osé tenter des mouvements si hardis.

Au reste , Valdeck s'arrêta auprès de Fleurus dans un poste avantageux ; il rangea en bataille son armée sur deux lignes : la droite s'étendoit sur une hauteur entre les villages d'Heppenies & de Wangenies ; la gauche étoit appuyée à des châteaux & à un ruisseau : il avoit devant lui le village de Fleurus , & deux ruisseaux escarpés : il remplit d'infanterie & de dragons les châteaux & les villages situés à sa gauche ; enfin il tira de la situation des lieux tous les avantages imaginables. Son artillerie consistant en 90 pieces de canons , mor-

*Relation de
la camp. de
1690.*

tiers & obus , ne fut pas disposée avec moins d'art & d'intelligence. La nuit qui précéda la bataille , il lui vint un renfort de cinq ou six mille hommes dont il forma une troisième ligne , qui lui tint lieu de corps de réserve. C'est dans cette position qu'il attendit les François , déterminé lui-même à fondre sur eux , si intimidés de la fierté de sa contenance , ils entreprenoient de repasser la Sambre pour éviter la bataille.

1690.

Mais le Maréchal n'étoit pas venu des extrémités des Pays-Bas pour ne pas combattre. Depuis plusieurs jours il n'avoit pas fait un mouvement qui ne le conduisît au dessein d'engager une action générale , avant que l'électeur de Brandebourg eût joint le prince de Valdeck. Qu'on juge de sa joie ; il touchoit au moment où il alloit recueillir le fruit de ses travaux , & rendre la supériorité aux troupes Françaises. Toute la nuit il tint des partis en campagne , pour lui apporter à chaque heure des nou-

1690.

velles de l'ennemi. Le lendemain ; à la pointe du jour , il assemble les officiers généraux chez lui , & leur communique ses dispositions : voici le nom de tous ceux qui partagerent avec le Maréchal la gloire de cette fameuse journée. Le comte de Choiseul , les marquis de Gournai , de Rubantel , d'Auger , de Cheladet , de Tilladet , le duc de Vendôme , lieutenants-généraux. Le comte de Montrevel , le duc du Maine , (il commandoit la cavalerie ,) le chevalier de Vendôme Grand-Prieur de France , le comte de Vivans , le marquis de Vertillac , & le marquis de Ximenes , maréchaux de camp : M. Descures faisoit les fonctions de maréchal-général des logis ; M. du Metz commandoit l'artillerie ; le comte d'Artagnan étoit major-général de l'armée.

Le Maréchal sortit ensuite de sa tente , pour aller reconnoître encore la position des Alliés. L'armée distribuée sur six colones , le suivait ; il étoit huit heures du matin

lorsqu'elle arriva dans la plaine ; il la rangea aussi-tôt en bataille , l'infanterie à six de hauteur , la cavalerie à trois ; il ménagea entre chaque bataillon un intervalle égal au front qu'il occupoit. Il renvoya les équipages au-delà de la Sambre , sous l'escorte de plusieurs bataillons. Le marquis de Gournai commandoit la gauche , M. de Rubantel le centre. Le Maréchal ayant sous lui le comte de Choiseul , se réserva la droite. Quelqu'idée qu'il eût de la valeur de ses troupes , & sur-tout de la cavalerie , il fondeoit la principale espérance de la victoire sur le projet qu'il avoit formé de tourner la gauche de l'ennemi , pour l'attaquer tout à la fois de front & en flanc.

1690.

Avant que d'entamer le combat , Luxembourg parcourut toute l'étendue de son armée ; il recommanda à tous les corps de réserver leur feu , & d'approcher de près l'ennemi. En le voyant paroître , le soldat qui avoit une extrême confiance en lui , ne put contenir

1690.

sa joie ; il la fit éclater par de grands cris de vive le Roi, qui déjà sembloient présager la victoire.

Le premier soin du Maréchal fut de se saisir du village de Fleurus, où il jetta six bataillons ; l'armée s'avança ensuite sur l'ennemi dans un ordre & un silence admirables ; elle essuia tout le feu de l'Artillerie ennemie, sans ralentir un instant sa marche. Le prince de Valdeck commandoit le centre des Alliés : c'étoit un prince de Nassau qui étoit à la droite ; la gauche obéissoit à un autre Nassau, Stadhouder de Frise.

Pendant que Valdeck qui voit marcher à lui l'armée françoise de front, ne s'occupe que des moyens de la repousser, le Maréchal porte rapidement sa droite au-delà du ruisseau de Ligny ; il savoit que la hauteur des bleds & la situation du terrain qui de ce côté-là étoit très-élevé, déroberoient la vue de ce mouvement périlleux à l'ennemi. Le Maréchal n'eut pas plutôt vu le succès de sa manœuvre, qu'il

*Histoire du
Roi Guillau-
me, Tom. I,
pag. 354.*

*Mémoires
de Feuquières
Tom. III, p.
262, 263,
264.*

s'écrie : *Valdeck est battu* ; en répétant , *Valdeck est battu* , le soldat fond sur la gauche des Alliés , avec la fierté qu'inspire la certitude de vaincre. La cavalerie des Alliés intimidée de la situation critique de l'armée , vaincue avant que de combattre , s'enfuit après un léger choc , laissant l'infanterie à la merci des François.

1690.

Cependant Valdeck apprend des fuyards le mouvement audacieux du Maréchal ; dans cette triste circonstance , il fit tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine : il ordonne à la seconde ligne & au corps de réserve de marcher au Maréchal , pendant que de son côté il soutenoit la furie du centre & de la gauche des François. La fortune sembla pendant quelque temps vouloir couronner ses efforts ; il repoussa les François ; à la gauche Gournai fut tué , ce qui ne contribua pas peu au désordre. Valdeck, au lieu de poursuivre son avantage , mena une partie de ses troupes victorieuses à la gauche , pour réparer le désordre.

1690. A la vue de ce nouveau corps , Luxembourg rallie sa cavalerie , la forme & l'étend de maniere qu'elle déborde celle de Valdeck ; bientôt il charge l'ennemi & le renverse. Cependant Rubantel au centre , Tilladet qui avoit pris le commandement de la gauche à la place de Gournai , ne se voyant point poursuivis , rassemblent leurs troupes & les ramènent au combat ; Tilladet enfonce la cavalerie qui lui est opposée , & joint le Maréchal qui déjà étoit maître du champ de bataille.

Une partie de l'infanterie Hollandoise s'étoit jettée dans les châteaux & les villages de la gauche dont on a parlé ci-dessus ; Luxembourg les y fait investir , pour se porter sur un corps d'environ douze mille hommes d'infanterie qui se retiroit lentement & dans le plus bel ordre. La cavalerie qui soutenoit ce corps , fut vaincue & dissipée en quelques minutes. Mais l'infanterie abandonnée & enveloppée de toutes parts , se range audacieusement

lement en bataillon quarré , pour soutenir le choc de toute l'armée victorieuse. Luxembourg qui vouloit ménager le sang des siens , envoya chercher de l'artillerie pour la rompre. En attendant qu'elle fût arrivée , le desir de sauver tant de braves gens qu'il voyoit prêts à périr , le détermina à les faire sommer de se rendre. Le Général qui les commandoit , répondit qu'il vouloit mériter l'estime d'un aussi grand homme que M. de Luxembourg , en mourant les armes à la main.

1690.

Luxembourg , quoiqu'à regret , donna donc le signal d'un nouveau combat ; l'artillerie n'eut pas plutôt ouvert un chemin à travers ce corps d'infanterie , que la cavalerie s'y jette le sabre à la main. Jamais infanterie ne combattit avec plus d'intrépidité que celle des Alliés ; elle se maintint sur le champ qu'elle occupoit , jusqu'à son entière destruction ; trois mille hommes furent tués dans les rangs qu'ils occupoient ; quatre mille se sau-

1690.

vèrent couverts de blessures , & le reste fut pris. A la vue de tant de fierté & de courage , le Maréchal ne put s'empêcher de dire , qu'avec une infanterie telle que celle qu'il venoit de tailler en pieces , & la cavalerie Françoisé , il entreprendroit la conquête de l'univers. Les troupes bloquées dans les châteaux & les villages , tomberent au pouvoir du vainqueur.

Ainsi finit la bataille de Fleurus , l'une des plus éclatantes & des plus complètes que la France ait jamais remportées. Les Alliés laisserent plus de six mille hommes sur le champ de bataille ; on leur en prit huit mille , parmi lesquels douze cents Officiers. Toute l'artillerie consistant , comme on a dit , en 90 pieces , 80 drapeaux , 40 étendarts furent les trophées de la victoire. Les François de leur côté perdirent trois à quatre mille hommes tués ou blessés presque tous au centre & à la gauche. Les principales victimes de la gloire de la nation furent le marquis de Gournai , MM. du Metz , commandant de l'artillerie , des

Cures, maréchal général des logis de l'armée, le comte de Saulx, les marquis de Bertillac, de Soyecourt & de Meuler, colonels : le marquis de Suffac, gouverneur du duc du Maine, fut tué à côté de ce Prince. Au nombre des blessés étoient le comte de Vivans & le marquis de Ximenes, maréchaux de camp, les marquis de Castries, d'Alegre, de Caylus, de Bouzols, de Rouci, le comte de Naffau, MM. Bolen & Stoup, & le comte de Sceaux (a), tous brigadiers ou colonels.

1690.

Luxembourg se montra digne de la victoire par sa modestie & son humanité, dans la lettre qu'il écrivit au Roi, pour l'informer de ce grand événement, & dont le Grand-Prieur fut le porteur ; dans la relation de la bataille qu'il lui envoya par le duc de Montmorency son fils aîné, il ne parle non plus de lui que si la fortune seule & la valeur des officiers & des soldats

(a) Charles-Edouard Colbert, comte de Sceaux, colonel du régiment de Champagne ; il mourut des suites de sa blessure.

1690.

*Mémoires
de Feuquières.*

eussent procuré un si beau triomphe à la nation. Cependant si jamais victoire a dû être principalement attribuée au génie d'un Général , c'est celle de Fleurus. Les juges de l'art militaire n'ont parlé qu'avec admiration des dispositions qui précéderent la bataille ; tout fut prévu , amené , conduit avec une intelligence & une fermeté qui ne laissoient rien au caprice de la fortune ; cette journée enfin a toujours passé pour la plus belle de toutes celles qui ont illustré le maréchal de Luxembourg.

*M. D. M.
D. L. F.*

Mais ce qui étoit bien plus important pour la France , c'est que cette victoire a toujours été regardée comme un des plus signalés services qui lui aient été rendus ; elle fut de l'aveu de tous les Ecrivains la source & l'origine de tous les succès de cette guerre. On l'a déjà dit , & on le répète encore , jamais la France assaillie par toute l'Europe , n'eût pû soutenir le fardeau d'une guerre si sanglante , si ruineuse , si elle n'eût été animée par des avantages continuels. Tous les

François partagerent avec le Roi la joie de cet heureux événement; il n'y eut que le marquis de Louvois qui, sensible sans doute à la plus grande victoire qu'on eût remportée sous son ministère, parut mécontent du Général par les mains de qui on avoit vaincu. Il est vrai que le Maréchal & le prince de Vendôme en agirent fièrement à son égard. Celui-ci en arrivant à Versailles, au lieu de descendre chez le Ministre pour être présenté par lui au Roi, fut seul, contre la coutume, chez le Prince auquel il annonça la victoire. Ce mépris offensant ne contribua peut-être pas peu aux contradictions que le Maréchal essuia cette campagne & la suivante.

*M. D. M.
D. L. F.*

Les premiers soins de Luxembourg, après la fuite des Alliés, furent pour les blessés dont il visita & consola les principaux sans distinction d'amis & d'ennemis; il traita les prisonniers avec tous les égards & la générosité dont un vainqueur peut être capable. On

1690. ne remarque ce trait, que parce que la guerre ayant été jusqu'alors cruelle & atroce, sur-tout de la part des Alliés qui cherchoient à venger l'incendie du Palatinat, le Maréchal avoit pour principe de ramener les ennemis & les François mêmes à des sentimens plus nobles & plus modérés. L'exemple d'humanité qu'il donna, toucha sensiblement les chefs des Alliés qui l'en remercièrent ; le Maréchal fit plus, il établit avec eux un commerce d'honnêteté & de politesse ; il leur faisoit des présents, il en recevoit d'eux à son tour ; le roi Guillaume, malgré la distance du rang & sa haine contre les François, voulut participer à des liaisons dont la générosité & la grandeur d'ame étoient le fondement. Il fit assurer plusieurs fois le Maréchal de la haute estime que sa vertu & ses talens lui avoient inspirée. C'est ainsi qu'un homme seul vint à bout de rappeler à des principes de bonté & d'humanité des nations entières. Le camp de Luxembourg, celui du roi Guillaume, n'étoient

pas moins l'école de la politesse ,
de la franchise & de la générosité ,
que de la valeur , des connoissances
& des talents militaires. 1690.

Le lendemain de sa victoire, le
Maréchal écrivit au Roi pour lui
permettre d'assiéger Ath ou Char-
leroi ; il s'engageoit à le rendre
maître d'une des deux places en
moins de six jours par le seul se-
cours des mortiers ; la contrescar-
pe , le chemin couvert , les rues ,
les remparts de ces deux villes
étoient tellement embarrassés d'é-
quipages & de blessés , qu'il eût
été impossible aux garnisons d'agir.
Le Maréchal demandoit au Roi
une réponse d'autant plus prompte
que les Alliés en moins de quinze
jours , pouvoient lui opposer une
armée une fois plus nombreuse que
celle qui venoit d'être ensevelie
dans les plaines de Fleurus.

On prétend que la Cour , sans
répondre aux instances du Maré-
chal , lui proposa de prendre Mons
ou Namur. L'une & l'autre entre-
prise étoit également chimérique &

*Manuscrits
de la maison
de Luxemb.*

*M. D. M.,
D. L. F.*

1690. impraticable. Le marquis de Louvois qui ne s'étoit pas attendu à une victoire aussi complète, n'avoit rien préparé pour une entreprise aussi éclatante. Les Alliés d'ailleurs avoient jetté dans ces deux places les débris de l'armée vaincue ; avant l'ouverture de la tranchée, le prince de Valdeck eût été en état de marcher à l'armée françoise avec des forces redoutables, ou bien d'envahir la frontiere. En représentant au Roi le danger & l'illusion de ce projet, le Maréchal insista encore sur le siege d'Ath ; mais les inquiétudes du Prince sur les places de la Meuse, menacées par l'armée de Brandebourg, ne lui permirent pas d'écouter ce projet ; le Maréchal eut ordre de renvoyer à M. de Boufflers les dix mille hommes qu'il en avoit reçus deux jours avant la bataille de Fleurus.

*Campagne
de 1690.*

Réduire l'armée du Maréchal à vingt-cinq mille hommes, c'étoit renoncer aux avantages de la victoire. Aussi le Maréchal reçut-il ordre de venir camper à Quiévrain,

derrière l'Orneau & la Sambre. On lui traça la route qu'il devoit suivre; mais Luxembourg, pour se rendre à sa destination, jugea à propos d'en prendre une autre, & de traverser le pays ennemi qu'il trouva dans une extrême consternation. Arrivé à Quiévrain, il envoya des détachements dans presque toute l'étendue des Pays-Bas, pour établir des contributions; le comte de Choiseul & le comte de Montrevel pénétrèrent jusqu'aux portes de Tirlemont & de Louvain, d'où ils emmenerent une foule d'otages.

1690.

*Manuscrits
de la maison
de Luxemb.*

Cependant le prince de Valdeck échappé presque seul de sa déroute, rencontra à Nivelles un détachement de dix mille hommes que le prince de Vaudemont lui amenoit de l'armée de Castanaga; il resta deux ou trois jours à Nivelles, pour rallier les débris de son armée; de-là il se rendit à Bruxelles. Il y fut joint par quinze nouveaux bataillons que les Etats-Généraux lui envoyèrent de Hollan-

1690. de , & par les troupes de Liege ,
sous les ordres du comte de Tilly,
Bientôt Castanaga lui amena le
reste de son armée.

Il est constant que ce dernier Général dut s'applaudir de n'avoir pas éprouvé le même sort que Valdeck. En effet , lorsque Luxembourg marcha sur la Sambre, le détachement que Castanaga envoya à Valdeck avoit tellement affoibli son armée , que rien n'eût empêché les François de l'accabler : le maréchal d'Humieres marcha à lui ; il alloit fondre sur lui , lorsque par une fatalité qu'on a peine à concevoir , il reçut ordre de ne rien entreprendre ; c'est ainsi que la Cour profita aussi mal de la puissante diversion que Luxembourg avoit faite , en attirant sur lui les principales forces de l'ennemi , que de la victoire même.

*Campagne
de Flandres
de 1690.*

Déjà l'armée de Valdeck , campée sous Bruxelles , montoit à quarante mille hommes. Les députés des États-Généraux , en faisant la revue de ces troupes , comble-

rent d'éloges l'infanterie qui avoit combattu à Fleurus ; ils distribuerent à chaque soldat une gratification considérable (a). Avec des forces aussi lestes & aussi considérables , le prince de Valdeck ne voulut pourtant rien entreprendre qu'il n'eût été fortifié par l'armée de Brandebourg. Elle le joignit le premier Août ; alors ce général forma le projet de réparer la honte & le désastre de Fleurus , soit en battant à son tour les François, soit en entamant leurs frontieres.

1690.

Luxembourg étoit toujours campé à Quiévrain où il passa le mois de Juillet dans une inaction accablante ; mais la Cour qui venoit d'apprendre la perte de la bataille de la Boyne en Irlande , étoit plus éloignée que jamais de lui permettre d'agir. Cependant, à la nouvelle des menaces & des mouvements des Alliés , elle ordonna à Boufflers de se rendre avec son corps d'armée au camp de Luxembourg. Mais bientôt celui-ci le renvoya

(a) Trois florins.

1690. sur la Moselle , pour faire tête à une nouvelle armée de Saxons & de Bava-rois qui cau-soit de vives alar-mes à la Cour. Pour remplacer ce vuide , il appella presque tout le corps d'armée destiné à garder les lignes sous les ordres du maréchal d'Humieres.

*Campagne
de 1690.*

L'armée françoise étoit encore moins forte de près de la moitié que celle des Alliés. Malgré cette étrange inégalité , Luxembourg qui ne pouvoit soutenir l'idée d'une démarche qui diminuât la réputation des armes françoises , entreprit de se maintenir dans le pays ennemi. Tel fut le plan auquel il se déterminâ : si les Alliés tentoient le passage de la Sambre , son dessein étoit de les suivre , de les harceler , de les battre en détail ; s'ils approchoient seulement de cette riviere , il avoit déjà jetté les yeux sur un camp avantageux pour les combattre.

Mais la fierté de sa contenance , son activité , sa prévoyance , le choix des postes qu'il occupoit ,

déconcertèrent tellement l'electeur de Brandebourg , Valdeck & Castanaga , que loin d'oser rien entreprendre , ils se virent réduits à être les spectateurs de la ruine des Pays-Bas. Il prit & démantela sous leurs yeux les villes de Lessines, de Gramont , de Soignies, de Ninove ; il enleva de toutes ces places une quantité étonnante de grains. Après cet exploit , il fit rompre toutes les écluses de la riviere de Dendre qui formoit une barriere, à l'abri de laquelle les Alliés possoient l'hiver un nombre considérable de troupes.

L'armée françoise resta un mois entier campée à Lessines , & vivant dans une abondance incroyable , pendant que les Alliés , au milieu de leur pays , manquoient de tout , leur cavalerie sur-tout souffroit beaucoup par le défaut de subsistances ; il n'y avoit point de jour que les détachements & les partis françois n'enlevassent des convois, des prisonniers & des chevaux. La nuit du 7 au 8 Octobre, deux mille

1690,

grenadiers ou dragons attaquèrent cinq à six mille payfans armés qui étoient venus se réfugier avec leurs bestiaux & leurs effets sous le canon d'Ath. Ces malheureux furent battus, & poursuivis jusques dans le chemin couvert de la place, & dépouillés de tous leurs biens. On mit ensuite le feu à des magasins immenses de fourages établis près des murs d'Ath. Il n'y eut point de ruse & de stratagème que les chefs des Alliés n'employassent pour arracher le Maréchal de sa position; ils firent de grands mouvemens; ils détachèrent des corps d'armée de tous les côtés, pour lui donner de l'inquiétude & de la défiance; mais le Maréchal, sans sortir de son camp, les prévint par-tout, & déconcerta toutes leurs mesures.

On ne sauroit croire combien la conduite des Alliés toujours harcelés, battus en détail, forcés avec une armée supérieure à être les témoins du ravage d'un pays que la plupart d'entr'eux étoit venu défendre de si loin, surprit toute l'Eu-

rope. Les peuples des Pays-Bas les chargeoient d'imprécations & d'invectives ; pour comble de malheur, l'esprit de discorde se répandit parmi les chefs. L'électeur de Brandebourg & Castanaga ne respiroient qu'un combat, dont la perte après tout ne pouvoit être aussi honteuse que l'inaction à laquelle ils se voyoient réduits. Mais Valdeck qui avoit fait une si triste expérience de la fortune & des talents du Maréchal, s'y opposoit de toutes ses forces ; il déclara qu'il ne consentiroit à un événement décisif, que lorsque le roi Guillaume seroit à la tête de l'armée. Ce n'étoit qu'un prétexte ; la vraie raison, c'est qu'il croyoit qu'il eût été téméraire d'attaquer les François, tant parce que sa cavalerie étoit ruinée, que parce qu'il voyoit ses troupes bien plus découragées par les malheurs qu'elles avoient éprouvés depuis deux mois, que par la journée même de Fleurus. Le résultat de ces divisions fut que les généraux Allemands indignés de la

1690.

*Relation de
la campagne
de 1690.*

1690.

honte de cette campagne , protégerent qu'ils raméneroient leurs troupes hiverner au-delà du Rhin.

C'étoit bien le dessein de Luxembourg , qui après les avoir tenus en échec jusqu'à la fin d'Octobre , jugea à propos de repasser l'Escaut , & de faire cantonner son armée depuis Dixmude jusqu'à Courtrai & Furnes , dont il rétablit les fortifications. Il s'empara aussi de Thuyn & de Beaumont , tant pour resserrer les Alliés dans leurs quartiers d'hiver , que pour s'ouvrir par-tout de nouveaux chemins dans toute l'étendue des Pays-Bas.

Le Roi recueillit bientôt les fruits de sa prévoyance & de sa sagesse. Le marquis de Boufflers qui pendant l'hiver commandoit en Flandres , le marquis de Vertillac & le comte d'Artagnan entrèrent sur la fin de Décembre , par trois endroits différens , dans les Pays-Bas ; ils pénétrèrent jusqu'aux frontieres de la Hollande ; ils emmenerent deux mille prisonniers , & leverent douze millions de contributions ; mais le principal

principal avantage fut d'avoir for-
cé , en détruisant une infinité de
postes fortifiés , près de 40 mille
hommes à aller chercher des quar-
tiers d'hiver au-delà du Rhin , &
d'avoir mis le Roi à portée d'assié-
ger Mons au commencement du
printemps de l'année suivante.

1690.

Tels furent les succès de la cam-
pagne en Flandres : ils eussent été
encore plus brillants , si la Cour
eût laissé agir le Maréchal selon ses
vues. Mais le Roi satisfait d'un
Général , qui par une victoire
complète , avoit rendu la con-
fiance & la supériorité à ses trou-
pes , sauvé la frontiere de l'inva-
sion d'une armée redoutable , &
fait subsister la sienne aux dépens
de l'ennemi , récompensa ses ser-
vices du gouvernement de Nor-
mandie , l'un des plus considéra-
bles du Royaume.

Au reste , le Maréchal ne fut pas
le seul Général François couronné
par la victoire. M. de Catinat ga-
gna (a) , du côté des Alpes , la ba-

(a) Le 18 Août.

1690.

taille de Stafarde qui entraîna la conquête de la Savoie. Le comte de Tourville & le marquis de Château - Renaud battirent (a) les flottes d'Angleterre & de Hollande. Mais ces succès furent balancés par la perte de la bataille de la Boyne en Irlande : non-seulement la victoire affermit le roi Guillaume sur le trône de la Grande-Bretagne ; mais elle lui donna parmi les Alliés un crédit qui eût été mortel à la France , si la fortune l'eût autant favorisé dans les Pays-Bas qu'en Irlande.

1691.

Cependant ce Prince , qui au jugement des Alliés , ne devoit pas être moins funeste à la grandeur de Louis XIV qu'il l'avoit été à celle du roi Jacques , s'étoit rendu aux vœux de toute la ligue qui l'appelloit à la Haie ; il y trouva vingt Souverains, autant d'Ambassadeurs & de Généraux qui venoient le féliciter de ses criminels succès. Jamais la cour de Charlemagne & celle de Charles - Quint , n'avoit

(a) Le 10 Juillet.

égalé celle de l'usurpateur d'Angle-
 terre. L'univers entier avoit les
 yeux fixés sur lui. Ce Prince en-
 vré de la gloire de voir toute la
 République Chrétienne recourir à
 lui comme au vengeur de la li-
 berté publique , se laissa emporter
 à de magnifiques espérances qu'il
 ne dissimula point. Il déclara dans
 cette assemblée de la Haie , qu'on
 eût appelée les Etats Généraux de
 l'Europe , si les François y eussent
 été admis , qu'il n'avoit passé la
 mer , que pour mesurer lui-même
 sa fortune avec celle de Louis XIV ;
 qu'il croyoit pouvoir assurer les
 Alliés , qu'avant deux campagnes il
 réduiroit la France à ses anciennes
 bornes. Ces promesses, quoiqu'écla-
 tantes , paroissoient encore trop
 modestes aux Alliés : ceux d'en-
 tr'eux qui étoient le plus favora-
 blement prévenus en faveur des
 talents de Louis XIV , le croyoient
 trop heureux , s'il ne perdoit cette
 campagne, dans les Pays-Bas , que
 trois ou quatre places.

Mais tandis qu'à la Haie on se

1691.

livre à la joie d'humilier bientôt un Prince qui avoit si long-temps fait trembler ses voisins, on apprend qu'il est devant Mons avec une armée formidable. Le secret & les préparatifs de cette entreprise tiennent du prodige ; M. de Louvois la concerta seul avec le Roi. Luxembourg, qui par sa conduite, la campagne précédente, avoit ménagé au Roi un si beau triomphe, n'apprit qu'à Paris, & pour ainsi dire par la voix publique, le siège de Mons. M. de Louvois, pour se venger des dédains de ce Général, avoit-il prié le Roi de lui en faire un mystère ? ou ce Prince accoutumé à couvrir ses projets d'un voile impénétrable, avoit-il voulu n'en faire part au Général qui devoit commander l'armée sous ses ordres, qu'à la veille de son départ ? Quoi qu'il en soit, le Maréchal outré de la conduite qu'on tenoit à son égard, vint à Versailles pour se plaindre au Roi même des marques de défiance qu'il en rece-

*Manuscrits
de l'Hôtel
de Lux.*

voit ; mais le Roi ne l'eut pas plu-
tôt apperçu que , fans lui donner le
temps de s'expliquer , il lui com-
muniqua l'expédition de Mons :
après un long entretien qui ne
roula que sur le plan de cette en-
treprise , le Roi le congédia en le
prianant de partir sur le champ , &
d'aller l'attendre au Quesnoi.

1691.

Déjà le marquis de Boufflers
avoit investi Mons. En arrivant au
camp , suivi de M. le Dauphin , de
Monsieur , du duc de Chartres , du
prince de Condé , du duc de Bour-
bon , du prince de Conti , des ma-
réchaux de Luxembourg , de Du-
ras , de la Feuillade & d'Humieres ,
le Roi trouva une armée de 72
mille hommes , vingt mille pion-
niers , & une prodigieuse quantité
d'artillerie , de munitions de guerre
& de bouche. M. de Louvois n'a-
voit rien oublié de tout ce qui
pouvoit accélérer une conquête si
importante. Le camp retraçoit l'i-
mage de tout ce qu'on avoit vu &
admiré dans ceux de Valenciennes ,
de Cambrai & de Gand.

1691. Des 72 mille hommes que Boufflers avoit conduits devant Mons, le Roi n'en réserva que 40 mille pour les opérations du siege ; il en détacha 17 mille sous les ordres du maréchal d'Humieres qui formoient une espece d'armée d'observation ; le reste qui consistoit en 15 mille hommes de cavalerie, étoit cantonné dans des villages à portée du camp.

Le Roi choisit pour son quartier l'Abbaye de Beliam, où il s'établit avec M. le Dauphin, Monsieur, M. le duc de Chartres, M. le prince de Condé & le maréchal de Duras. Luxembourg & la Feuillade commandoient dans les autres quartiers ; ils avoient chacun sous leurs ordres trois lieutenants-généraux, & trois maréchaux de camp (a).

Le Roi avoit confié à Luxem-

(a) Voici le nom de ceux qui servoient sous Luxembourg : le comte de Joyeuse, le prince de Soubise, le marquis de Rubantel, lieutenants-généraux ; M. le prince de Conti, M. le duc de Bourbon, le marquis de Villars, maréchaux de camp.

bourg le quartier le plus exposé aux entreprises de l'ennemi : le premier soin du maréchal fut de le rendre inaccessible par des abattis de gros arbres, dont il remplit toutes les issues d'un bois qui aboutissoit au poste qu'il gardoit; mais il n'étoit pas tellement occupé des opérations du siege dont il se reposoit sur le génie de Vauban, qu'il n'eût les yeux principalement ouverts sur la conduite & les desseins des Alliés.

Le prince d'Orange n'avoit appris qu'en frémissant la nouvelle du siege de Mons. Son embarras étoit d'autant plus grand qu'il n'y avoit pas moyen d'appeller du fond de l'Allemagne les troupes que le maréchal de Luxembourg avoit obligé d'y aller passer l'hiver. Le souvenir du siege de Valenciennes lui faisoit appréhender de ne pas avoir le temps de rassembler celles que la Hollande & les Pays-Bas contenoient dans leur sein. Plus irrité cependant qu'effrayé des obstacles qu'il avoit à vaincre, il part de

1691.

1691.

Loo , maison de plaifance où il prenoit le plaifir de la chaffe ; il dépêche courier fur courier à tous les Princes de l'Allemagne , & il afsemble avec une célérité étonnante environ quarante mille hommes qu'il conduifit jufqu'à Notre-Dame de Hall , à fix lieues de Mons.

Cependant Luxembourg averti , par les efions qu'il entretenoit jufques dans la Cour de ce Prince , de fes mouvemens & de fes deffeins , communique au Roi la nouvelle de fon approche. On prétend qu'elle l'indifpofa contre le marquis de Louvois qui l'avoit flatté de l'efpérance de prendre Mons ; avant que le roi Guillaume pût tenter le fecours. Au refte , il n'y avoit pourtant rien à reprocher à Louvois , dont les talents , la vigilance fur-tout & la prévoyance brillèrent dans cette fameufe entreprife ; mais ce Prince commençoit à fe dégoûter de ce Miniftre.

Quoi qu'il en foit , le Roi ne confulta que le Maréchal fur les moyens d'arrêter

d'arrêter les Alliés. Le Maréchal qui, dès le commencement du siège, avoit prévu les obstacles dont il pouvoit être menacé, avoit déjà formé son plan. Il assura Sa Majesté qu'avec une armée médiocre il couvriroit la sienne, en se saisissant des postes du Castiau & de S. Denis, lieux célèbres par le sanglant combat qu'il y avoit livré, treize ans auparavant, à ce même prince d'Orange ; le Roi applaudit aux vues de son Général : il ajouta qu'il se rendroit lui-même en personne à son armée pour combattre l'ennemi, s'il osoit entreprendre de le forcer dans ce poste avantageux. En conséquence de ce plan, dont le marquis de Louvois ne fut informé que lorsqu'il eut été arrêté, le Maréchal prit la cavalerie qui cantonnoit dans les villages voisins de Mons, & vint tracer un camp à S. Denis ; delà il s'avança vers le prince d'Orange, qu'il contint par la seule science des campements.

1691.

Pendant ce temps-là le Roi pres-

soit vigoureusement le siège. Personne n'ignore que Mons, la capitale du Hainault, est une des plus grandes & des plus fortes villes des Pays-Bas ; quoique les Alliés ne s'attendissent à rien moins qu'à cette expédition, ils avoient jetté dans Mons une garnison de six mille hommes sous les ordres du prince de Bergues, homme également distingué par sa naissance, sa valeur & sa fermeté. Ce Gouverneur, pour opposer un plus grand nombre de défenseurs aux François, arma la bourgeoisie de Mons au nombre d'environ huit à dix mille hommes. Mais le Roi prit si bien ses mesures, il étoit servi avec tant de zèle & de courage, son artillerie étoit si formidable, que le Gouverneur, après seize jours de tranchée ouverte, se vit forcé de rendre la place. Tous les dehors n'étoient pourtant pas emportés ; mais on prétend que les citoyens de Mons, affectionnés comme tous les habitants des Pays-Bas à la domination François, se voyant les plus

forts , l'obligerent de capituler. Il sortit de Mons le 8 Avril à la tête de sa garnison réduite à quatre mille cinq cens hommes. Le siege n'en avoit pas coûté mille au Roi par la sagesse de Vauban , & les soins du marquis de Louvois, qui fit subsister l'armée dans une abondance surprenante.

1691.

Après cet exploit qui le couvroit de gloire , le Roi avec toute sa Cour retourna à Versailles, laissant à Luxembourg le commandement général de toutes ses troupes dans les Pays-Bas.

Avant que de les conduire à de nouvelles expéditions , le Maréchal jugea à propos de leur accorder un repos qu'elles avoient si bien mérité par leur courage ; il les dispersa dans les garnisons pour les rétablir des fatigues qu'elles avoient essuyées devant Mons.

Cependant l'événement imprévu de la perte de Mons , quelque douloureux qu'il fût , ne diminua point la confiance des Alliés. Le roi Guillaume, avant que de retourner

1691.

Campagne
de 1691.

à Londres où des affaires pressantes l'appelloient, avança dans une de ses harangues aux Etats - Généraux, que le siege avoit ruiné l'armée Françoisse, & qu'il acheveroit de la détruire en réduisant le maréchal de Luxembourg à une honteuse défensive. il n'y a personne parmi nous, ajoutoit ce Prince, qui en réfléchissant sur le nombre, la discipline, & l'état florissant de nos troupes, ne doive espérer les succès les plus décisifs ? Mais, malgré le ton de confiance qu'il affectoit, une longue expérience lui avoit trop fait connoître le caractère rusé & audacieux du Général qui lui étoit opposé, pour croire qu'il lui laissât envahir la frontiere sans obstacles ; Guillaume étoit si persuadé, qu'avant de pénétrer dans le Royaume, il seroit obligé de le combattre, qu'il n'étoit occupé que des moyens de rendre, dans une action générale, la cavalerie Françoisse moins redoutable. Déjà dans le dessein de rompre ses efforts, il s'étoit proposé de mêler des bataillons avec des escadrons.

Luxembourg, de son côté, n'étoit pas moins appliqué à priver l'ennemi de l'avantage que lui donnoit une infanterie plus nombreuse, mieux armée, plus exercée. Il résolut de fortifier la sienne de plusieurs escadrons qu'il placeroit entre les deux lignes. Turenne s'étoit servi avec succès de cette méthode au combat d'Einsheim en Alsace; Luxembourg en espéroit avec raison de plus grands avantages dans les vastes plaines des Pays-Bas; mais son projet fut rejeté à la Cour.

1691.

Ibidem.

Il y avoit déjà environ un mois que les troupes se reposoient des travaux du siège de Mons; le Maréchal les trouva tellement rétablies, qu'il jugea à propos de les mettre en campagne, pour exécuter deux projets également importants & glorieux; c'étoit le bombardement de Liege, & la conquête de Hall que les Alliés fortifioient avec des dépenses considérables.

La ville de Liege s'étoit attiré

1691. l'indignation du Roi par sa conduite. Dès le commencement de la guerre, elle avoit obtenu la neutralité à condition de licentier ses troupes, & de raser sa citadelle. Mais elle n'eut pas plutôt vu la fortune des Alliés prévaloir en 1689 sur celle des François, qu'oubliant tous ses engagements, elle avoit livré à ceux-là les troupes que le cardinal de Furstemberg levoit pour le service de la France : à cette insulte, elle joignit celle de vendre les munitions de guerre & de bouche dont le marquis de Louvois avoit fait un amas immense dans son enceinte.

C'étoit pour venger cette injure que Boufflers marcha devant Liege avec vingt mille hommes. Tandis qu'il s'avance sur la Meuse, Luxembourg, à la tête de trente-cinq mille hommes, prend la route de Bruxelles, tant pour attirer sur lui les forces & l'attention des Alliés, que pour prendre Hall.

Il s'agissoit de tromper l'ennemi qui déjà avoit rassemblé une armée

de trente mille hommes avec laquelle il pouvoit couvrir cette dernière place. Luxembourg passe l'Escaut le 25 Mai, & vient camper à Lessines. Ce fut-là que le duc de Chartres, qui à l'exemple des Princes de sa maison ne respiroit que la gloire des armes, vint le joindre pour faire sous lui l'apprentissage de la guerre. Les Alliés, comme le Maréchal l'avoit prévu, croyant Bruxelles menacée, ne songent qu'au salut de la capitale des Pays-Bas. Cependant il passe la Dendre, traverse un pays rempli de bois & de défilés, & arrive devant Hall le 30 Mai au soir. Sur le champ il fit ses dispositions pour attaquer la place défendue par une garnison de quatre mille hommes.

Le comte de Luxe, colonel du régiment de Provence, le troisième de ses fils, devoit le lendemain, à la pointe du jour, monter à l'assaut avec deux mille grenadiers soutenus par deux mille hommes qui étoient à couvert du feu de la place dans un chemin creux; à quel-

1691.

*Relat. de
campagne de
1691.*

1691.

ques pas delà , c'est-à-dire , à la portée du mousquet , le Maréchal avoit encore rangé cinq mille hommes en bataille.

Mais si la garnison profitoit de la nuit pour se retirer , il avoit posté quinze cens hommes de cavalerie & autant d'infanterie sur le chemin qu'elle devoit prendre dans sa retraite. Il aimoit même mieux l'avoir à combattre dans la plaine que derriere des remparts. Malgré toutes ses précautions , la garnison trouva le moyen de se sauver à la faveur des ténèbres. En entrant dans la place abandonnée , Luxembourg étonné de la voir déjà si fortifiée , ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de joie de la fuite de la garnison qu'il n'auroit pû forcer sans qu'il en eût couté beaucoup de sang. Ce Général avoit pour principe , dans une guerre qui épuisoit le Royaume d'hommes & d'argent , plus qu'aucune de toutes celles qu'il avoit eu à soutenir jusqu'alors , de conserver un soldat plutôt que de tuer

*Dépêche du
maréchal de
Luxembourg
à M. de Lou-
vois du 2
Juin.*

cent ennemis. Si les batailles qu'il livra dans la suite , presque toujours par les ordres du Roi , furent achetées au prix de la vie de plusieurs milliers d'hommes , c'est qu'il avoit à combattre l'élite des guerriers des plus braves nations de l'Europe.

1691.

C'est par le même motif que deux jours après ayant été examiner la position de l'ennemi , il ne jugea pas à propos de l'attaquer , quoiqu'il fût presque certain de le battre ; mais il dédaignoit une victoire qui n'eût point eu d'autres suites que le gain du champ de bataille , & la perte d'une infinité d'hommes. Il ne s'occupa depuis le 30 Mai jusqu'au 5 Juin qu'à transporter les magasins considérables qu'il avoit trouvés devant Hall , & à ruiner le château , les tours , les murs , & toutes les fortifications de cette place.

Ibidem.

Le marquis de Louvois lui avoit aussi écrit , dans la crainte que l'ennemi ne les rétablît , d'en brûler toutes les maisons ; Luxembourg

1691.

ne put se résoudre à exécuter cet ordre destructeur. L'idée seule de réduire à la plus affreuse indigence six à sept cents familles le touchoit sensiblement. Ce sentiment de compassion & d'humanité étoit appuyé par de fortes raisons de politique ; il craignoit que le spectacle de tant de malheureux dispersés dans les Pays-bas , ne convertît en haine , l'amour que les Flamands laissoient appercevoir pour la domination du Roi. Il laissa subsister cette ville infortunée à laquelle il se contenta d'imposer une contribution modique.

*Lettre de
Luxembourg
à Madame de
Maintenon du
6 Juin.*

Il traita avec la même humanité la ville de Nivelles , dont la branche aînée de sa famille avoit été long-temps en possession, & plusieurs autres places que le marquis de Louvois vouloit brûler dans la crainte que l'ennemi ne les fortifiât. Sur la parole du marquis de Castanaga de n'y point établir de troupes , il se contenta de faire aux murs de chacune de ces villes quatre grandes breches. Il couronna tous ces actes

de clémence & de bonté par un plus grand encore.

1691.

Après la bataille de Fleurus, le Brabant avoit été assujetti à des contributions énormes. La province accablée devoit encore quatorze cents mille florins ; elle en offroit cinq cents mille à condition qu'on lui remettroit le reste. M. de Louvois rejetta cette proposition : Luxembourg reçut ordre d'exiger la somme entière ; & en cas de refus, d'incendier tous les bourgs & les villages de cette fertile contrée. Le Maréchal bien éloigné de se prêter à tant de rigueur, écrivit à Madame de Maintenon, tant pour la prier de l'excuser auprès du Roi de n'avoir pas brûlé les villes dont on a parlé ci-dessus, que pour obtenir qu'on reçût les offres des Brabançons, & qu'on modérât à l'avenir les contributions : il représentoit que la misère des payfans dans le Brabant, & dans plusieurs autres provinces des Pays-Bas étoit telle, qu'ils n'ensemençoient plus les terres, qu'ils désertoient en foule les

1691.

villages , pour se réfugier dans les villes ; que si on venoit à détruire leurs habitations , la province deviendrait un désert dans lequel il ne seroit plus possible de fixer le théâtre de la guerre. Il ajoutoit que si l'ennemi pénétrait un jour dans le pays soumis au Roi , il le traiteroit avec la même inhumanité ; qu'alors on feroit la guerre de part & d'autre , non comme des nations généreuses & policées , mais comme les Tartares & les Cosaques , qui des plus fertiles provinces de l'univers en avoient fait d'affreuses solitudes.

Madame de Maintenon communiqua au Roi la lettre du Maréchal. Non-seulement ce Prince approuva les raisons de son Général ; mais il donna de grands éloges à sa sagesse. Il est constant que la bonté & la justice de Louis XIV avoient été surprises dans l'incendie du Palatinat , & qu'il n'étoit pas à se repentir des excès que ses troupes y avoient commises.

Peu s'en fallut qu'il ne recueillît

bientôt les fruits de sa clémence. Sa domination étoit devenue si chere aux Flamands , qu'ils se feroient soulevés en sa faveur , s'ils n'eussent été contenus par les nombreuses troupes du roi Guillaume. Le trait suivant mettra le lecteur à portée de juger des inclinations de ce peuple , & des sentiments de Luxembourg sur cette guerre.

Il étoit campé à Braine-le-Comte dans les environs de Bruxelles , lorsqu'un homme de qualité des Pays-Bas vint le trouver de la part du marquis de Castanaga , pour régler le paiement des contributions de la Flandre. Cet homme de qualité n'envisageoit , dans la durée de la guerre , que sa ruine particuliere & celle de sa patrie ; il détestoit sur-tout le roi Guillaume qui s'arrogéoit dans les Pays-Bas , le même pouvoir qu'en Angleterre & en Hollande. Dans les fréquents entretiens qu'il eut avec le Maréchal , il lui échappa de dire , que s'il y avoit seulement dans les Pays-Bas deux hommes

1691.

*Lettre de
Luxembourg
à Madame de
Maintenon du
18 Juin,*

1691.

puissants & accrédités, rien ne leur seroit plus facile que de faire prendre les armes au peuple contre les Alliés. Il avoua au Maréchal qu'il avoit été plusieurs fois sur le point de proposer cette entreprise au prince de Vaudemont qui étoit fort aimé de la nation ; mais qu'il avoit reconnu en lui un génie si timide & si borné, qu'il n'avoit osé passer outre. Il ne nous reste, ajouta-t-il, d'autre ressource que celle de nous voir conquérir par le roi de France. Luxembourg lui répondit que dans une guerre qui partageoit toutes les forces du Royaume, il étoit très-difficile de soumettre par la force des armes un pays rempli des plus fortes places de l'univers, & défendu chaque campagne par cent cinquante mille hommes. *Il n'y a donc que la paix,* s'écria le Flamand en soupirant, *qui puisse sauver ma patrie d'une ruine entière.* Mais, reprit le Maréchal, *est-ce que M. de Castanaga humilié, dépouillé de toute son autorité par le prince d'Orange, ne devoit pas y pen-*

ser , tant pour les avantages de son maître , que pour ses intérêts particuliers? M. de Castanaga , répondit celui-ci , est malade de l'anéantissement où l'a réduit le prince d'Orange ; il ne respire que le moment où la paix le délivrera d'un Allié aussi redoutable ; mais il est persuadé que le roi d'Espagne attaché à la ligue par les traités les plus sacrés , séduit d'ailleurs par les promesses magnifiques de l'usurpateur de l'Angleterre , auroit de la peine à acquiescer à une paix particuliere. Ensuite pour fonder le Maréchal , il ajouta : Il est aussi persuadé que rien ne vous seroit plus désagréable qu'une paix qui enchaîneroit vos talents.

1691.

Si M. de Castanaga a conçu de moi cette opinion , reprit le Maréchal , désabusez-le. Ma santé déjà languissante , s'épuise tous les jours par les travaux de la guerre. Je préfère à de vains lauriers un repos honorable dans le sein de ma famille ; j'y jouirai avec d'autant plus de plaisir des graces que le Roi a versées sur moi , que je verrai ma patrie & toute l'Europe délivrées d'un fléau terrible.

1691.

A ces mots, l'envoyé de Castagna ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de surprise ; il avoit peine à croire qu'un Général qu'il supposoit enivré de ses victoires , & ébloui de l'espérance d'en remporter de nouvelles , fût si sensible au bonheur de la République Chrétienne. Après quelques moments de silence , il poursuivit ainsi : *Mais si la paix n'éprouve point d'obstacles de votre part , elle en éprouvera de celle du marquis de Louvois. Et moi , répondit vivement le Maréchal , je serois au comble de ma joie de lui donner le chagrin d'y contribuer de toutes mes forces. Mais le marquis de Louvois n'est point le maître de la France ; il n'a que l'autorité convenable à un Ministre ; il se perdrait , s'il osoit traverser un dessein agréable à la Cour : le seul obstacle que vous eussiez pu craindre , eût été de la part du Roi qui a toujours paru très-sensible à la gloire des conquérants ; mais ce sentiment autrefois si vif est aujourd'hui modéré par une piété respectable ; il sacrifiera l'espérance des plus brillants succès ,*

succès , à la joie de délivrer l'Europe des maux inséparables de la guerre. Enfin si M. de Castanaga désire la paix avec autant d'ardeur que moi , demandons l'un & l'autre des pouvoirs à nos Maîtres , & je vous garantis le traité entre la France & l'Espagne signé avant un mois.

Castanaga reçut avec plaisir les ouvertures du Maréchal ; pendant que Luxembourg communiquoit au Roi , par le canal de Madame de Maintenon , ses idées sur une paix particuliere avec l'Espagne , Castanaga écrivoit au comte de Monterey , Président du conseil de guerre , que le seul moyen de prévenir la ruine des Pays-Bas étoit de traiter avec la France : il lui fait part des avances de Luxembourg , & lui demande les ordres de la Cour pour entamer une négociation. Mais Castanaga trahi par sa haine contre le prince d'Orange , ne dissimula pas si bien ses sentiments que Guillaume ne s'en défiât. Bientôt il apprit de Madrid même les instances & les dé-

1691.

marches du marquis , pour détacher l'Espagne de la ligue. Guillaume, à force de promettre au Ministère Espagnol de remettre la Monarchie en possession de tout ce qu'elle avoit perdu depuis le traité des Pyrénées, déconcerta les mesures de Castanaga ; il exigea & obtint que ce Seigneur lui fût sacrifié. Son gouvernement des Pays-Bas fut donné à la fin de la campagne à l'électeur de Baviere.

En cherchant à détacher l'Espagne de la ligue , Luxembourg n'avoit d'autre objet que celui d'entrer en Hollande avec les principales forces du Royaume. Il est constant que les Etats-Généraux , pour ne pas voir leurs provinces devenir le théâtre d'une guerre à laquelle on employoit de part & d'autre les forces les plus redoutables , eussent signé un traité particulier. Que devenoit le prince d'Orange abandonné d'une nation dont l'attachement à ses intérêts avoit fait toute la grandeur ?

Au reste , quoique l'Espagne de-

meurât fidelle aux Alliés , Luxembourg ne cessa pendant toute la guerre, d'exhorter le Roi de se tenir par-tout sur la défensive, pour tomber avec deux armées formidables ou sur l'Allemagne, ou sur l'Italie, ou sur la Hollande ; il vouloit, avant que l'habitude de la guerre eût rendu les Alliés invincibles, ou les désunir, ou les accabler. C'étoit sur-tout la Hollande qu'il eût souhaité que le Roi inondât de ses troupes, comme le pays le plus à portée des coups de la France, & le plus sensible aux malheurs de la guerre.

Mais les vues de la Cour étoient absolument contraires à celles du Maréchal. Le Roi, par une vaine ostentation de grandeur & de puissance, aspirait à la supériorité, ou au moins à l'égalité avec toute l'Europe; il vouloit porter le théâtre de la guerre chez tous ses ennemis. Ce projet étoit grand & magnifique, mais vaste & ruineux ; il éternisoit la guerre. En effet, si la victoire se déclaroit en faveur de la

1691.

1691.

France, le Général vainqueur n'avoit jamais assez de moyens pour achever d'accabler le vaincu. Laiffoit-on respirer celui-ci ? bientôt il oppofoit des forces plus redoutables. Le duc de Savoie battu en 1690 & 1691, porta, la campagne fuivante, le fer & le feu dans le Dauphiné ; il menaça Lyon. D'ailleurs, quand la France n'eût jamais éprouvé de revers pendant toute la durée de la guerre, pouvoit-elle entretenir long - temps 500 mille hommes, fans s'épuifer ? Elle étoit néceffairement plus affoiblie par fes victoires, que les Alliés par leurs défaites. Le Roi ne reconnut la fageffe des confeils du Maréchal, il ne s'y rendit que lorsque les circonftances ne lui permirent plus de les exécuter ; mais il eft temps de reprendre le fil des événemens.

Luxembourg n'eut pas plutôt appris que Boufflers avoit vengé avec éclat les injures du Roi, & caufé à la ville de Liege un dommage immense, qu'il fe retira de devant Bruxelles. Il vint camper à

Braine-le-Vicomte , dans une position d'autant plus avantageuse qu'il pouvoit se porter facilement partout où les circonstances l'appelleroient dans toute l'étendue des Pays-Bas.

 1691.

Le roi Guillaume étoit venu lui-même prendre le commandement de son armée ; il la trouva extrêmement étonnée de la manœuvre hardie & brillante du Maréchal ; ses partis, ses détachements fuyoient toujours devant les François ; il n'y avoit point de jour qu'il ne désertât un nombre considérable de soldats. Quelquefois des compagnies entières passoient avec leurs officiers & leurs drapeaux chez l'ennemi ; d'autres se laissoient envelopper exprès , & prendre par les détachements du Maréchal. Il est constant que si la Cour eût traité les transfuges aussi favorablement que le desiroit Luxembourg , il ne seroit peut-être pas resté un seul Irlandois & Walon dans le camp des Alliés.

*Dépêche du
Maréchal de
Lux. à M. de
Louvois du
26 Juin.*

Cependant leur armée , malgré

la désertion , montoit à plus de
 1691. 60 mille hommes; ils en avoient
 une autre composée de Brande-
 bourgeois , de Hessois & de Lié-
 geois, forte d'environ trente mille.
 Enfin , sans dégarnir les places des
 Pays-Bas , ils pouvoient encore en
 retirer plus de dix mille. Le Ma-
 réchal de son côté avoit sous ses
 ordres , comme on a déjà dit , tren-
 te-cinq mille hommes ; mais il
 pouvoit se faire joindre par l'armée
 de Boufflers qui consistoit en vingt-
 cinq mille hommes.

*Relation de
 la camp. de
 1691.*

Avant que d'entrer dans le dé-
 tail de la campagne , il convient
 de faire connoître les officiers gé-
 néraux qui servoient sous le Maré-
 chal. Messieurs de Choiseul , de
 Joyeuse , le prince de Soubise , le
 marquis de Tilladet , le comte
 de Rosen & le duc de Vendôme ,
 lieutenants-généraux ; les marquis
 de Vatteville , de Montchevreuil ,
 le Grand-Prieur , les marquis de
 Polastron , de Vivans & de Neuf-
 chelles , maréchaux-de-camp. Le
 marquis de Puyfégur remplissoit les

fonctions de maréchal général des logis , le comte d'Artagnan , celles de major-général , le duc du Maine commandoit la cavalerie. 1691.

La Cour qui craignoit également que les Alliés avec des forces supérieures n'attaquassent la Flandre Françoisse, le Hainault ou la Champagne , ne songea qu'à mettre le Maréchal , réduit à la défensive, en état de déconcerter les projets du prince d'Orange ; elle le fortifia d'un corps de dix mille hommes que le marquis de Rubantel lui amena du camp de Boufflers.

Les Alliés marcherent à Vavre ; ce mouvement ne tira point le Maréchal de son camp de Braine-le-Vicomte : il écrivit seulement au marquis de Boufflers de jeter quelques bataillons dans Dinant & Philippeville , & de se tenir prêt à le joindre avec le reste de son corps. Mais dans ce même temps Boufflers recevoit de la Cour des ordres absolument contraires. M. de Louvois inquiet de voir l'armée de Brandebourg avancer sur la

1691.

Meuse, lui mandoit de laisser la conduite de son corps au marquis d'Auger, lieutenant-général, & de se rendre à Arlon pour former des garnisons de la frontiere un nouveau corps de sept à huit mille hommes.

Luxembourg de son côté avoit ordre de renvoyer à M. d'Auger le détachement de Rubantel, de fortifier de quelques bataillons un corps de sept ou huit mille hommes qui veilloit au salut des lignes de la Flandre Françoisse, de bombarder Bruxelles, & de venir ensuite au secours de Dinant menacé par les Alliés.

*Dépêche de
Lux. à M. de
Louvois du
28 Juin.*

Ce nouveau plan surprit & affligea d'autant plus le Maréchal, qu'il ne pouvoit l'exécuter sans exposer les armes du Roi à un affront sanglant. Il répondit à M. de Louvois que le Prince d'Orange ne verroit pas plutôt son armée déjà inférieure à la sienne, affoiblie encore de quinze mille hommes, qu'il viendrait l'attaquer; qu'au lieu de bombarder & de
ruiner

ruiner la capitale des Pays-Bas , 1691.

dont les habitants étoient affectionnés à la France , il aimeroit mieux en faire la conquête ; mais qu'il falloit considérer qu'elle étoit défendue par une garnison de 18 mille hommes , & à portée d'être secourue par une armée formidable. Que si l'on compte pour rien la perte de Dinant , il dédommagera le Roi par la prise d'Ath. Il ajoutoit qu'il y avoit lieu de craindre que l'ennemi ne s'emparât aussi de Philippeville , & n'envahît la Champagne. Il n'y a d'autre moyen , disoit-il , de sauver la frontière que de me laisser passer la Sambre. Je préviendrai l'ennemi à Florennes : si le prince d'Orange ose continuer sa route sur Dinant ou Philippeville , il faudra qu'il s'engage dans des défilés où il me sera facile de le battre.

Du 1 Juillet.

*Campagne
de 1691.*

Pour toute réponse , le Maréchal reçut un ordre positif de bombarder Bruxelles. Il marcha donc ; mais arrivé à Soignies , il ne put se résoudre à exécuter un plan qu'il

regardoit comme funeste à l'Etat.

1691. Encore une marche, rien n'eût empêché le roi Guillaume de passer la Sambre, & d'envahir la frontière, ou, ce qui n'étoit gueres moins dangereux, il seroit venu se poster entre Mons & Bruxelles, d'où il auroit affamé le camp des François en leur coupant les vivres qu'ils tiroient de la premiere de ces deux places. Le Maréchal se seroit vu alors obligé de se retirer avec autant de précipitation que de honte, en abandonnant son artillerie, ses équipages, & peut-être son arriere-garde qui eût été la proie de la garnison de Bruxelles, devenue une armée depuis les renforts qu'elle avoit reçus.

Dépêche de
Lux. au Roi
du 8 Juillet.

Le Maréchal écrivit au Roi avec beaucoup de force & de liberté les raisons qui l'empêchoient d'obéir; il ajoutoit seulement dans sa lettre ce qui suit: *M. de Louvois prétend avoir rendu Dinant respectable par les ouvrages dont il a fait fortifier la ville & le château. Il espere qu'elle me donnera, par une vigoureuse défense, le*

temps de prendre Bruxelles, & d'ac-
 courir à son secours. Rien n'est plus 1691.
 important, Sire, que de désabuser Votre
 Majesté. Voici le véritable état de la place
 que Vauban m'a confié. L'ouvrage qui
 défend le pont de Dinant est mauvais;
 la maçonnerie nouvellement construite
 sera renversée en peu de jours par la
 nombreuse artillerie des Alliés; le châte-
 eau est petit, & manque d'eau; il n'y a
 pas assez de souterrains pour loger la
 garnison. Plus on jettera de troupes
 dans Dinant, plutôt elles seront obli-
 gées de capituler, parce que rien ne les
 mettra à couvert des bombes. Enfin,
 Sire, telle est la situation du pays
 aux environs de cette place, que si une
 fois les Alliés arrivent avant moi de-
 vant Dinant, quand bien même leur
 camp ne seroit point défendu par des li-
 gnes, il me sera impossible de les atta-
 quer, sans hazarder toute votre armée.

Eclairé par la vérité, le Roi
 laissa enfin le Maréchal le maître
 d'agir selon ses vues. Il étoit temps
 que la réponse de la Cour arrivât:
 les Alliés avoient déjà près de
 quatre jours d'avance sur le Maré-

1691.

chal pour masquer Dinant. L'embaras de Luxembourg étoit d'autant plus grand qu'il n'osoit côtoyer l'ennemi dans la crainte de se voir réduit à livrer bataille sans aucun avantage de terrain. Après une marche rapide & laborieuse, il arrive le 16 Juillet sur la Sambre, qu'il passa à Merbe-Potterie sur trois ponts. Ce fut-là qu'il apprit par ses espions que le roi Guillaume avoit annoncé dans son armée le siege de Dinant ; il fut aussi que ce Prince devoit bientôt être fortifié de deux corps d'armée, commandés l'un par le général Fleming, & l'autre par le marquis de Castanaga, enforte qu'il alloit avoir sous ses ordres plus de quatre-vingt mille hommes.

Sur cette nouvelle, le Maréchal précipite sa marche & arrive aux Emptines dans le dessein de se saisir du camp de Florennes avant les Alliés. Mais considérant, que quelque rapidité qu'il mît dans ses mouvements, il lui étoit impossible de prévenir l'ennemi, il eut

recours à la ruse. Il laisse son armée aux Emptines , avec ordre de continuer sa route après trois heures de repos. Pour lui , il prend les devants avec un détachement de cavalerie. Il avoit écrit au Gouverneur de Philippeville de le saluer de toute son artillerie , lorsqu'il le verroit entrer dans sa place. Rien n'étoit plus opposé au caractère du Maréchal que l'éclat & le faste de ces vains honneurs ; mais il ne les exigeoit que parce que le succès de son stratagème en dépendoit.

En effet , l'armée des Alliés qui étoit en pleine marche , & déjà fort près de Florennes , s'arrête au bruit du canon de Philippeville. Le roi Guillaume surpris & inquiet de ces décharges extraordinaires , envoie des gens de confiance pour en apprendre la raison. Bientôt on lui vient annoncer que c'étoit pour honorer l'entrée de l'armée Francoise à Philippeville. Jamais Guillaume ne voulut ajouter foi à une nouvelle aussi destituée de vraisemblance : il s'avance lui-même ,

1691.

1691.

& monte sur une hauteur , pour s'éclaircir par ses propres yeux de la vérité d'un fait qui lui paroissoit impossible. Mais le premier objet qu'il apperçoit dans la plaine , fut les maréchaux-de-logis de l'armée Françoisse qui marquoient le camp qu'il s'étoit destiné à lui-même. Etonné , confondu de ce prodige d'activité , il n'osa faire un pas de plus. Il campa dans l'endroit même où il s'étoit arrêté.

Le lendemain 23 à la pointe du jour , Luxembourg dont l'armée étoit éloignée encore de plus de deux lieues , monte à cheval suivi d'une partie de son détachement , & vient reconnoître la position des Alliés. Son approche répandit le trouble & l'alarme dans le camp du roi Guillaume ; l'armée entière prit les armes ; le Maréchal satisfait du succès de sa ruse , retourna à la sienne.

On n'eut pas plutôt appris dans toute l'Europe la position des deux armées , qu'on s'attendit à un grand événement. Le roi Guillaume brû-

loit du desir de remplir la promesse qu'il avoit faite aux Alliés, ou de battre Luxembourg, ou de s'emparer à ses yeux des places de la frontière. Ce Prince avoit deux moyens de satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre ; c'étoit de forcer le Maréchal dans son camp, ou bien de s'approcher de Dinant, afin d'obliger les François de se mettre en mouvement, & de leur livrer bataille sur la route.

1691.

Mais Luxembourg avoit si bien prévu & combiné tout ce que Guillaume pouvoit entreprendre, que de quelque côté que ce Prince l'attaquât, il pouvoit compter sur une victoire éclatante. En effet, le camp qu'il avoit choisi étoit presque inexpugnable : la droite de son armée étoit appuyée à un bois, la gauche défendue par des précipices ; le long du centre régnoit un large & profond ravin. Si malgré ces obstacles les Alliés marchaient à lui par la gauche, Luxembourg replioit l'aîle jusqu'auprès de Philippeville, afin de leur faire essuyer

1691. tout le feu de l'artillerie de la place.

Si au contraire , pour l'arracher d'un poste aussi avantageux , le Roi Guillaume marchoit à Dinant , déjà le Maréchal s'étoit ouvert à travers les bois deux larges routes qui l'auroient conduit en toute sûreté devant cette place , au lieu que l'ennemi dans sa marche auroit été arrêté à chaque instant par de longs défilés ; mais cet obstacle levé , il en auroit trouvé un plus terrible , c'eût été l'armée Françoisse rangée en bataille , derrière un ruisseau profond & escarpé.

Quelque déterminé que fût Guillaume à tenter l'événement d'une bataille , la grandeur du péril l'effraya. Il resta quinze jours en présence du Maréchal , sans oser exécuter aucun des projets qu'il avoit médités. Cependant pour ne pas perdre entièrement le fruit des frais immenses que l'Angleterre & la Hollande avoient faits pour rassembler de si puissantes armées , Guil-

laume feignit de vouloir attaquer Maubeuge. L'entreprise paroïssoit facile : le Maréchal ne pouvoit s'avancer au secours de cette place , qu'en faisant un long circuit par Mariembourg & Avesnes. Mais le Prince d'Orange ne l'eût pas plutôt vu reculer pour défendre la frontière , qu'il l'eût prévenu sur l'Escaut par plusieurs jours de marche. Rien ne l'empêchoit alors de forcer les lignes Françoises , & de se saisir de Furnes & de Dixmude , pour être à portée d'assiéger Dunkerque au commencement de la campagne suivante.

1691.

Il faut avouer que rien n'étoit plus sagement concerté que ce projet ; mais la fortune trahit encore le génie du Roi Guillaume.

Avant que de sortir du camp qu'il occupoit , ce Prince joignit à son armée celle de Brandebourg : il comptoit alors sous ses drapeaux quatre-vingt-huit bataillons presque tous de huit cents hommes. Luxembourg de son côté incorpora dans la sienne celle de Boufflers , ce qui

1691. lui formoit 54 bataillons. Au reste sa cavalerie étoit égale en nombre, & supérieure en valeur à celle des Alliés.

Malgré la vivacité de leurs mouvements, Luxembourg ne perdit point de vue les Alliés; il les prévint encore à Lugny, camp excellent que le roi Guillaume vouloit occuper. Ce Prince averti par ses espions que la plaine de Lugny étoit remplie de troupes, crut que ce ne seroit, comme à Florennes, qu'un détachement de l'armée françoise; il accourt pour le combattre. Mais bientôt détrompé par le spectacle de l'armée françoise rangée en bataille, il se hâte de faire prendre les armes à la sienne, qui demeura deux jours & une nuit en cet état.

Pendant tout ce temps-là le Maréchal fut à cheval; mais il laissa son armée se reposer des fatigues qu'elle avoit essuyées. Le 11 Août, s'étant apperçu que les Alliés couvroient de ponts un ruisseau qui les séparoit de lui, il les fou-

droya de toute son artillerie. Bientôt ils se retirèrent avec précipitation, & regagnerent les bords de la Sambre, où ils restèrent jusqu'au 23 Août dans une inaction d'autant plus humiliante, qu'ils avoient publié que la campagne seroit fertile en événements.

1691.

Le défaut de subsistances, que le Maréchal leur rendoit très-difficiles en interrompant le cours de la navigation de la Sambre, par où ils faisoient venir leurs convois de Charleroi, les força bientôt de repasser cette rivière.

Cependant le général Flemming, détaché de la grande armée des Alliés avec un corps de quinze mille hommes, étoit campé à Marchiennes-au-Pont en-deçà de la Sambre. Il osa rester un jour entier dans ce poste après la retraite du prince d'Orange : l'excès de sa témérité le sauva d'une défaite inévitable. Luxembourg occupé des mouvements de la principale armée, ne supposoit pas à Flemming assez d'ignorance de la guerre,

*Campagne
de 1691.*

1691.

pour le croire susceptible d'une si énorme faute.

C'est ainsi que par la science des campements & son activité, le Maréchal arrêta toutes les forces de la Ligue, & fit évanouir les projets les plus grands & les mieux concertés. Dans le chagrin où il étoit d'avoir perdu la campagne, le roi Guillaume quitta bientôt l'armée dont il remit le commandement au prince de Valdeck.

Luxembourg de son côté renvoya Boufflers sur la Meuse; il passa ensuite la Sambre, & vint camper à Soignies, d'où il fit contribuer tout le Brabant. Bientôt il apprit que les Alliés campés à Leuse, devoient marcher le lendemain 18 Septembre à Cambron. Ses espions lui mandoient que le prince de Valdeck rassuré par son éloignement, ne prenoit aucune précaution extraordinaire dans sa retraite.

Sur cet avis, le Maréchal forme le dessein de surprendre, & de tailler en pièces son arrière-garde. Il part de Herines, distant de neuf

lieues de Leuse , à la tête de la cavalerie de la maison du Roi , & de la gendarmerie ; il arrive pendant la nuit à l'Abbaye de Saulsoy sous Tournai , d'où il détache les marquis de Villars & de Marfilly ; le premier avec quatre escadrons & quatre bataillons pour observer la contenance des Alliés , & l'autre avec quatre cents maîtres.

1691.

Le lendemain le Maréchal qui s'étoit reposé environ trois heures sur de la paille , marche à la pointe du jour à Leuse avec quatorze escadrons. Le duc de Choiseul le suivoit avec la colonne qui étoit composée de 60 escadrons. Le Maréchal trouva Villars & Marfilly à la portée de la carabine de l'ennemi. Son premier soin fut de ranger sur une seule ligne les quatorze escadrons qu'il avoit amenés , & qui n'étoient presque composés que de gardes du Roi & de mousquetaires ; il fit mettre pied à terre aux dragons du Roi & de Tessé , qu'il embusqua dans des haies pour contenir l'infanterie des Alliés ; à

1691.

gauche de la première ligne, il posta les trois escadrons du régiment de Mérimville qui achevoient de remplir le terrain sur lequel il vouloit engager l'action. Les quatre cents maîtres que commandoit Marsilly, servoient d'enfants perdus à cette ligne. Les gendarmes & la brigade de Quadt devoient former une seconde ligne.

Mais cette ligne n'étoit pas remplie, que déjà Valdeck avoit rappelé toute son aîle gauche au secours de son arrière-garde; il avoit jetté un grand corps d'infanterie dans des haies qui regnent le long d'un ruisseau; il rangea ensuite 75 escadrons sur six lignes, à cause du terrain qui étoit resserré par deux ruisseaux; ces escadrons composés de troupes Allemandes, passoient pour l'élite de la cavalerie des Alliés; leur front étoit couvert par des fossés & des ravins: enfin toute l'infanterie qui accouroit successivement par colonnes, devoit les soutenir: il est constant qu'il eût été difficile de tirer un

parti plus avantageux de la situation des lieux & de la science de la guerre. Le nombre des ennemis, leur position, leur contenance, annonçoient une action sanglante.

Quoique la colonne françoise ne fût point encore arrivée, le Maréchal voyant que plus il différoit l'attaque, plus il se préparoit d'ennemis à vaincre, donne le signal du combat. Il ne recommanda rien tant aux siens que de laisser les armes à feu pour faire usage du sabre & de l'épée. La première ligne s'avance lentement & en bon ordre : l'ennemi de son côté réserve son feu, & attend que les escadrons françois soient arrivés jusqu'aux bords des fossés & des ravins, pour les charger à bout portant. La première ligne, sans être ébranlée, franchit les fossés & les ravins, joint les Alliés & fond sur eux avec l'impétuosité de la foudre : jamais on ne vit à la guerre un combat soutenu de part & d'autre avec plus de fierté & d'audace ; la première ligne des ennemis se

*Mémoires
de Villars
Tome I.*

1691.

montra digne de combattre la maison du Roi ; elle ne céda à ses efforts , qu'après avoir vu renverser à coups d'épée ses deux premiers rangs. Le François indigné de la résistance qu'il éprouve , redouble d'audace ; il charge , enfonce , poursuit , sans prendre haleine , la seconde , la troisième , la quatrième & la cinquième ligne. On voyoit dans cette célèbre action , les escadrons victorieux se partager en trois troupes , dont une attaquoit un escadron ennemi de front , pendant que les deux autres se jettant dans les intervalles , l'enfonçoient par le flanc.

*Campagne
de 1691.*

Il n'y avoit plus qu'une ligne à renverser , & deux mille hommes de cavalerie alloient avoir la gloire d'en battre plus de neuf mille favorisés par l'avantage des lieux , & soutenus d'une infanterie immense. Mais le Maréchal s'apercevant que des charges si furieuses , si réitérées , avoient jetté presque autant de désordre parmi les vainqueurs que parmi les vaincus , ar-
rête

rête ses escadrons , & les forme de nouveau à la portée du pistolet de 1691.
l'ennemi.

Pendant le combat , la seconde ligne avoit été enfin remplie par les troupes qui arrivoient successivement ; elle brûloit d'impatience d'avoir part au danger & à la gloire ; le Maréchal, pour la satisfaire , la fait passer à travers les intervalles de la premiere ligne , & donne le signal d'un nouveau combat. Mais les Alliés ne le soutinrent pas avec la même fermeté que le premier ; quoique les débris des cinq lignes battues se fussent joints à la sixieme , l'ennemi ne put tenir contre les gendarmes ; après une unique décharge , il s'enfuit du côté de la Catoire. Ce ne fut pas sans peine que le Maréchal contint & modéra l'ardeur des siens , qui vouloient poursuivre les fuyards jusques sous le feu de l'infanterie des Alliés qui étoit rangée en bataille le long du ruisseau de la Catoire.

Ce dernier choc , au reste , manqua d'être plus funeste à la France ,

1691.

*Campagne
de 1691.*

que la perte d'une bataille ; il eût au moins été plus difficile d'en réparer les suites. Luxembourg, dans le sein de la victoire, fut sur le point d'être tué. Il marchoit entre deux escadrons qu'il menoit lui-même à la charge. Un garde du roi Guillaume le reconnoît ; soudain il se détache de son rang, vole & se précipite sur Luxembourg à qui il fournit un grand coup d'épée : le Maréchal qui n'avoit pour toute arme qu'une petite canne, pare le coup, frappe l'Anglois au visage, & passe outre ; le téméraire fut percé à l'instant de mille coups.

Le Maréchal resta deux heures sur le champ de bataille, pour faire enlever ses blessés & ses morts. Après avoir fait la revue des quatorze escadrons, qui seuls avoient défait les ennemis, il trouva que la victoire lui coûtoit quatre cents hommes tués ou blessés. Mais on comptoit, au nombre des premiers, le marquis d'Auger, lieutenant-général, homme plein de valeur & de talents, le marquis de Neuf-

chelles , maréchal de camp , &

commandant la maison du Roi ; les 1691.
marquis de Toiras & de Rhotelin.

Les Alliés perdirent quatorze cents hommes tués sur la place , parmi lesquels le prince d'Anhalt ; il y en eut un plus grand nombre de blessés ; les trophées de la victoire consistoient en 37 étendards , plusieurs paires de tymballes , quatre cents prisonniers , dont plus de la moitié capitaines , colonels ou brigadiers ; les deux comtes de Lippe & le baron de Skeling , généraux-majors , étoient du nombre.

Le duc de Chartres se trouva à cette action , il fit les plus vives instances au Maréchal pour lui permettre de charger à la tête de la maison du Roi. Mais Luxembourg n'eut garde de hazarder une tête aussi précieuse à un si grand danger ; il l'obligea de rester auprès de lui : le jeune Prince n'étoit encore que trop exposé.

Du champ de bataille , le Maréchal se rendit à Tournai , & descendit à la comédie , suivi de tous

*Mémoires du
marquis de
Villars T. 2.*

1691.

les officiers généraux , & au milieu des applaudissemens d'un peuple immense qui ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite & la fortune d'un Général , qui avec des forces inférieures , non-seulement écartoit des frontieres les horreurs de la guerre , mais ajoutoit encore par ses victoires un nouvel éclat à la réputation des armes françoises.

*Dépêches de
Luxembourg
au Roi du 20
Septembre.*

Le lendemain , il fut agréablement surpris de voir entrer chez lui tous les officiers de la maison du Roi qui venoient le remercier d'avoir procuré au corps qu'ils avoient l'honneur de commander , l'occasion de signaler sa valeur & son zele. Au reste , le Maréchal ne l'avoit choisi pour le combat de Leuse , que pour obéir au Roi , qui sans cesse lui recommandoit d'employer la cavalerie de sa maison à quelque coup d'éclat. Ce Prince ne fut gueres moins flatté de la gloire particuliere qu'elle y acquit , que de la victoire même. On regarda dès-lors ce corps comme invincible.

Le reste de la campagne ne fut célèbre que par la défaite d'une partie de la cavalerie du général Flemming, que le marquis de Boufflers tailla en pieces auprès de la riviere d'Ourte, dans le Duché de Luxembourg. Le Maréchal, de son côté, prévint par des marches savantes & rapides, les desseins du prince de Valdek sur Furnes & Dixmude, il se saisit lui-même de ces deux places; ensuite après avoir pourvu au salut de la frontiere, il se rendit à Versailles. Le Roi le reçut avec l'accueil le plus distingué. M. de Louvois étoit mort à la veille, dit-on, d'une disgrâce éclatante : quoi qu'il en soit, le Maréchal avoua que c'étoit une perte pour l'Etat. Il disoit qu'il eût été à souhaiter, pour le bien de la France, qu'il ne fût jamais né, ou qu'il ne fût pas mort si tôt. C'est qu'il le regardoit comme l'homme le plus capable de soutenir, par son expérience & ses talents, la guerre qu'on l'accusoit d'avoir allumée par sa fierté envers

les Princes ligués contre la France.

1691. Luxembourg trouva le marquis de Barbesieux , fils de Louvois , en possession de la place de son pere. Le jeune Ministre (il avoit à peine 23 ans) n'avoit pas attendu le retour du Maréchal à la Cour , pour lui demander son amitié. Malgré ses querelles avec le pere , Luxembourg la lui accorda généreusement. Il est constant qu'il ne tenoit qu'à Barbesieux , qui avoit reçu de la nature du génie & des talents , de justifier le choix du Roi. Mais enivré par l'éclat de sa fortune , par la séduction de l'âge & des passions , ce Ministre consuma dans les plaisirs sa santé & son temps , biens dont il étoit également responsable à l'Etat ; il parut en un mot aussi négligent, aussi inappliqué que son prédécesseur avoit été actif & laborieux. La discipline militaire , les opérations de la guerre se ressentirent bientôt de la conduite de Barbesieux ; les emplois devinrent le prix de la faveur , & non des services. Luxembourg , outré de

ces abus , s'en plaignit au Ministre même. Celui-ci se moqua de ses plaintes & de ses conseils. Le Maréchal indigné , crut qu'il y alloit de l'intérêt de l'Etat , de prévenir le Roi sur les tristes suites qui résultoient dans les armées , de la légèreté & de la dissipation de M. de Barbesieux. Le Roi témoigna du mécontentement à son Ministre. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer , contre le Maréchal , toute la haine de son pere. Il entreprit de donner de terribles dégoûts à M. de Luxembourg. Il réussit au point que celui-ci fut sur le point de quitter le commandement ; mais leur mésintelligence n'éclata que deux ans après ; ils vivoient alors dans une étroite liaison.

Avant que de passer aux événements de la campagne suivante , il convient de jeter les yeux sur les autres parties du théâtre de la guerre. En Italie la fortune ne favorisa pas moins les armes du Roi que dans les Pays-Bas. M. de Catinat

1691.

conquit Villefranche, Nice, Veilane, Carmagnole, Montmélian : ses succès ne furent balancés que par la levée du siège de Coni, le rempart de l'Italie. Sur le Rhin, la campagne fut stérile en événements. Du côté des Pyrénées, le duc de Noailles prit la Seu d'Urgel, place qui lui ouvroit les chemins de l'Arragon ; le Comte d'Estrées bombarda Alicante & Barcelonne. Mais en Irlande on perdit la bataille de Kilconnel qui coûta la vie à Saint-Ruth, général des François ; ce désastre fut funeste, tant parce que l'on perdit l'espérance de conserver l'Irlande, que parce qu'il mit le prince d'Orange en état d'envoyer trente mille Anglois dans les Pays-Bas.



S O M M A I R E

DU CINQUIEME LIVRE.

CAMPAGNE de 1692. Projets du Roi : projets des Alliés. Siège de Namur. Luxembourg couvre le siège ; ses succès ; conquête de Namur. Le Roi retourne à Versailles. Le Maréchal commande seul dans les Pays-Bas. Ses vues. Le roi Guillaume veut venger la perte de Namur ; il surprend Luxembourg. Description de la bataille de Steinkerque ; les Alliés sont repoussés & battus. Suites de la campagne ; bombardement de Charleroi. Campagne de 1693. Beau plan du Maréchal. Le Roi l'adopte. Marche des armées. Le Roi change de dessein ; ce qui y donne lieu ; il retourne en France. Conduite du Maréchal ; il bat les Alliés en

détail. Il essuie des contradictions de la part de la Cour ; sa fermeté. Conquête d'Hui. Le duc de Virtemberg force les lignes Françoises. Luxembourg marche au roi Guillaume ; il le surprend. Bataille de Nerwinde ; le Maréchal remporte une victoire complète. La Cour n'en peut profiter. Inaction de l'armée ; mutinerie des troupes ; le Maréchal la réprime. Siège de Charleroi ; le Maréchal couvre le siège ; il fait échouer les projets du roi Guillaume. Conquête de Charleroi. Le Maréchal retourne à la Cour. La nation le comble d'éloges. Il reçoit des dégoûts de la Cour ; ses chagrins ; il veut se retirer. Le Roi change de conduite à son égard.





HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.

LIVRE CINQUIÈME.

On a vu dans les campagnes précédentes les succès de la France dans les Pays-Bas, en Italie & sur l'Océan : le Roi ne cherchoit dans la victoire qu'une paix honorable. Mais les Alliés, quoique battus, ne pouvoient soutenir l'idée d'un traité dont ils ne dictassent pas les conditions : l'épuisement auquel ils croyoient la France réduite par tant de combats & d'expéditions, la conquête entière de l'Irlande leur

1692.

1692. inspiroient de grandes espérances. Ils ne doutoient point que l'Angleterre délivrée du fleau de la guerre intestine , ne portât à son tour les allarmes , la terreur & le ravage dans les provinces maritimes de France.

Le Roi, pour défabufer les Alliés de l'opinion qu'ils avoient de la diminution de ses forces , & leur faire voir que ce n'étoit que par amour pour ses sujets qu'il vouloit terminer de si sanglantes querelles , forma deux projets également dignes de son courage & de sa puissance ; c'étoit de rétablir le roi Jacques sur son trône , & de prendre Namur la plus forte place de l'Europe.

Ces deux entreprises n'étoient pas moins difficiles & périlleuses , que grandes & héroïques. Pour réussir dans la première , il falloit battre les flottes réunies d'Angleterre & de Hollande , descendre en Angleterre, vaincre une armée de terre , forcer enfin une nation pleine de fierté & de courage , à

renverser du trône un Roi qu'elle y
avoit placé elle-même.

1692.

La conquête de Namur ne devoit pas éprouver des obstacles moins terribles : il s'agissoit d'emporter à la vue de cent mille hommes une place que la nature & l'art sembloient avoir mis hors d'insulte ; les Alliés se regardoient comme si redoutables dans les Pays-Bas , que loin de trembler pour leurs foyers , ils croyoient que c'étoit à la France à trembler pour les siens.

Guillaume, que la haine, l'envie, la crainte de toute l'Europe , avoient opposé à Louis XIV , moins grand , moins magnanime que le Monarque François , mais aussi ardent , aussi appliqué , plus profond , plus ambitieux , méditoit de son côté des projets qui n'étoient ni moins vastes , ni moins éclatants. Il avoit donné ordre qu'on équipât dans les ports d'Angleterre cent vaisseaux de guerre du premier & du second ordre ; il les partageoit en deux flottes ; il devoit lui-même

*Campagne
de 1692.*

1692.

s'embarquer sur la première avec vingt mille hommes , joindre la flotte de Hollande qui lui en amenoit autant , descendre en France , & soulever les Protestants. Pendant ce temps - là l'électeur de Bavière , célèbre par de grandes victoires en Hongrie sur les Turcs , devoit fondre sur la Flandre Françoisise avec cent mille hommes , & le duc de Savoie , avec cinquante mille , pénétrer jusqu'à Lyon.

Ces magnifiques projets parvinrent à la connoissance du Roi ; mais loin d'ébranler son courage , ils ne servirent qu'à l'animer dans l'exécution des siens ; résolu de se tenir sur la défensive en Alsace , du côté des Alpes & des Pyrénées , il réserva presque toutes ses forces pour l'expédition d'Angleterre & de Namur ; il rassembla dans les Pays-Bas deux puissantes armées ; il se destina à lui-même le commandement de la première composée de 53 bataillons & de 150 escadrons ; l'autre qui devoit arrêter les Alliés , montoit à 57 bataillons & 209 es-

cadrons ; elle fut confiée au Maréchal. Indépendamment de toutes ces troupes , il y avoit encore dans les Pays-Bas 11 bataillons & 56 escadrons , tant pour veiller au salut des lignes Françoises , que pour agir dans le Duché de Luxembourg.

1692.

En supposant tous les corps complets , le Roi avoit dans cette seule partie du théâtre de la guerre , soixante & douze mille hommes d'infanterie , & soixante mille de cavalerie ; mais malgré tous ses efforts , l'infanterie des Alliés étoit encore plus nombreuse : c'est qu'ils augmentoient leurs bataillons pendant qu'il diminuoit les siens ; de 17 compagnies dont le bataillon étoit composé , il venoit de le réduire à 13 , en ajoutant cinq hommes par compagnie ; le bataillon ne montoit plus qu'à six cents hommes , tandis qu'il n'y en avoit point chez les Alliés qui ne fût de huit cents hommes , & quelquefois de mille : on n'est entré dans ce détail que pour donner une plus juste idée

*Campagne
de 1692.*

1692.

des forces des François & des Alliés. Enjettant un coup d'œil sur l'ordre de bataille des armées en Flandres, il n'y a personne qui ne fût tenté de croire que celle de Louis XIV étoit toujours la plus nombreuse ; il est pourtant très-certain que les Alliés l'emportoient presque toujours par le nombre. On voit par là que si Louis XIV ne pouvoit prévaloir sur ses ennemis par la force des bataillons , il vouloit au moins les étonner par le nombre.

Jusqu'ici ce Prince , dans toutes ses expéditions, avoit toujours surpris & prévenu ses ennemis ; la première conquête de la Franche-Comté, celle de Valenciennes , de Cambrai , de S. Omer , de Gand , d'Ypres , de Mons , avoient été entreprises presque au milieu de l'hiver ; mais , soit qu'il ne trouvât plus les mêmes ressources dans ses Ministres depuis la mort de l'infatigable Louvois , soit plutôt qu'épuisé par les dépenses effrayantes de cette guerre , il ne se trouvât plus en état d'établir des magasins

de fourage pendant l'hiver, & de faire trophée de sa puissance, il est constant qu'il ne partit que dans le cours du mois de Mai pour la conquête de Namur ; les Alliés auroient pû alors le combattre avec des forces égales aux siennes.

1692.

Au reste, jamais la grandeur d'un roi de France ne parut avec plus d'éclat ; Louis XIV étoit suivi de vingt milles pionniers ; il traînoit après lui trois cents pieces de canon , six mille chariots chargés de munitions de guerre ; tout ce qu'il y avoit de grand dans la nation l'accompagnoit , son fils , son frere , le duc de Chartres , le prince de Condé , le duc de Bourbon , le prince de Conti , le duc du Maine , le comte de Toulouse , le duc de Vendôme , le Grand-Prieur , les maréchaux d'Humieres & de Duras.

Le 20 Mai , il fit la revue des deux armées dans une vaste plaine située entre les rivières de la Trouille , de la Haisne , & le ruisseau des Estines ; elles étoient rangées sur quatre lignes , au nombre

1692. d'environ cent vingt mille hommes , les plus belles troupes du Royaume ; il employa un jour entier à les parcourir. A la vue d'un spectacle si grand , si formidable , il n'y avoit point de François qui ne regardât son maître comme le monarque le plus puissant de l'univers , un Prince invincible.

*Campagne
de 1692.*

Deux jours après , les armées s'ébranlerent tout à la fois. Luxembourg , à la tête de la sienne , côtoya & protégea celle du Roi jusqu'à ce qu'elle eût entièrement investi Namur.

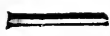
La situation seule de Namur , au confluent de la Sambre & de la Meuse , la rend une des plus fortes places de l'univers ; par elle , les Alliés maîtres de ces deux rivières , pouvoient également arrêter les entreprises des François sur les Pays-Bas , la Hollande & la Basse Allemagne , & porter la guerre sur les frontieres de la Champagne. Ils avoient épuisé toutes les ressources de l'art pour seconder la nature. C'étoit Cohorn , l'Archimede de

la Hollande , qui avoit ajouté de nouveaux forts aux anciens ; il s'y étoit enfermé lui-même résolu de sauver la place , ou de s'ensévelir sous ses ruines. Le prince de Barbançon , Gouverneur de la province , avoit le suprême commandement de la ville ; la garnison , composée de l'élite des troupes des Alliés , montoit à dix mille hommes : enfin toute l'Europe regardoit cette expédition comme la plus éclatante & la plus difficile qu'eût jamais entreprise Louis XIV ; cependant la force de la place , le nombre & le courage de ses défenseurs , l'art de Cohorn ne furent pas les obstacles les plus terribles que les François eurent à vaincre ; il fallut combattre contre la disette , l'intempérie de l'air , des pluies froides & continuelles , tous les éléments qui sembloient s'être déclarés en faveur des Alliés.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne , on ne peut s'empêcher de faire connoître aux lecteurs les officiers généraux qui se-

1692.

*Relation du
siège de Namur.*


 conderent le Roi & Luxembourg
 1692. avec autant de zele que de courage;
 c'est un hommage que l'Histoire ne
 peut leur refuser sans injustice.
 Monseigneur, Monsieur, le prince
 de Condé, les maréchaux d'Hu-
 mieres & de Duras commandoient
 sous les ordres du Roi dans le camp
 devant Namur. Le comte d'Auver-
Campagne
de 1692. gne, le duc de Villeroi, le prince
 de Soubise, les marquis de Bouf-
 fiers, de Tilladet, de Rubantel,
 le duc de Bourbon & le marquis de
 Ximenes servoient en qualité de
 lieutenants-généraux; les marquis
 de Montrevel, de Congis, de
 Montchevreuil, de Guiscard, de
 Gacé, le duc de Roquelaure & le
 baron de Bressé faisoient les fonc-
 tions de maréchaux de camp. M.
 de Vauban conduisoit les attaques.

On voyoit dans l'armée du Ma-
 réchal, le comte de Choiseul, le
 comte de Montal, le duc de Ven-
 dôme, le prince de Conti, le duc
 du Maine, le comte de Rosas, le
 prince de Turenne, lieutenants-
 généraux; le Grand-Prieur, le mar-

quis de la Valette , le comte de Coigni , les marquis de Vatteville & de Polastron , le comte de Busca , maréchaux de camp. Le duc de Chartres commandoit la réserve, M. de Puiségur faisoit la charge de maréchal-général des logis , & le comte d'Artagnan , celle de major-général.

1692.

Pendant que le Roi ouvroit la tranchée devant Namur , Luxembourg campoit à la source de la Méhaigne , petite riviere inconnue jusqu'alors , & que ses mouvements ont rendu célèbre. Ce fut de ce camp qu'il détacha le comte de Montal avec quatre mille chevaux à Longchamp & à Jennevaux , pour veiller sur l'ennemi qui auroit pû inquiéter les assiégeants ; il donna un pareil nombre de troupes au comte de Coigni , tant pour contenir la garnison de Charleroi , que pour protéger les convois que l'une & l'autre armée tiroit de Maubeuge.

Après le départ de ces deux corps , Luxembourg comptoit encore sous ses drapeaux , cinquante

1692.

mille hommes ; mais il falloit en arrêter près de cent mille qui s'assembloient sous Bruxelles.

Guillaume ne faisoit que d'arriver en Hollande ; il avoit été retenu à Londres pendant tout le printemps dans la crainte de voir éclore une conspiration. Car ce Prince , ainsi que tous ceux qui se sont élevés à la souveraine puissance par la force & l'usurpation , fut toute sa vie en bute à de fréquents complots. A peine débarqué en Hollande , il se rendit à Loo , maison de campagne assez solitaire, où il méditoit profondément sur les moyens d'employer utilement les forces de la ligue , & de porter à la France des coups mortels. Ce fut à Loo qu'il apprit que Louis XIV étoit devant Namur. Cette nouvelle ne parut point l'étonner ; il savoit que l'électeur de Baviere n'avoit rien négligé pour rendre la place imprenable , & qu'une puissante armée n'attendoit que sa présence pour marcher au secours de Namur.

Mais une autre nouvelle qu'il reçut en même-temps lui causa de 1692.
plus vives allarmes. Il fut que
Tourville & Château-Regnault ,
deux des plus grands hommes de
mer que la France ait produits ,
étoient sortis des ports de France
avec 44 vaisseaux de ligne , pour
frayer au roi Jacques le chemin de
son Royaume ; que ce Prince , ac-
compagné du maréchal de Belle-
fonds , devoit s'embarquer lui-mê-
me avec vingt mille hommes , &
qu'enfin une partie de la nation
Angloise ne respiroit qu'après son
retour.

Qu'on juge de la situation de ce
Prince : il avoit foulé aux pieds
les loix de la nature & de l'équité ,
pour détrôner son beau-pere & son
oncle , & il se voyoit à la veille
d'éprouver la même destinée. Sa
perplexité étoit d'autant plus gran-
de que ni sa flotte , ni celle de la
Hollande n'étoient point encore
équipées , & que l'élite des trou-
pes d'Angleterre étoit passée avec
lui dans les Pays-Bas. Mais jamais

les talents sublimes de ce Prince
 1692. ne parurent avec plus d'éclat : il
 donna par-tout de si bons ordres ;
 la Reine son épouse , qu'il avoit
 laissée à Londres , les exécuta avec
 tant d'activité & de bonheur , qu'en
 moins de huit jours les côtes d'An-
 gleterre furent couvertes de troupes ,
 la mer de vaisseaux , & les princi-
 paux partisans de Jacques arrêtés.
 C'est ainsi que , sans sortir de la Hol-
 lande , ce Prince , par la seule force
 de son génie , vint à bout de con-
 fondre les projets & les efforts de
 l'infortuné Stuard.

*Histoire de
 Guill. III ,
 Tom. II, pag.
 22 , 23.*

*Mémoires de
 Barwick.*

Libre désormais d'inquiétude sur
 la destinée d'une couronne qui lui
 étoit d'autant plus chere qu'elle lui
 avoit coûté un crime , Guillaume
 ne pensa plus qu'à secourir Na-
 mur. Si la fortune l'eût autant fa-
 vorisé dans les Pays-Bas qu'en An-
 gleterre & sur l'Océan , s'il eût
 vaincu Luxembourg , & fait lever
 le siege de Namur , il devenoit le
 Roi le plus puissant & le plus glo-
 rieux de l'univers.

Il n'en falloit pas tant pour ex-
 citer

citer le courage d'un Prince qui n'eut jamais d'autre passion que l'ambition. Il s'ébranle le 6 Juin , & paroît le 8 sur les bords de la Méhaigne ; son armée n'étoit séparée de celle des François , que par la largeur de ce ruisseau presque par-tout guéable ; quelque activité qu'il eût mis dans ses mouvements , Louis XIV plus actif encore avoit déjà pris la ville de Namur. Quoiqu'on comptât pour rien cette conquête en comparaison de celle des châteaux , cette expédition ne laissoit pourtant pas que d'être utile ; elle mettoit le Roi en état de fortifier Luxembourg d'un corps de 16 mille hommes que le duc de Villeroy & le comte d'Auvergne lui amenerent.

Luxembourg étoit alors campé dans la plaine d'Acoche ; on ne savoit comment il pourroit empêcher l'ennemi qui avoit une infanterie beaucoup plus nombreuse , mieux exercée , mieux armée que la sienne , de passer un ruisseau qui avoit un cours fort long ; le feu

1692.

Campagne
de 1692.

1692.

seul de la mousquéterie suffisoit pour assurer ce passage.

*Mémoires de
Feuquieres ,
Tome III ,
pages 171 ,
172.*

Déjà la Méhaigne étoit couverte de ponts ; en vain le Maréchal les foudroya de toute son artillerie. Celle des Alliés plus nombreuse, & d'ailleurs favorisée par les hauteurs qui dominent le ruisseau, leur donnoit une si grande supériorité, qu'il jugea à propos de retirer ses batteries ; il fit plus, sur la nouvelle que le roi Guillaume devoit passer la Méhaigne la nuit du 10 au 11, il ordonne aux gardes qu'il avoit placés sur ses bords de rejoindre le gros de l'armée ; lui-même recule, laissant le passage libre, & cédant à l'ennemi une partie de la plaine. Mais il avoit choisi ses postes avec tant d'intelligence, sa cavalerie étoit disposée avec tant d'art, que sans être exposée au feu des Alliés, elle pouvoit fondre sur eux à mesure qu'ils passeroient la Méhaigne, & les renverser dans la rivière.

On s'attendoit de part & d'autre à une sanglante bataille ; tout in-

vitoit Guillaume à décider les armes à la main le fort de Namur : l'intérêt de sa gloire , que la perte de Mons & les malheureux succès de la campagne précédente avoient obscurcie ; l'avantage de la Hollande plus sacré pour lui que celui de l'Angleterre , & qui alloit être exposée aux coups de la France , s'il laissoit tomber Namur entre les mains de Louis XIV ; les ardentés prières de l'électeur de Baviere qui frémissait d'indignation de se voir enlever la plus forte place d'un gouvernement dont il avoit à peine pris possession ; enfin la nouvelle de la victoire complète que sa flotte & celle de Hollande venoient de remporter à la Hogue sur les François , victoire qui en lui donnant l'empire de la mer , remplissoit ses troupes de joie , de confiance & d'audace.

Mais quelque puissants que fussent ces motifs pour hasarder une bataille , soit que Guillaume fût étonné de la manœuvre hardie de Luxembourg , soit qu'il se défiât

1692. de l'ascendant de ce Général, il resta immobile dans son camp, rejetant son inaction sur la crue subite & imprévue de la Méhaigne: cette raison ne subsista que jusqu'au 15 Juin.

*Campagne
de 1692.*

Ce jour-là même, Guillaume & l'électeur de Baviere passent la riviere, chacun à la tête d'un détachement considérable; ils entrent dans la plaine, font élargir les routes, coupent ou occupent les haies qui séparoient les deux armées: on n'attendoit de part & d'autre que le signal du combat. Le Maréchal avoit peine à contenir l'impatiente ardeur des siens; mais Guillaume n'approcha pas assez près de lui, pour pouvoir être chargé; l'électeur de Baviere moins prudent, fut attaqué par les Carabiniers, & forcé de repasser la riviere en désordre. Depuis le 15 jusqu'au 20, il ne se passa presque point d'heure le jour & la nuit qu'il ne se livrât de vives escarmouches entre les deux armées, les partis en venoient continuelle-

ment aux mains ; mais les François 1692.
avoient presque toujours l'avantage:

Dans une de ces rencontres , on prit un capitaine Espagnol qui ne rendit les armes qu'après avoir fait des prodiges de valeur. On le présenta au Maréchal qui se plaissant à honorer le courage jusques dans ses ennemis , le traita avec beaucoup de distinction , & le retint à diner avec lui. A la fin du repas , il lui parla ainsi : *Je sai que vous autres Espagnols vous faites la guerre en honnêtes gens ; je veux la faire de même avec vous. Vous êtes libre , Monsieur ; promenez-vous dans mon camp , & allez rendre compte à M. le prince d'Orange de tout ce que vous aurez vu.*

Vers le même temps , un soldat François se jetta dans le camp des Alliés ; le roi Guillaume lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg. *C'est qu'on y meurt de faim , reprit le déserteur : cependant ne passez pas la riviere ; car il vous battra.*

*Lettres de
Racine à Boi-
leau Tom. V,
page 171.*

Ibidem.

1692.

Le rapport de ce soldat , quoiqu'exagéré , n'étoit pas sans fondement ; il s'en falloit bien que l'abondance régnât dans le camp des François ; la cavalerie sur laquelle le Maréchal fondeoit la principale espérance de la victoire , souffroit beaucoup de la disette des fourages ; les convois qu'on tiroit de fort loin , n'arrivoient que difficilement , parce que les pluies avoient rendu les chemins presque impraticables ; mais quelque grandes que fussent les incommodités & les fatigues , il n'y avoit pas un officier dans l'armée , pas un soldat , qui ne les soutînt avec un courage & une gaieté extraordinaires.

Ibidem.

C'est que le Général animoit tout par son exemple ; il étoit si certain du succès de ses mesures , que dans ces circonstances si critiques pour d'autres chefs , on ne l'avoit jamais vu si tranquille. Il fut trois jours sans monter à cheval , sans sortir de sa tente ; il passa tout ce temps avec ses amis ,

jouant , conversant avec eux , les excitant à la joie par sa vivacité & son enjouement. Il faut avouer que cette confiance magnanime part d'une ame bien supérieure ; mais elle étoit tellement dans le caractère du Maréchal , que Madame de Maintenon disoit de lui , *qu'il prenoit des villes , & gagnoit des batailles en badinant.*

1692.

*Lettre de
Madame de
Maintenon.*

Il n'y avoit que le Roi qui , à la veille d'un événement décisif , ne pouvoit se défendre de quelque inquiétude ; il écrivoit de quatre heures en quatre heures au Maréchal , pour savoir des nouvelles de l'ennemi ; dans un de ces billets , ce Prince proposoit de nouvelles idées à son Général , puis se reprenant avec une modestie digne d'un grand homme , il ajoutoit ce qui suit : *Ne faites de tout ce que je vous propose , que ce que vous jugerez à propos ; il n'y a rien que vous n'ayez mieux vu que moi ; quelque grandes d'ailleurs que soient les forces du prince d'Orange , j'ai une si grande confiance en votre capacité , en votre bonheur , & en*

*Billet du Roi
au Maréchal
de Luxembourg
du 10
Juin.*

1692. *la connoissance parfaite que vous avez du pays, que je ne doute point que vous ne le battiez par-tout où il osera vous attaquer.*

Cependant Guillaume qui ne pouvoit plus excuser l'inaction à laquelle le Maréchal le réduisoit sur les débordements de la Méhaigne rentrée depuis plusieurs jours dans son lit, publioit qu'il feroit périr l'armée Françoisé sans la combattre, ou qu'il la feroit décamper faute de subsistances; bientôt instruit par ses espions de la grandeur d'ame avec laquelle les François bravoient la disette & les fatigues, il renonça à cette vaine espérance; il tint conseil sur conseil avec ses généraux, le résultat de toutes ces délibérations fut de faire en même-temps les derniers efforts contre l'armée du Roi & celle du Maréchal.

*Relation du
siège de Namur.*

En conséquence de ce nouveau plan, le comte de Tserclaës-Tilli part d'Hui avec un nombreux corps de cavalerie, pour tomber sur le quartier du marquis de Boufflers;
pendant

pendant ce temps-là Guillaume remonte la Méhaigne jusqu'à sa source ; dans l'espérance de surprendre un passage moins dangereux que celui dont le Maréchal lui laissoit la liberté, & de se jeter entre l'armée du Maréchal & les assiégeants. C'étoit le seul moyen de faire lever le siege ; mais la vigilance & l'activité du Roi furent telles que Tserclaës se trouva heureux de revenir à Hui sans être battu. Luxembourg, de son côté, n'eut pas plutôt vu l'ennemi décamper, qu'il le suivit sans jamais le perdre de vue : l'une & l'autre armée marcha plusieurs jours à la portée du mousquet, séparées seulement par la Méhaigne : les Alliés s'efforcèrent plusieurs fois de la passer ; mais Luxembourg les prévint toujours, en leur opposant sa cavalerie qui manœuvra supérieurement.

Guillaume, sans se rebuter de tant d'efforts inutiles, vint camper le 22 Juin à Sombref sur la Sambre. Ce mouvement inquiéta le Roi, attendu qu'il ne falloit qu'un

 1692.
Ibidem

1692.

Ibidem.

jour aux Alliés pour passer cette riviere , & fondre sur son quartier. Telles furent les mesures que Luxembourg prit pour le garantir d'insulte ; le marquis de Boufflers avec un corps détaché de l'armée des assiégeants , eut ordre de s'avancer entre la Sambre & la Meuse ; le Maréchal s'approcha lui-même de la Sambre, sur laquelle il établit des ponts pour communiquer avec Boufflers ; le lendemain il posta au-delà de la riviere , mais avec ordre de rester sur ses bords, le duc de Vendôme avec la réserve , & la seconde ligne de la droite ; ce Prince étoit également à portée de joindre Boufflers ou Luxembourg , selon que les circonstances l'exigeroient. Les Alliés ne pouvoient plus s'ouvrir les passages de Namur que l'épée à la main.

Pendant que Guillaume hésite & délibere sur le parti qu'il doit prendre , les châteaux de Namur capituloient. Il y avoit vingt-deux jours que Barbançon & Cohorn les dé-

fendoient avec une vigueur surprenante. Le second étoit blessé dangereusement ; de dix mille hommes , la garnison étoit réduite à quatre mille. Mais le Roi ne triompha qu'au prix du sang d'environ neuf mille hommes tués ou blessés ; les maladies causerent d'ailleurs tant de ravages dans son camp , qu'il fut impossible de tirer parti des troupes qui servirent à cette fameuse expédition. Ce n'est pas que le Roi n'eût pris des soins étonnants du soldat , soit en le ménageant dans les attaques , soit en tâchant de lui procurer une subsistance facile & commode ; mais tous les éléments sembloient agir d'intelligence avec les Alliés. Les convois furent arrêtés par le débordement des rivières & des ruisseaux ; l'air corrompu par un déluge continuel ; delà , la disette & les maladies plus funestes que le fer ennemi : il est constant que le siège de Namur coûta plus au Roi que toutes ses conquêtes dans la guerre précédente.

1692.

Campagne
de 1692.
M. D. M.,
D. L. F.

1692. Au reste cet exploit , le plus grand & le dernier de Louis XIV , fut aussi celui où ses vertus guerrières brillèrent avec plus d'éclat ; il mit le comble à sa gloire. Actif , infatigable , entrant dans les plus légers détails , plein de prévoyance , d'humanité , d'application , donnant à toute l'armée des exemples de constance , de fermeté , de patience , s'exposant autant & peut-être plus qu'il ne convenoit à un Roi & à un Général d'armée : on fait que le comte de Toulouse fut blessé à ses côtés , & que plusieurs personnes de la Cour eurent le même sort derrière lui ; mais ce qui lui fait le plus d'honneur , c'est la générosité qu'il témoigna à l'égard d'un sexe fait pour charmer & attendrir les âmes magnanimes.

*Relation du
siège de Na-
mur*

Cinquante femmes de qualité des Pays-Bas s'étoient réfugiées au commencement de la campagne dans la ville de Namur , comme dans un asyle inaccessible aux armes des François ; elles n'avoient pas plutôt vu la place investie ,

qu'elles avoient envoyé demander des passeports pour se retirer. On les leur refusa , dans l'espérance que ces femmes effrayées des bombes , amoliroient par leurs pleurs & leurs cris le courage de la garnison , & lui communiqueroient leur frayeur. Mais ces dames pleines de confiance en la bonté d'un Roi dont on publioit par-tout les vertus , ne voyant d'ailleurs que le danger qui les menaçoit , sortent à pied du château , suivies des femmes les plus distinguées de la ville , de leurs enfants & de leurs domestiques ; à la vue de cette longue file de malheureux , le Roi parut surpris ; mais il n'eut pas plutôt appris que c'étoit une multitude de femmes qui réclamoient sa clémence , qu'il les fit conduire avec toute sorte d'honneurs & de respects jusqu'à Philippeville , d'où chacune eut la liberté de se rendre dans la retraite qui lui convenoit le plus.

Le jour même que le Roi entra dans Namur , le Maréchal annonça sa victoire aux Alliés par une triple

1692.

Ibidem

1692.

décharge de son Artillerie : à cette triste nouvelle , ils demeurèrent comme immobiles. Luxembourg repassa la Sambre en leur présence , sans qu'ils osassent l'inquiéter dans sa retraite ; il vint camper dans la plaine de S. Gérard , tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la ville & des châteaux de Namur , que pour procurer à ses troupes un repos qu'elles avoient mérité par cinq semaines de fatigues.

Avant que de retourner en France , le Roi donna rendez-vous au Maréchal à l'Abbaye de Floref. Le résultat d'une longue conférence fut de se tenir le reste de la campagne sur la défensive , attendu que les troupes avoient trop souffert pour les conduire à de nouvelles expéditions. Le Maréchal jetta dix mille hommes dans Namur dont le marquis de Guiscard avoit obtenu le gouvernement ; il en dispersa autant dans les places de la frontière ; le comte de Coigni fut détaché pour l'Alsace avec un pareil nombre ; enfin , après avoir composé

au marquis de Boufflers un corps de douze mille hommes pour agir sur la Meuse, les deux armées réunies & incorporées ensemble n'en formerent plus qu'une d'environ 60 mille hommes. 1692.

Jamais Louis XIV ne fut reçu dans son Royaume avec de plus grands applaudissements, qu'après la conquête de Namur ; mais ces témoignages de la joie publique le consoloient moins du sang versé devant cette place, que l'espérance de la paix à laquelle il croyoit avoir réduit les Alliés. Après avoir forcé Guillaume d'être spectateur de la prise de Namur avec cent mille hommes, il se flatoit d'avoir détruit son crédit, crédit dont cet ennemi mortel ne se servoit que pour aigrir de plus en plus, & perpétuer la haine, l'envie, & la crainte dont l'Europe étoit prévenue contre le nom François. Mais l'événement confondit ses vœux : les Alliés outrés de la fierté avec laquelle on insultoit en France à leur disgrâce, n'en demeurèrent

1692.

que plus fortement attachés les uns aux autres. Guillaume fit valoir si adroitement la destruction de la marine de France dans le combat de la Hogue, la ruine de son commerce, l'épuisement de ses finances & de ses troupes; il annonça enfin de si grands succès, qu'il n'y eut pas un seul Prince parmi les Alliés qui parût désirer la paix.

Tout concouroit à donner de la vraisemblance aux promesses magnifiques de Guillaume. La supériorité du nombre n'étoit que le moindre des avantages de ce Prince. En jettant un coup d'œil sur son armée & sur celle de France, il étoit difficile de croire que celle-ci tint devant celle-là; on voyoit d'un côté une cavalerie mieux payée, mieux entretenue, & qui avoit toujours vécu dans l'abondance, une infanterie composée de l'élite des troupes Angloises, Allemandes, Espagnoles, Hollandoises, aussi redoutables par la discipline, que par le nombre & la valeur. L'armée Françoisse offroit

un spectacle bien différent ; la cavalerie qui avoit beaucoup souffert par la disette des fourages sur les bords de la Méhaigne, étoit ruinée ; l'infanterie épuisée par les travaux du siege , par les fatigues des marches & des contre-marches , par des pluies continuelles , étoit hors d'état d'agir.

1692.

Les Alliés connoissoient si bien leur supériorité , qu'ils ne paroissent incertains que du choix de leurs conquêtes. Les Hollandois, que la perte de Namur exposoit aux coups de la France , conjuroient Guillaume de reprendre cette importante place. Les Anglois maîtres de la mer , depuis la journée de la Hogue , exigeoient de lui qu'il vînt assiéger Dunkerque , comme le seul exploit capable d'indemniser la nation des frais prodigieux de cette campagne. Ils préparoient déjà un embarquement immense sur la Tamise. Si Guillaume n'avoit eu à se déterminer qu'entre ces deux expéditions , son penchant pour la Hollande l'eût

Campagne de
1692.

1692. fait voler devant Namur. Mais il avoit conçu un dessein encore plus grand & plus glorieux ; c'étoit de battre le Général qui par sa manœuvre l'avoit empêché de secourir Namur.

Ce projet qui flattoit sa vengeance , étoit en même-temps très-sage ; car quoique Guillaume exagérât sans cesse le triste état des troupes Françoises , il savoit que Luxembourg ne lui laisseroit jamais entreprendre un siege important. Pour ne point éprouver d'obstacle de sa part , il falloit donc , par une victoire mémorable, le réduire à n'oser plus tenir la campagne devant lui.

Ibidem. Cependant , pour cacher son dessein , il ordonne des préparatifs immenses à Maestrecht & à Liege ; on avoit déjà assemblé sur la Meuse quatre mille bateaux chargés de munitions de guerre & de bouche ; on travailloit avec chaleur à l'embarquement de la Tamise ; Namur & Dunkerque paroissoient également menacés.

Pendant que Guillaume tenoit

l'Europe en suspens par la grandeur de ses projets, Luxembourg, 1692. qui les campagnes précédentes, n'avoit eu pour objet que de couvrir la frontiere de la Champagne la plus foible du Royaume ; tranquille depuis la conquête de Namur sur le salut de cette province, cherchoit à fixer le théâtre de la guerre dans les provinces maritimes des Pays-Bas, plus riches & plus fertiles que les environs de la Meuse & de la Sambre : en conséquence des ordres du Roi, qui en partant ne lui avoit rien tant recommandé, que de ne pas exposer ses troupes fatiguées à l'événement d'une bataille, son dessein étoit de choisir des camps avantageux, d'où il pourroit arrêter les Alliés ; mais il vouloit les choisir dans le pays ennemi, afin de faire subsister son armée à ses dépens jusqu'au mois de Novembre.

Au commencement de Juillet, il décampe d'auprès de Namur, pour se rendre à Soignies. Quoique la marche fût très-lente, tel étoit l'épuisement de l'infanterie qui avoit

1692.

pris Namur, que la plùpart des soldats ne pouvoient le suivre; les chemins étoient remplis de traîneurs, de convalescents, & de malades. Le Maréchal laissa sur la route de gros partis de cavalerie & de dragons pour ramener ces malheureux au camp; il ne perdit pas un seul homme.

Ibidem.

Arrivée à Soignies, l'armée se trouva dans une extrême abondance de vivres & de munitions. La pureté de l'air, la bonté des eaux, le repos & les soins du Maréchal acheverent de la rétablir.

*Dépêche de
Luxembourg
au Roi du 10
Juillet.*

Ce fut dans ce camp tranquille que Luxembourg réfléchissant sur le nombre des Officiers généraux qui étoient dans son armée, & qui approchoit de trente, écrivit au Roi pour lui représenter qu'on n'en avoit jamais employé la moitié dans les armées les plus nombreuses. Ses remontrances furent inutiles. Le Roi pouvoit-il se dispenser d'accepter les services de ses plus illustres sujets; il est vrai qu'on en comptoit beaucoup moins à

proportion dans les armées d'Alface & d'Italie. Mais tout ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, demandoit comme une grace de servir sous le Maréchal , moins encore à cause de sa haute réputation , que parce qu'on n'avoit jamais vu de Général plus aimable.

Aucun n'avoit eu comme lui l'art d'inspirer la confiance , l'émulation : modeste, affable, bienfaisant, il faisoit consister toute sa gloire à faire valoir le zele, le courage, les talents. De toutes les mortifications qu'il reçut de la Cour, la plus sensible fut toujours le refus des graces qu'il demandoit pour les officiers qui s'étoient distingués.

Racine témoin oculaire de la conduite du Maréchal, de l'amour & du respect qu'on lui portoit dans son armée , écrivoit à Boileau ;

Vous n'avez jamais vu d'homme de cette bonté & de cette magnificence ; il est encore plus à ses amis, plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il ne l'est à Versailles & à Paris.

On a cru devoir entrer dans ce

1692.

*Lettre de
Racine à Boi-
leau, tom. V.
p. 158.*

1692.

détail, pour préparer le lecteur à la bataille de Steinkerque. On fait que Luxembourg fut surpris : tout autre Général peut-être l'eût été en sa place ; mais aucun avec des talents égaux aux siens, n'eût évité une sanglante défaite, s'il n'eût eu comme lui le secret de se faire également adorer des officiers généraux, des subalternes & des soldats.

*Campagne
de 1692.*

Le roi Guillaume s'étoit approché du Maréchal, feignant toujours de n'être occupé que de l'idée d'un siège. Luxembourg étoit persuadé qu'il tenteroit plutôt l'événement d'un combat ; cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il jette des troupes dans Dunkerque & Calais que les flottes victorieuses d'Angleterre & de Hollande bloquoient ; il ordonne au marquis de Boufflers de renforcer la garnison de Namur de dix bataillons, & de venir sur la Lys avec le reste de son corps, pour être à portée de le joindre, supposé que les Alliés l'attaquassent.

Si, malgré toutes ces précautions, le roi Guillaume eût entrepris le siege de Dunkerque, le Maréchal, pour sauver une place si importante, étoit résolu de livrer bataille à l'ennemi. Son expérience, la connoissance parfaite du pays, & les ressources de son génie sembloient lui en garantir le succès; mais si Guillaume cédant aux instances des Hollandois s'attachoit au siege de Namur, il vouloit avoir la gloire de le faire lever, sans qu'il en coûtât une goutte de sang à la France: déjà il avoit jetté les yeux sur un camp admirable entre Hui & Dinan d'où il eût intercepté les convois que l'ennemi auroit tirés de Liege par la Meuse. Il étoit si certain du succès de ses opérations qu'il avoit d'avance écrit au Roi, que si Guillaume s'attachoit au siege de Namur, il lui feroit essuyer le même affront qu'à Charle-roi. C'est avec cette supériorité de vues que Luxembourg faisoit la guerre.

1692.

Quoique l'armée fût très-affoi-

1692. blie, Guillaume, avant que de l'attaquer, jugea à propos de lui tendre un nouveau piège, pour l'affoiblir encore davantage. Il détacha de son armée le comte de Hornes avec dix à douze mille hommes; les garnisons de Gand & d'Oudenarde devoient se joindre à ce Général, & lui former une armée de vingt mille hommes, à la tête de laquelle il avoit ordre d'aller se présenter devant les lignes de la Flandre Françoisse. Le Maréchal n'attendit pas que le marquis de la Valette chargé de la défense des lignes, lui demandât du secours, pour faire partir le comte de Choiseul avec 36 escadrons; mais comme il soupçonnoit la ruse du prince d'Orange, le Comte avoit ordre de s'arrêter à Chievres, pour être également à portée de retourner au camp, ou de voler aux lignes, selon que les circonstances l'exigeroient.

Après avoir pourvu au salut de Dunkerque, de Calais, de Gravelines, de Namur & des lignes,
il

il n'étoit pas possible que l'armée Françoise ne fût très-inférieure à celle des Alliés; Luxembourg s'appliqua donc à ne choisir que des camps très-avantageux; c'est dans ce dessein qu'il vint se poster à la fin de Juillet dans la plaine d'Enghien, la droite appuyée au village de Steinkerque, la gauche à Hérines, & le quartier général à Hôves. Il n'étoit éloigné que de deux petites lieues de l'ennemi; mais cet espace étoit rempli de haies & de défilés, que Guillaume ne pouvoit franchir, sans s'exposer à être battu. Quoique le Maréchal n'appréhendât rien dans ce camp, cependant il ne négligea aucune des précautions que le Général le plus vigilant à coutume d'employer, pour être informé de tout ce qui se passoit dans l'armée des Alliés; il tenoit continuellement un grand nombre de partis sur eux, pour éclairer leurs mouvements; il entretenoit d'étroites correspondances dans leurs camps. Mais la fortune sembla prendre plaisir à se

1692.

1692.

*Mémoires
de Feuquieres
tom. III. p.
276.*

*M. D. M.
D. L. F.
Campagne
de 1692.*

jouer de ses soins , & même à les tourner contre lui.

L'électeur de Baviere étoit à peine arrivé dans les Pays-Bas, que Luxembourg avoit déjà trouvé le moyen de corrompre un de ses secretares , d'autres disent un de ses musiciens , pour être instruit de ses desseins. Cet homme qui avoit la confiance de son maître , ne manquoit pas de donner au Maréchal les avis les plus sûrs. Luxembourg en avoit toujours été très-fidèlement servi , parce qu'il lui prodiguoit l'or. Le traître fut découvert dans le temps qu'il écrivoit au Maréchal qu'il alloit être attaqué. Avant que de le livrer au supplice, Guillaume & l'Électeur lui dicterent une autre lettre par laquelle il mandoit à M. de Luxembourg , que les Alliés devoient la nuit du 2 au 3 Août faire avancer de l'infanterie & du canon vers les défilés qui séparoient les deux armées , mais qu'il ne s'en alarmât point ; que le roi Guillaume n'avoit d'autre objet que de couvrir un

grand fourage qu'il avoit ordonné vers Steinkerque: cette lettre ne fut pas plutôt partie, que le prince d'Orange fit garder exactement toutes les avenues de son camp, afin que le Maréchal ne pût recevoir d'avis qui le désabusât.

1692.

A la lecture de cette lettre, Luxembourg qui avoit une confiance particuliere en cet espion, non-seulement demeura tranquille; mais il choisit le jour même qu'il devoit être attaqué, pour faire quelques remedes que le dérangement de sa santé lui rendoit nécessaires.

Sur le minuit, les Alliés se mettent en route, ils s'avancent pleins de joie, de fierté & d'espérance. Le roi Guillaume sur-tout triomphoit du succès de sa ruse; peut-être n'avoit-il pas goûté d'instants plus agréables depuis qu'il étoit monté sur le trône; il croyoit toucher au moment glorieux où il alloit remporter une victoire signalée sur un Général qui l'avoit toujours battu: tout sembloit lui an-

Ibidem

1692.

noncer un succès certain & décisif.

Il attaquoit l'ennemi dans un poste où il lui étoit impossible d'étendre & de faire manœuvrer sa cavalerie, par le moyen de laquelle il avoit triomphé jusqu'alors ; c'étoit donc à l'infanterie seule à décider du combat, & quels avantages n'avoit pas celle des Alliés sur la Française ! Le nombre , l'état florissant , un meilleur exercice, de meilleures armes : pour comble de bonheur , le Général ennemi avoit envoyé son artillerie à Mons ; le marquis de Boufflers qu'il avoit appelé des bords de la Meuse, étoit encore éloigné de plus de trois lieues de Steinkerque. Enfin Luxembourg ce chef si actif, si vigilant, si rusé, étoit surpris ; il étoit malade. D'après toutes ces circonstances étoit-il permis de douter de la victoire ? Cependant la fortune trahit encore son attente ; le génie de Luxembourg devoit encore prévaloir sur le sien, & la valeur triompher du courage appuyé de l'artifice.

Quelque secrète que fût la mar-

che des Alliés ; le chevalier de Traci qui commandoit un des partis du Maréchal , apperçut avec l'aurore une colonne qui s'avançoit vers le village de Sainte-Renelle à une lieue de Steinkerque ; il écrit sur le champ à son Général , pour lui faire part de sa découverte. Le Maréchal prévenu par son espion , lui répond qu'il fait de quoi il s'agit , & qu'il ait seulement soin de l'observer. Une demi-heure après un capitaine des carabiniers qui étoit aussi en campagne , lui mande qu'il voit une colonne de cavalerie approcher , mais que ce n'est qu'une escorte de fourageurs , attendu qu'il avoit apperçu des travailleurs qui fauchoient ; il n'en fallut pas davantage pour confirmer au Maréchal l'avis qu'il avoit reçu du camp des Alliés. Préoccupé de cette idée , il ne fit aucun cas d'un second & d'un troisieme billet de Traci , qui l'assuroit que la plaine se remplissoit de troupes ennemies ; enfin sur un quatrieme billet du même partisan , que l'armée entiere

1692.

*Mémoires
du marquis
de Feuquieres.*

1692.

des Alliés laissant Sainte-Renelle à gauche, prenoit la route de Steinkerque, tout malade qu'il est, Luxembourg se leve, s'habille & monte à cheval; l'alarme se répand dans le camp; les Princes, les Généraux sortent de leurs tentes à demi-habillés; les uns vont se mettre à la tête de leurs brigades; les autres en plus grand nombre volent auprès du Maréchal. On conçoit quels furent le désordre, la confusion & la terreur dans toute l'armée.

*Relation de
la bataille de
Steinkerque.*

Cependant, Luxembourg suivit du duc de Bourbon, du prince de Conti, de MM. de Vendôme, du duc de Villeroy, du comte d'Auvergne, du comte de Tilladet, du duc de Barwick, du prince de Turenne, du prince d'Elboeuf, du chevalier de Gassion, s'avance sur une hauteur entre Rebeck & Steinkerque, d'où il apperçut, le plus grand & le plus terrible spectacle, une armée de 80 mille hommes qui marchoit à lui avec autant d'ordre que de fierté.

Dans de si terribles circonstances, il n'y avoit que des prodiges de génie, de valeur & d'activité, qui pussent garantir l'armée Françoisse de sa ruine. Luxembourg, sans laisser appercevoir sur son front & dans ses yeux le plus léger nuage d'inquiétude & d'embarras, fait ses dispositions en présence de tous les Officiers généraux qui l'accompagnoient. Son armée n'avoit point de champ de bataille ; il lui en assigne un à la tête du camp : il la forme sur un terrain entrecoupé de fossés, de haies & de petites maisons : persuadé que l'ennemi dirigera sa principale attaque contre le village de Steinkerque, il remplit les avenues de ce village de l'élite de son infanterie ; sa gauche pouvoit être tournée & enveloppée à la faveur des bois, elle est sur le champ renforcée d'une brigade d'infanterie ; enfin, Luxembourg embrassant tous les objets à la fois, mande à Boufflers d'accourir avec la cavalerie & les dragons ; il donne ordre au duc

1692.

*Mémoires
du marquis de
Feuquières t.
III. p. 279.*

*Relation de
la bataille de
Steinkerque.*

1692. du Maine qui commandoit la cavalerie de la gauche , d'avancer jusqu'au-dessus d'Enghien , & d'y attendre l'ennemi en bataille , pour tomber sur lui , lorsqu'il l'auroit lui-même repoussé & chassé de devant Steinkerque. Quoique la disposition du pays rempli de haies & de défilés ne permît point à ce Prince d'exécuter cet ordre , il est constant qu'il contribua infiniment à la victoire ; le soldat , en voyant son Général , tout surpris qu'il étoit , non-seulement ne pas désespérer du succès , mais encore agir , comme s'il eût eu l'événement entre ses mains , sentit renaître sa confiance & son audace ; il combattit avec un courage dont il n'y a presque point d'exemple dans l'histoire.

Pendant que tous les Officiers généraux , qui dans cette mémorable journée signalèrent à l'envi les uns des autres leur zele & leur valeur , vont par-tout exécuter les dispositions du Maréchal , lui-même rangeoit en bataille sous Steinkerque

que, les brigades à mesure qu'elles arrivoient; il fut obligé de les former sur six lignes, à cause de la disposition du terrain qui étoit très-refferré. Voici le nom de ces braves légions qui eurent le plus de part à la gloire de cette bataille; on les nommera, comme elles furent placées, sans distinction de rang. La brigade de Bourbonnois occupoit la premiere ligne; à sa droite étoit un corps de dragons à pied soutenus par les régiments Royal-Italien, Royal-Roussillon & Provence; à gauche le régiment de Champagne; la seconde ligne étoit composée de la brigade de Stoup, Suisse; la troisieme, de Porlier de la même nation; la brigade des Gardes remplissoit la quatrieme; elle étoit suivie de celle de Zurlauben, & enfin de celle du Roi qui formoient la cinquieme & la sixieme ligne. La Maison du Roi à la tête de laquelle combattoit le comte de Choiseul, soutenoit ce corps immense d'infanterie; la gendarmerie étoit à sa droite, les

1692.

Ibidi

1692.

grenadiers à cheval défendoient le cimetière de Steinkerque : le Maréchal, afin de faire agir tous ces différents corps en ordre & sans confusion ménagea entr'eux un assez grand intervalle.

En parcourant les rangs, Luxembourg, les Princes, les Généraux exhortoient le soldat à combattre avec une fermeté digne du nom François : par-tout ils entendirent des cris de *vive le Roi*, qui sembloient annoncer la victoire.

Cependant il y avoit plus de deux heures que les Alliés foudroyoient l'armée françoise de toute leur artillerie. Le Maréchal ne pouvoit y répondre, parce que son artillerie n'arriva qu'à l'instant même que l'action commença, c'est-à-dire, sur les neuf heures du matin ; il la distribua avec la même supériorité que son armée.

*Mémoires
du marquis de
Feuquieres t.
III. p. 185.*

Jamais Général n'avoit fait en si peu de temps de si belles dispositions ; mais, quoique la rapidité avec laquelle elle fut exécutée tint du prodige, le Maréchal eût été

battu, si le prince d'Orange, à la sortie des défilés, au lieu de ranger ses troupes en bataille, les eût menées aux François, distribuées comme elles étoient en colonnes; le choc des colonnes eût ouvert, pénétré & séparé l'armée ennemie, qui jamais n'eût pû se rallier: cet excès de sagesse est la seule faute qu'on puisse reprocher au prince d'Orange dans cette fameuse journée. Mais on n'en faisoit pas impunément devant le Maréchal: lui laisser le temps de se reconnoître, c'étoit lui abandonner la victoire. Telle étoit la confiance qu'il avoit en ses troupes, que dès qu'il les eut vu en état de combattre, il se regarda comme victorieux.

Les commencements de l'action ne furent pourtant rien moins qu'avantageux. Déjà la brigade de Bourbonnois écrasée par le feu des Alliés, avoit perdu du terrain & une batterie de canons; la seconde ligne avoit eu le même sort: tout annonçoit une sanglante défaite, lorsque le duc de Virtemberg, par la plus

1692.

1692.

*Histoire de
Guillaume
III. tome II,
p. 16.*

audacieuse de toutes les manœuvres, vint encore augmenter le trouble & le désordre parmi les François. Ce Prince s'étoit tenu jusqu'alors embusqué derriere les haies avec huit bataillons Anglois & Danois; il n'eut pas plutôt apperçu la brigade de Stoup plier, qu'on le voit sortir tout-à-coup de son poste; il accourt, s'approche jusqu'à vingt pas de la troisième ligne, plante des chevaux de frise, à couvert desquels il fait un feu tel qu'on n'en avoit jamais vu de plus terrible les François qui n'étoient armés que de mousquets, tandis que l'ennemi se servoit du fusil, ne pouvoient répondre que foiblement. Ce qu'il devoit arriver, arriva. La troisième ligne plie, l'ardent Virtemberg poursuit la victoire; il s'empara d'une batterie de dix pieces de canon qu'il pointe aussitôt contre le reste de l'infanterie Française.

*Relation de
la bataille de
Steinkerque.*

Quoique la défaite de ces trois lignes ne parût point intimider les autres, le Maréchal ne jugea pas à-propos de soutenir plus long

temps le combat avec des armes si inégales. Il n'y avoit qu'un moyen d'arracher la victoire à l'ennemi ; c'étoit de le priver de l'avantage de son feu. Luxembourg suivi des Princes & de la plus haute noblesse du Royaume, se met à la tête de la brigade des Gardes, & lui déclare qu'il faut marcher aux Alliés la pique & l'épée à la main.

1692.

Le duc de Chartres commandoit la réserve: en apprenant que le duc de Bourbon, le prince de Conti, MM. de Vendôme, de Villeroy, de Barwick s'ébranloient pour attaquer l'ennemi, il envoya conjurer M. de Luxembourg de lui permettre de combattre avec eux. Luxembourg persuadé que la présence d'un petit-fils de France exposé au plus grand danger, ne pouvoit qu'exciter le courage des troupes, se rendit à ses instances ; mais en arrivant, le jeune Prince reçut une blessure considérable à l'épaule: le Maréchal effrayé se vit obligé de se servir de toute son autorité, pour le forcer de retourner à son poste.

Ibidem

1692.

*Lettre du
maréchal de
Luxembourg
au Roi du 6.
Août.*

Cependant l'ordre d'attaquer avec la pique & l'épée avoit été reçu des officiers & des soldats des deux regiments des Gardes avec transport: ils l'exécuterent avec une gaieté qui caractérise le génie de la nation Françoisse: en marchant à l'ennemi à travers un déluge de plomb & de feu, les uns chantoient, les autres rioient & plaisantoient. Après l'action hardie & brillante du corps de Virtemberg, il n'y avoit personne qui ne s'attendît de sa part à la plus terrible résistance; mais soit que les Alliés fussent épuisés de la longueur & de la fureur du combat, soit qu'ils fussent étonnés de l'audace avec laquelle les François dédaignant les armes à feu, marchaient à eux, il est constant qu'ils ne soutinrent pas dans ce nouveau combat la gloire qu'ils venoient d'acquérir. Il n'y eut de danger pour les François, qu'en franchissant l'intervalle qui les séparoit de l'ennemi: en effet, ils n'eurent pas plutôt arraché les chevaux de frise, qu'ils

s'élancent & se précipitent dans les rangs , furieux & ne respirant que le sang. Les Anglois & les Danois ne s'abandonnerent pas à la vérité à une fuite honteuse , mais ils se laissoient égorger sans se défendre & sans demander quartier : de sept mille hommes que Virtemberg avoit conduits au combat , il ne s'en sauva peut-être pas cent : c'est dans cet endroit que furent tués les généraux Anglois Mackai , Douglas , d'Anglus & un nombre étonnant d'officiers : non - seulement on reprit le canon qu'on avoit perdu , mais on s'empara encore d'une batterie qui appartenoit à l'ennemi.

1692.

*Relation de
la bataille de
Steinkerque*

Luxembourg , sans donner à l'ennemi le temps de se reconnoître , le poursuit & le précipite dans les défilés dont il étoit sorti pour combattre. La cavalerie des Alliés tenta en vain les plus grands efforts pour soutenir son infanterie vaincue ; les bataillons que le Maréchal avoit jettés dans les haies dont il s'étoit emparé , la re-

1692. poussa toujours & la mit en défordre.

*Mémoires de
Barwick. t. I.
page 120.*

Pendant qu'on combat avec tant de gloire & de succès sous Steinkerkue, il se livroit des actions sanglantes le long du front des deux armées. Le chevalier de Gassion à la tête du régiment Dauphin tailla en pieces un bataillon Anglois embusqué derriere des haies; il le poursuivit jusqu'à la plaine, où il eut encore la gloire de défaire plusieurs bataillons qui étoient venus à son secours. Le prince de Conti de son côté & le duc de Barwick n'eurent pas plutôt vu la destruction du corps de Virtemberg qu'ils étoient retournés à la droite; le Prince & le Duc menerent eux-mêmes le régiment de Provence à la charge; ils défirent quatre bataillons. Le régiment de Champagne & celui de Nice conduits par le marquis du Montal, détruisirent presqu'entièrement le régiment des Gardes Angloises; le marquis de Boufflers qui avoit volé aux ordres du Maréchal, arriva assez tôt avec

la cavalerie & ses dragons pour tailler en pieces une brigade Allemande commandée par le prince de Nassau-Sarbruck. Enfin on peut dire qu'il y eut autant d'actions remarquables qu'il y eut de haies & de ravins à franchir : mais les François furent par-tout victorieux ; le Maréchal poursuivit les vaincus par les mêmes chemins par où ils étoient arrivés, avec tant d'ordre & de vivacité, qu'il leur fut impossible de se rallier.

1692.

Le roi Guillaume voyant son armée par-tout repoussée, fit sonner la retraite sur les sept heures du soir : on le poursuivit jusqu'à la nuit. Si le duc du Maine eût pû exécuter, avec la cavalerie de la gauche, l'ordre que le Maréchal lui avoit donné d'approcher du petit Enghien, & d'y attendre l'ennemi, il ne seroit peut-être pas échappé dix bataillons du champ de bataille ; mais malgré tous les efforts du Duc, la situation du pays, rempli de haies, de fossés & de bois, ne lui permit pas, comme

Ibidem

1692.

on l'a déjà dit, de ranger sa cavalerie en bataille.

C'est ainsi que protégé par les ténèbres de la nuit, & les défilés, Guillaume eut le bonheur de regagner son camp. Dans sa retraite il fit mettre le feu à une prodigieuse quantité de poudre & de chariots; il laissa sur le champ de bataille environ douze mille hommes: on prétend qu'il en ramena presque autant de blessés.

*Lettres du
maréchal de
Luxembourg
au Roi du 8.
Août.*

Quoi qu'il en soit, cette victoire ne produisit aux François que beaucoup de gloire; elle leur coûta six mille hommes tués ou blessés: il est vrai que le Maréchal dans une lettre qu'il écrivit au Roi, prétend que le nombre n'en parut si grand, que parce qu'on y comprit tous les déserteurs depuis le commencement de la campagne, & tous les soldats qui étoient morts de maladie depuis le siège de Namur. Mais on perdit des officiers du mérite le plus distingué, entr'autres le prince de Turenne, digne par sa valeur & ses talents de porter un si grand nom.

Il ne faisoit presque que d'arriver de la Morée, où il avoit gagné des batailles contre les Turcs. La gloire de servir sa patrie en qualité de subalterne, lui avoit paru préférable à celle de commander les armées étrangères; le marquis de Tilladet, dont on a parlé plusieurs fois avec éloge, tous les deux étoient lieutenants-généraux; le marquis de Bellefonds, le colonel Stoup, le marquis de Firmarcon, brigadiers ou colonels, eurent le même sort.

1692,

On ne trouvera pas le carnage de part & d'autre étonnant, si l'on considère que le terrain sur lequel on combattit avec acharnement pendant dix heures, n'avoit gueres qu'une demi-lieue d'étendue. Le vainqueur ne fit que quinze cents prisonniers; il prit douze drapeaux & dix pieces de canon.

Dans la relation de cette mémorable journée, Luxembourg ne parle que du courage & des talents des officiers généraux. Voici le nom de ceux à qui la fortune ou le zele fournirent le plus d'occa-

*Manuscrits
de la maison
de Lux.*

1692.

sions de se signaler : le prince de Conti , qui après Luxembourg eut le plus de part à la victoire ; ce Prince aussi éclairé que brave eut deux chevaux tués sous lui ; en changeant pour la troisième fois de cheval, il disoit froidement : *Je vois bien que l'ennemi en veut à mon écurie* : le duc de Chartres blessé , le duc de Bourbon qui, quoique malade, fit des prodiges de valeur ; le duc de Vendôme , le duc de Ville-roi , le duc de Barvick , le prince de Turenne , le marquis de Tilladet , le marquis de Boufflers , le marquis du Montal, le Grand-Prieur, le chevalier de Gassion, le prince d'Elboeuf, le comte d'Artagnan, le marquis d'Alegre , qui y fut blessé ; les comtes de Mailli, de Luxe , d'Albergotti, le chevalier d'Angoulême ; ces cinq derniers n'étoient que brigadiers ou colonels.

Au reste Luxembourg usa de la victoire comme à Fleürus : non-seulement il prodigua aux blessés des vaincus les mêmes soins qu'aux

siens , mais il permit à ceux qui pouvoient soutenir le mouvement de la voiture de retourner au camp. 1692.

La nouvelle de la victoire fut reçue en France avec des transports incroyables. Quoique la nation fût accoutumée à vaincre , elle sembloit toujours triompher avec une nouvelle joie , lorsque c'étoit le prince d'Orange qui fournissoit matière à ses triomphes ; ce sentiment n'étoit pas dicté par la crainte , mais par la haine ; les François pénétrés de respect & de vénération pour l'autorité légitime , ne voyoient dans Guillaume qu'un usurpateur , un nouvel Absalom , qui pour satisfaire sa criminelle ambition , remplissoit l'Europe de troubles , de sang & de calamités : il faut avouer aussi que les circonstances qui accompagnoient le dernier combat , les suites irréparables d'une défaite , ajoutoient encore à l'éclat de la victoire : après avoir vu Luxembourg avec une armée surprise & presque vaincue , repousser & battre un ennemi for-

1692.

midable, il n'y avoit personne qui ne le regardât désormais comme un Général invincible; on ne pouvoit se lasser d'admirer un homme dont le génie & la fortune sembloient enchaîner les événemens.

Mais pendant que la capitale, les provinces, les armées retentissoient des éloges qu'on prodiguoit à Luxembourg, d'ingrats & inutiles courtisans, pour diminuer aux yeux du Roi le mérite du vainqueur, ne cessoient de répéter : Mais enfin il a été surpris. *Eh qu'eût-il fait de plus, s'écria enfin le Roi indigné, s'il eût surpris ?* Quoique Louis XIV n'aimât pas Luxembourg autant qu'il l'estimoit, quoiqu'il lui donnât, comme on verra dans la suite, d'assez grands dégoûts, telle étoit l'idée qu'il avoit de ses talents & de son amour pour l'Etat, qu'il regarda toujours comme de vils & méprisables jaloux, ceux qui tenterent d'affoiblir à cet égard la haute opinion qu'il avoit conçue de lui.

Tout vaincu qu'il étoit, le roi

Guillaume n'éprouvoit point chez les Alliés les traits de la malignité; il n'y avoit au contraire personne parmi eux qui ne vantât la sagesse avec laquelle il avoit préparé la bataille dans des lieux dont la situation sembloit lui annoncer la victoire; l'habileté avec laquelle il avoit affoibli & surpris un Général actif & vigilant; son courage héroïque dans le combat; ses ressources dans la retraite; enfin la grandeur d'ame avec laquelle il soutenoit un revers si imprévu, si accablant.

1692.

Ce Prince paroissoit en effet si peu effrayé de sa défaite, qu'il publioit déjà que la campagne ne se passeroit point qu'il ne livrât aux François une nouvelle bataille plus sanglante encore que celle qu'il venoit de perdre; il n'attendoit, pour se mesurer de nouveau avec son vainqueur, que l'armée d'Angleterre qu'il avoit destinée à faire une invasion en France.

Luxembourg qui apprenoit tous les jours par les déserteurs des

1692.

Alliés, qui passerent au nombre de près de deux mille dans son camp, de nouvelles circonstances de la perte immense de ce Prince, vouloit de son côté tomber sur lui & le combattre, avant qu'il eût été joint par les vingt mille Anglois, qu'il avoit mandés. Dans le découragement où étoient les Alliés, il est constant qu'il eût achevé de détruire les troupes échappées au carnage de Steinkerque. Les partis, les détachements ne se présentoient qu'avec les marques de la plus vive frayeur devant ceux des François; quelques jours après la bataille de Steinkerque, le marquis de Rosen étant sorti du camp avec un parti de six cents chevaux, en rencontra un de deux mille, il fond sur lui; il avoit à peine enfoncé l'avant-garde, que la fuite avoit dispersé le reste. Mais Luxembourg eut beau représenter au Roi les suites avantageuses d'une nouvelle victoire; ce Prince à qui il étoit plus difficile, après ses succès, de trouver des soldats, qu'aux Alliés après leurs

*Campagne
de 1692.*

leurs défaites, n'approuva point les vues du Maréchal ; il affoiblit même son armée de cinq régiments de dragons, qu'on envoya au secours du Dauphiné dévasté par le duc de Savoie.

1692.

Le Maréchal qui avoit ainsi les mains liées, resta dans son camp jusqu'à ce que la disette des fourrages, & l'infection des cadavres entassés les uns sur les autres, l'en chassassent : il vint se poster à Lefines, d'où il détacha le marquis de Boufflers avec 60 escadrons, pour aller faire contribuer le pays des Alliés qui est situé sur la Meuse.

Guillaume dont l'armée, depuis la jonction des Anglois, étoit plus nombreuse qu'au commencement de la campagne, entreprit de faire repentir le Maréchal de sa confiance. Il s'ébranle pour s'emparer de Courtrai, ville ouverte & sans défense ; mais quoiqu'il eût un jour d'avance, le Maréchal le prévint, & le força de se retirer à Deinse. Après quelques jours d'inaction, Guillaume marcha de nouveau vers

Ibidem;

1692.

la Knoque ; il vouloit prendre ce fort & bombarder Dunkerque ; dans sa marche il occupa Furnes & Dixmude qui étoient démantelés ; mais Luxembourg l'empêcha de pénétrer plus avant.

Au reste , il se donna bien de garde d'empêcher les Alliés de fortifier Furnes & Dixmude, il vouloit les laisser travailler pour les François : en effet, au commencement de l'année suivante , le marquis de Boufflers emporta ces deux postes dans lesquels Guillaume avoit formé d'immenses magasins ; il y fit aussi prisonniers quatre mille Anglois.

Pendant que le Maréchal fermoit aux ennemis le chemin de Dunkerque , le marquis de Boufflers portoit la terreur & le ravage le long de la Meuse ; le marquis d'Harcourt battoit sur la riviere d'Ourte , dans le Duché de Luxembourg , trois mille chevaux des Alliés ; enfin le comte de Guiscard , gouverneur de Namur , vengeoit avec éclat l'échec qu'avoit reçu une partie de

*Campagne
de 1692.*

sa garnison qui avoit été battue par celle d'Hui, en forçant le fauxbourg de Stat sous Hui, & en détruisant un corps de troupes des Alliés.

1692.

Cependant Guillaume rebuté de tant de mauvais succès, n'attendit pas la fin de la campagne pour quitter son armée; il se rendit à la Haie, pour obliger les Etats-Généraux à redoubler d'efforts la campagne suivante. On leva par ses ordres de nombreuses troupes en Allemagne, en Danemarck, & jusques dans la Suede; la promesse solennelle qu'il fit aux Anglois de les mettre au commencement du printemps en possession de Dunkerque qu'il tenoit, disoit-il, bloquée par Furnes & Dixmude, leur fit non-seulement oublier les disgrâces présentes, mais elle valut à Guillaume, de la part de cette nation, des secours immenses en argent & en troupes.

Tandis qu'il ébranle ainsi toute l'Europe, & l'épuise pour accabler la France sous le poids de sa haine

1692.

& de sa puissance , Luxembourg plus heureux que lui dans ses projets , faisoit bombarder Charleroi par le marquis de Boufflers : l'électeur de Baviere qui ne s'attendoit à rien moins qu'à voir les François ofer entreprendre une expédition en présence d'une armée telle que la sienne , se hâta d'appeller à son secours le roi Guillaume qui ne s'étoit pas embarqué pour l'Angleterre. Guillaume accourut , mais ce ne fut que pour avoir la douleur d'être témoin de la ruine de Charleroi. Quelques efforts qu'il fît , soit pour attirer le Maréchal à une bataille , soit pour approcher du corps de Boufflers , Luxembourg par le seul choix de ses camps , l'arrête par-tout : le bombardement dura huit jours ; Boufflers ne se retira qu'après avoir abymé une partie de la ville & des fortifications.

Tels furent les événements de la campagne en Flandres : ils furent presque aussi avantageux en Alsace ; le Maréchal de Lorge défit

& prit au combat de Phortzeim le duc de Virtemberg; il fit lever le siège d'Ebernbourg au Lantgrave de Hesse; il n'y eut que du côté des Alpes qu'on éprouva d'assez grands désastres. M. de Catinat, faute de troupes, ne put empêcher le duc de Savoie de prendre Gap & Embrun. La France n'en eût pas été quitte pour la perte de ces deux places, si le duc de Savoie n'eût été arrêté, au milieu de ses succès, par une fâcheuse maladie; au reste les Alliés firent les plus terribles ravages dans le Dauphiné, funestes, mais justes représailles de la manière dont les François avoient traité le Palatinat & la Savoie: c'est ainsi que la guerre devenoit de jour en jour plus terrible & plus ruineuse.

A son retour en France avec les Princes & les Seigneurs qui avoient partagé avec lui la gloire de la journée de Steinkerque, Luxembourg jouit sur la route & à Paris d'un triomphe aussi agréable qu'imprévu: les chemins, les rues étoient

1692.

*Siecle de
Louis XIV.*

1692.

remplis d'une foule de citoyens qui , par leurs applaudissements , s'empressoient de lui témoigner , ainsi qu'aux braves compagnons de sa victoire , la reconnoissance & le respect dont ils étoient pénétrés ; les femmes sur-tout plus sensibles à la gloire des héros , signaloient leur joie par des démonstrations plus vives & plus flatteuses : on fait que les hommes portoient alors des cravates de dentelle qu'on n'arrangeoit qu'avec assez de soin & de temps ; dans le désordre qu'avoit excité la surprise , les Princes & les Généraux , pour être plutôt prêts à recevoir l'ennemi , avoient négligemment passé ces cravates autour de leur cou. Les femmes , pour rappeler aux vainqueurs le souvenir de cette célèbre journée , avoient inventé une nouvelle parure faite sur le modele de ces cravates ; il n'y en avoit point à la Cour ou à la ville qui ne s'empresât d'attirer sur elle les regards des héros de Steinkerque , par cet ornement dont on voit encore aujourd'hui

des traces ; toutes les bijouteries , les modes nouvelles étoient à la Steinkerque ; on regardoit avec une complaisance mêlée d'admiration un officier qui s'étoit trouvé à cette sanglante action ; on peut dire enfin , qu'il n'y a peut-être que la bataille de Fontenoi , gagnée par Louis XV en personne , qui ait fait une impression plus vive & plus agréable dans le Royaume.

1692.

Luxembourg n'avoit qu'un moyen de justifier & d'augmenter encore les marques d'estime & de vénération qu'il recevoit de ses concitoyens ; c'étoit de leur procurer la paix par de nouveaux triomphes ; la paix , depuis la journée de la Hogue , devenoit de jour en jour plus nécessaire ; la victoire , en rendant les Alliés maîtres de la mer , les mettoit à portée de faire des descentes en France , de bloquer , de bombarder ses ports , d'interrompre & d'anéantir son commerce ; le Roi se voyoit forcé d'entretenir de nombreuses troupes dans les provinces maritimes ; ce-

1693.

1693.

pendant les recrues devenoient plus rares; l'argent, le nerf de la guerre, manquoit; & ce qui étoit bien plus funeste, la disette affligoit le Royaume. Dans ces circonstances, Louis XIV fit quelques propositions de paix; mais le Prince d'Orange ne manqua pas de les rejeter hautement. Si le Roi de France, disoit-il, malgré ses victoires, recherche la paix, c'est que son Royaume est épuisé, ou qu'il cherche à nous désunir pour nous accabler les uns après les autres: ainsi quel que soit le motif qui le fasse agir, les Alliés n'ont qu'un parti à prendre, c'est de poursuivre la guerre jusqu'à ce que ce Prince ambitieux, qui vouloit donner des fers à l'Europe, soit réduit aux anciennes bornes de son Empire. Luxembourg qui les voyoit s'aguerrir & s'animer de jour en jour, vouloit, tandis que le François étoit encore plein de vigueur & de courage, terminer la querelle par un coup décisif. C'est dans cette vue qu'il conseilla au Roi d'assembler ses

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Luxembourg.*

ses principales forces dans les Pays-Bas, de les partager en deux armées à la tête desquelles ce Prince d'un côté, & lui-même de l'autre, iroient chercher le Prince d'Orange pour l'accabler.

1693.

Mais ce projet demandoit une exécution prompte & rapide : il falloit se mettre en campagne au commencement du printemps, & prévenir l'arrivée des troupes qui hivernoient en Allemagne. Il est constant que le prince d'Orange n'auroit eu alors à opposer aux François qu'environ 60 mille Anglois, Espagnols, ou Hollandois ; s'il eût osé attendre le Roi & Luxembourg, il n'y avoit point de camp dans les Pays-Bas qui eût pû le garantir d'une entière défaite ; s'il eût cherché un asyle en Hollande, les deux armées Françaises l'eussent poursuivi sans lui donner le temps de se reconnoître : le Maréchal étoit persuadé qu'à la vue de l'orage prêt à éclater sur eux, les Etats-Généraux se hâteroient de signer une paix particulière ;

Ibidem.

1693. il n'en eût pas fallu davantage pour dissoudre la grande alliance ; l'Espagne , la Savoie auroient certainement suivi l'exemple de la Hollande.

*Campagne
de 1693.*

*M. D. M.
D. L. F.*

La grandeur du projet flatta le Roi ; il l'adopta. Tel fut en conséquence son plan de campagne. Une armée médiocre en Alsace , pour disputer le terrain à l'ennemi ; une autre moins nombreuse en Roussillon ; celle du Dauphiné fut augmentée ; Monsieur resta en France en qualité de lieutenant-général du Royaume avec huit mille hommes.

Toutes ces mesures prises, les côtes garnies de troupes , il restoit au Roi , pour exécuter son entreprise , cent vingt-deux bataillons, & deux cents soixante & six escadrons, sans compter quinze mille hommes qui devoient garder les lignes, ou agir dans le Duché de Luxembourg.

Mais quoique le Roi eût saisi le projet avec une ardeur incroyable, quoiqu'il fût le Prince de son temps le plus actif & le mieux servi, le

malheur des circonstances fit perdre un temps précieux : tous les préparatifs qui auroient dû être faits au commencement d'Avril, ne le furent qu'à la fin de Mai. La disette d'argent ne permit point d'établir des magasins de fourage pour la subsistance de 60 mille chevaux.

Quelque fâcheux que fût ce contre-temps, le Maréchal chargé de l'exécution, avoit si bien pris ses mesures, qu'il étoit impossible au roi Guillaume d'échapper au coup terrible qui lui étoit préparé sans un accident imprévu qui suspendit la marche des troupes.

L'armée à la tête de laquelle le Roi devoit combattre, composée de l'élite des troupes du Royaume, étoit assemblée sous Tournai ; elle montoit à 50 mille hommes, 52 bataillons & 116 escadrons. Celle du Maréchal plus nombreuse, mais moins aguerrie, s'étoit déjà avancée jusqu'à Givries ; elle consistoit en 70 bataillons & 160 escadrons, environ 60 mille hom-

1693.

Campagne
de 1693.*Ibidem.*

1693.

mes. Luxembourg n'attendoit plus que les derniers ordres du Roi pour marcher à l'ennemi , lorsqu'il apprit que ce Prince étoit tombé malade au Quesnoi. Les deux armées restèrent campées jusqu'au 3 Juin. Guillaume profita de ce temps pour rassembler ses troupes. Son activité ne l'eût pas encore sauvé , si de nouveaux événements n'eussent inspiré de nouveaux desseins au Roi , ou plutôt si la providence qui a tant de fois sauvé la France , lorsqu'on la croyoit au bord du précipice , n'eût veillé au salut des Alliés.

A la premiere nouvelle du rétablissement de la santé du Roi , Luxembourg vint camper à Felluy , couvrant l'armée royale jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans la plaine de Gemblours.

Cependant Guillaume , à l'aspect des forces redoutables qui s'approchent de lui , ne sachant où viendrait fondre l'orage , se hâte de pourvoir au salut de Bruxelles , de Gand , d'Oudenarde , d'Ath ,

d'Ostende, de Nieuport, d'Anvers & de Malines ; il jette vingt-cinq mille hommes dans un camp qu'il avoit tracé sous Liege ; il ne lui restoit plus que soixante mille hommes avec lesquels il prit le parti , comme l'avoit prévu Luxembourg, de venir se poster à Parck sous Louvain : mais cette armée étoit dans une si grande consternation , qu'elle se seroit débandée sans la présence de Guillaume & de l'électeur de Baviere. C'étoit-là l'instinct de marcher à elle ; mais par une fatalité qu'on a peine à concevoir , en arrivant au camp de Gemblours, le Roi proposa d'aller assaillir en personne le camp retranché de Liege , tandis que Luxembourg attaqueroit le Prince d'Orange. Ce n'étoit pas remplir le plan qu'on s'étoit proposé de réunir toutes les forces des Pays-Bas contre le seul Guillaume. Aussi Luxembourg combattit le sentiment du Roi : il représenta qu'en marchant avec les deux armées à celle des Alliés , on la dis-

1693.

Ibidem.

1693.

siperoit aisément ; qu'après son entière défaite , non-seulement le camp de Liege tomberoit de lui-même , mais encore la plus grande partie des Pays-Bas , & Maestrecht même. Mais il eut beau vanter les avantages d'une victoire qu'il peignoit comme facile , le Roi demeura ferme dans sa résolution ; il étoit d'autant plus attaché à la conquête de Liege , qu'il vouloit humilier personnellement le Prince d'Orange qui avoit promis publiquement aux Etats-Généraux de leur conserver cette grande ville.

Comme il y avoit après tout beaucoup de grandeur d'ame & de courage dans les vues du Roi , Luxembourg se détermina d'autant plus volontiers à exécuter ses ordres , que dans l'effroi où il voyoit les Alliés , il étoit persuadé qu'il remporteroit sur eux une victoire , dont il ne partageroit la gloire avec personne. Mais dans le temps qu'il s'ébranloit pour marcher , il apprit que le Roi venoit encore de changer de sentiment.

*Campagne
de 1693.*

Ce Prince , depuis la mort de M. de Louvois , honoroit d'une confiance particuliere M. de Chamlai dont on a parlé dans le volume précédent. Chamlai , sans avoir le titre de Ministre , travailloit avec le Roi , lui donnoit des mémoires sur toutes les opérations de la guerre ; il n'étoit gueres moins consulté que les Généraux & M. de Barbesieux même : mais avec de l'application , du zele , beaucoup d'amour pour l'Etat , de désintéressement & de probité , M. de Chamlai n'avoit ni les vues , ni le génie , ni les ressources d'un grand homme. Comme le Roi se préparoit à marcher à Liege , il lui représenta qu'il ne pouvoit se rendre maître de cette ville qu'il n'eût pris Hui ; que le siege de Hui seroit assez long pour donner le temps aux Alliés de jetter de nouveaux secours dans Liege ; qu'il faudroit forcer le camp retranché sous les murs de cette ville , camp également fortifié par la nature & l'art , défendu par plus de vingt-cinq

1693.

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Luxembourg.*

mille hommes, muni d'une artillerie formidable : l'idée des obstacles que le Roi auroit à vaincre dans cette expédition, effrayoit tellement Chamlai, qu'il conjuroit Sa Majesté dans les termes les plus forts, de ne point exposer ses armes toujours victorieuses à un affront certain.

On venoit d'apprendre la nouvelle de la prise d'Heidelberg, capitale du Palatinat. Cet exploit étoit considérable ; mais Chamlai entreprit de le faire regarder comme décisif, si on savoit en profiter. Il conseilla au Roi de transporter de la Meuse au Rhin l'élite de ses forces, & de les faire pénétrer jusques dans le cœur de l'Allemagne : *Puisque le Roi, ajoutoit-il, préfère le bonheur de ses sujets à sa gloire, & qu'il ne cherche qu'à terminer honorablement la guerre, qui doute qu'en inondant l'Empire de troupes, les Princes, les peuples déjà intimidés par nos succès, l'Empereur lui-même pressé par les Turcs en Hongrie, ne se voient forcés à accepter la paix ?*

Ibidem.

Si une fois l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, sont privées du secours des troupes Allemandes, il faut qu'elles succombent, ou bien qu'elles suivent l'exemple de l'Empereur.

1693.

Ces raisons plus spécieuses que solides, furent détruites avec beaucoup de force par le Maréchal : Quelque grands que soient les succès qu'on se promet en Allemagne, disoit ce Général éclairé par une longue expérience, on ne doit jamais se flatter de détacher de la ligue l'Empereur qui s'est toujours montré aussi mortel ennemi des François que le prince d'Orange même : je veux qu'on pénètre dans l'Empire, qu'on le ravage, qu'on y fasse des conquêtes ; mais après avoir brûlé dans toute l'étendue d'un pays riche & fertile, les villes, les bourgs fermés, les châteaux, comment conserver des conquêtes éloignées de la frontiere ? si on ose seulement y établir des quartiers d'hiver, nos troupes deviendront la proie de l'ennemi.

Ibidem

On prétend qu'à l'aspect de nos forces, la plupart des princes d'Allemagne se détacheront de la ligue, pour

1693.

ne pas voir leurs Etats dévastés. Cette raison pourroit être de quelque poids , si l'expérience ne nous avoit appris à nous défier des princes d'Allemagne ; l'exemple de M. de Baviere en 1646 , celui de l'électeur de Brandebourg en 1672 , nous font voir quelle confiance nous devons prendre aux traités particuliers faits avec les membres de l'Empire : tant qu'ils verront leurs domaines ravagés par nos armes , ils accepteront toutes les conditions qu'on leur présentera ; mais nous n'aurons pas plutôt repassé le Rhin , qu'ils se réuniront à leur chef. On dira peut-être que s'ils ne sont pas fideles à la neutralité , on ruinera leurs provinces ; qu'on les épuisera d'hommes & d'argent ? Quel avantage , au prix de ceux que la fortune nous offre ici ! c'est en Hollande , c'est dans ses propres foyers qu'il faut écraser une ligue que nos victoires & nos conquêtes n'ont fait jusqu'ici qu'affermir , parce qu'il n'y a que les sujets du roi d'Espagne & du duc de Savoie , les plus foibles de nos ennemis , qui en aient été les victimes.

Compte-t-on d'ailleurs pour rien d'exposer les troupes de Sa Majesté au mi-

lieu des chaleurs de l'été , aux fatigues d'une longue & pénible marche ? Quel parti prendra-t-on lorsqu'elles seront arrivées sur le Rhin ? Les mettra-t-on tout d'un coup en campagne ? mais on achevera de les ruiner : les laissera-t-on rafraîchir pendant quelques jours ? mais il n'en faudra pas davantage au prince Louis de Bade , Général fameux par la science des campements , pour fortifier un poste dans lequel il nous arrêtera , jusqu'à ce que l'Allemagne cette pépinière de soldats , lui envoie assez de troupes pour anéantir tous nos efforts.

1693.

Ibidem.

Enfin , & ce motif doit être sacré ; que diroit l'Europe , si elle voyoit le Roi le plus sage de l'univers , changer de plan au milieu d'une campagne , renoncer à des projets qui la tiennent en suspens , pour en former de moins grands & de moins décisifs ? Ce même prince d'Orange qui tremble aujourd'hui dans son camp , ne sera-t-il pas en droit de se vanter que sa seule contenance nous a effrayés ? Réputé alors le libérateur de la Hollande , il rétablira sur des fondements inébranlables son crédit que ses

1693.

disgraces & nos préparatifs commen-
çoient déjà à ébranler.

Ce discours dicté par le zèle & l'expérience ne persuada pas le Roi. On prétend, au reste, que ce Prince fut moins déterminé par les raisonnements vagues & faux de Chamlaï, que par sa complaisance pour Madame de Maintenon. Cette Dame encore effrayée de la maladie qui avoit arrêté le Roi au Quesnoi, ne pouvoit soutenir l'idée de lui voir exposer sa santé encore chancelante aux fatigues de la campagne ; peut-être aussi sa tendresse alarmée lui exagéroit-elle les périls de l'expédition qu'il alloit entreprendre. Quoi qu'il en soit, elle lui écrivoit tous les jours les lettres les plus pressantes pour le conjurer de retourner à Versailles. Louis XIV, à qui l'amour n'avoit peut-être jamais fait commettre de fautes, céda aux instances de Madame de Maintenon. L'Europe surprise, le vit retourner en France : mais l'événement justifia les prédictions du Maréchal.

M. D. M.
D. L. F.

Le Roi ne fut pas plutôt parti que Monseigneur & le Maréchal de Boufflers conduisirent à grande journée sur le Rhin un corps de 32 mille hommes d'élite des deux armées ; (a) le Dauphin , dont l'armée , après sa jonction avec les Maréchaux de Lorge & de Choiseul , étoit forte de 70 mille hommes , des meilleures troupes du Royaume , perdit d'abord huit ou dix jours. Le prince de Bade profita de l'inaction des François , pour rendre son camp d'Hailbron inattaquable. Après bien des efforts inutiles pour l'arracher de sa position , Monseigneur se vit obligé de repasser le Rhin. Cette armée qui devoit dompter l'Allemagne , ou la forcer à la paix , ne se rendit redoutable que par l'excès du désordre & du libertinage. On vit sous les yeux de l'héritier de la Couronne , & de trois Maréchaux de France , une

1693,

*Mémoires
du Maréchal
de Villars ,
Tome I, pag.
245.*

Ibidem.

(^a) Les Ministres déclarerent hautement le parti qu'on prit. *M. D. M. D. L. F.*

M. Chamlay lui-même se repentit d'avoir ouvert cet avis imprudent. *Lettres de Racine à Boileau.*

1693.

armée entière continuellement en maraude , brûlant les villes , les bourgs & les villages. Un nombre considérable de soldats restoit enseveli sous les ruines des incendies , & dans des caves pleines de vin. Ce n'est pas que les Généraux ne tâchassent d'arrêter ces excès
Ibidem. odieux. Il leur arrivoit quelquefois de faire pendre vingt soldats en un jour ; mais les châtimens ne faisoient qu'affoiblir l'armée , sans la corriger. Les exemples devenoient inutiles , parce qu'on avoit négligé d'établir au commencement de la campagne une discipline sévère.

D'un autre côté, le roi Guillaume qui s'étoit cru perdu sans ressource , eut peine à ajouter foi au retour du Roi en France , & à la marche de Monseigneur sur le Rhin. Ce Prince naturellement défiant , n'osa d'abord se livrer à toute sa joie , tant il craignoit que le nouveau plan des
M. D. M. François ne couvrît des mysteres
D. L. F. profonds ; il s'imagina que l'Empereur & le Corps Germanique , las d'une guerre dans laquelle ils

n'avoient éprouvé que des disgraces , l'avoient abandonné par un traité secret ; il crut qu'ils avoient eux-mêmes exigé que M. le Dauphin marchât sur le Rhin, afin de s'excuser de leur défection, sur la crainte d'être accablés : mais lorsqu'il fut sûr de la constance de ses Alliés, & de la légèreté de ses ennemis, il fit éclater les plus grands transports ; il ne manqua pas, comme l'avoit prévu le Maréchal, d'attribuer la retraite du Roi à la sagesse de ses mesures & à la fierté de sa contenance ; dès-lors il se prépara à réunir à son armée les troupes du camp de Liege, & les garnisons de la Hollande, pour entrer dans la Flandre maritime avec cent mille hommes.

1693.

Cependant Luxembourg devenu Généralissime des troupes Françoises dans les Pays-Bas, se voyoit encore à la tête d'une armée de 96 bataillons, & de 201 escadrons ; cette armée, si les corps eussent été complets, eût monté à près de 90 milles hom-

1693.

*Manuscrits
de l'Hôtel de
Luxembourg.*

mes. Mais dans les revues fréquentes que le Maréchal fit de ses troupes, avant la bataille de Nerwinde, il ne trouva presque point de bataillon qui eût plus de quatre cents hommes effectifs : la cavalerie n'étoit pas dans un meilleur état ; les escadrons manquoient d'hommes & de chevaux ; on voyoit dans le camp un nombre considérable de cavaliers démontés, qui devoient combattre avec l'infanterie ; mais loin d'en tirer du secours, le Maréchal avoit plus de peine à les contenir que le reste de l'armée qui ne montoit gueres qu'à 70 mille hommes.

En partant pour Versailles, le Roi qui savoit combien les Alliés desiroient la destruction de Dunkerque, dont les armateurs depuis le commencement de la guerre leur avoient enlevé sept ou huit cents vaisseaux, ne recommanda rien tant au Maréchal que de fixer la guerre sur la Meuse ; il le laissa aussi le maître de livrer bataille aux Alliés, si les circonstances l'exigeoient : ce
plan

plan n'étoit décidé ni pour l'offensive, ni pour la défensive; c'étoit à Luxembourg à préparer par son génie une campagne heureuse & triomphante.

1693.

Campagne
de 1693.

Mais les moyens que la Cour lui fournissoit pour vaincre, ne répondoient point à ceux des Alliés. L'armée du Maréchal n'étoit presque composée que du rebut de l'infanterie Françoisse; il ne comptoit sous ses ordres que neuf vieux régiments (a); le reste étoit un assemblage de nouveaux corps, sur la fermeté desquels il n'osoit compter dans une bataille; les anciens mêmes étoient remplis de recrues que les officiers avoient tellement négligé d'exercer, que la plupart ne savoient pas tenir leurs armes.

Ce n'étoit pas au reste la qualité des troupes qui inquiétoit le plus le Maréchal; il savoit que le François n'a besoin que d'émulation

(a) Les Gardes - Françoises & Suisses, Piémont, Navarre, le Roi, Lyonnois, Provence, Bouffonnois & Chartres.

1693.

pour devenir soldat , que le courage lui tient lieu d'expérience. Mais la Cour le laissoit manquer de fonds au point que l'armée fut quatre mois entiers sans toucher la solde ; l'indigence de Louis XIV. ne doit surprendre personne ; il y avoit six ans qu'il soutenoit la guerre contre toute l'Europe , sans le secours de la capitation & du dixieme : il est vrai qu'il avoit fait entrer dans ses coffres la somme d'environ quatre cents millions d'affaires extraordinaires ; mais cette ressource suffisoit-elle avec les revenus ordinaires , pour entretenir cinq à six cents mille hommes , c'est-à-dire , beaucoup plus que les Romains , maîtres de la plus belle & de la plus grande partie de l'univers , n'en ont jamais mis sur pied ?

Par la suite de cette indigence , il fut impossible à la Cour de fournir à l'armée les bestiaux qu'elle avoit coutume de distribuer au commencement de la campagne : cette privation jetta le Général dans une étrange perplexité ; il falloit se ré-

foudre à voir les troupes réduites au pain de munition fondre par la disette , les maladies & la désertion , ou fermer les yeux sur la maraude.

1693.

Pour comble de malheur, les entrepreneurs des vivres firent voiturier à l'armée des bleds de si mauvaise qualité, que le soldat tomboit malade en foule. Le Maréchal au désespoir , fit enterrer secrètement une quantité prodigieuse de ce mauvais bled : M. de Barbesieux eût désiré qu'on l'eût vendu ; mais jamais le Maréchal ni M. de Bagnols, intendant de l'armée, ne voulurent prêter leur ministère à un trafic d'autant plus honteux , qu'il eût coûté la vie à plusieurs milliers de malheureux. Le Roi remédia promptement à ce terrible abus ; mais il ne rendit pas au camp un grand nombre de soldats qui étoient morts , qui avoient déserté , ou qui remplissoient les hôpitaux.

Ibidem.

D'après toutes ces observations , il est constant qu'il ne falloit pas moins que le souvenir des victoires

1693.

précédentes pour ne pas redouter un ennemi à qui la retraite du Roi, le nombre & le choix des troupes, l'abondance de l'argent, des vivres & des munitions de guerre, inspiroit une fierté extraordinaire.

Avant que d'entrer dans le détail de la campagne, il convient de faire connoître au lecteur les officiers généraux qui seconderent le Maréchal. Indépendamment des maréchaux de Villeroi & de Joyeuse qui étoient à ses ordres, on comptoit dans l'armée trois Princes du Sang, M. le duc de Chartres, le duc de Bourbon & le prince de Conti, le duc de Barwick, le marquis d'Harcourt, les marquis de Rubantel, de Ximenès, de Vatreville, de Rosen, de Feuquieres, de Montchevreuil, lieutenants-généraux; le duc d'Elboeuf, le duc de Roquelaure, les marquis de Créqui, de Mailli, de Besons, de Pracontal, de Bresséy, les comtes de Marfin & d'Artagnan, le marquis de Puifégur,^(a) le comte de Solre, le

(^a) De la Maison de Croy.

DE LUXEMBOURG. 285
duc de Montmorenci & milord Lu-
can, maréchaux de camp.

1693.

On est peut-être surpris de ne point voir ici MM. de Vendôme ; les compagnons de toutes les victoires du Maréchal, ses amis dans l'une & l'autre fortune ; mais une rupture éclatante avoit succédé à l'amitié la plus vive. Le duc de Vendôme, si célèbre depuis par sa valeur & ses talents, n'avoit pû voir sans chagrin le Maréchal, pour ainsi dire, subjugué par le mérite brillant du prince de Conti. Il cherchoit à ne plus servir sous Luxembourg, lorsque le comte d'Alberghotti lui en fournit un prétexte plausible. Le Comte chargé par le Maréchal d'apporter à la Cour la nouvelle de la bataille de Steinkerque ; parla des grandes actions de tous les officiers généraux, & se tût sur celles des princes de Vendôme ; après le Maréchal, & le prince de Conti, c'étoit pourtant l'ainé des deux freres qui avoit le plus contribué à la victoire.

Il est constant que le Maréchal, ^{M. D. M.}
_{D. L. F.}

1693. dans la relation de cette terrible journée, comble Vendôme & son frere d'éloges : mais le prince de Conti y est encore plus loué ; ses actions y sont plus particularisées : il n'en falloit pas tant pour irriter la jalousie des deux freres. Après la campagne, ils publierent à la Cour & à la ville, que le Maréchal laissoit prendre sur lui un empire despotique au prince de Conti, au duc de Montmorenci son fils aîné, & au comte d'Albergotti ; qu'eux seuls travailloient aux relations ; que les officiers généraux n'avoient de part à la gloire qu'ils distribuoient, qu'autant qu'ils en avoient à leur amitié. Quoique ces accusations fussent exagérées, il est constant que les princes de Vendôme n'étoient pas les seuls qui parlassent ainsi du Maréchal. M. de Villars en le peignant comme un général bienfaisant, officieux, l'accuse de trop de complaisance pour ses amis.

Quoi qu'il en soit, MM. de Vendôme demanderent à aller servir en Italie sous le Maréchal de Ca-

tinat : ils restèrent brouillés avec le Maréchal jusqu'à sa mort. Quoique Luxembourg n'eût rien à se reprocher à l'égard des deux princes, il fut vivement touché de la rupture ; dans sa dernière maladie, il leur envoya demander leur amitié : la grandeur d'ame du Maréchal mourant les toucha jusqu'aux larmes ; ils sentirent revivre toute leur ancienne tendresse pour lui : ils voulurent chez lui pour lui en donner des marques éclatantes ; mais la mort du Maréchal ne leur laissa que des regrets plus amers de sa perte. Au reste, le duc de Vendôme témoigna au chevalier de Luxembourg, le dernier des fils du Maréchal, la même amitié qu'il avoit eue pour le père. Celui-ci servit sous ce Prince dans toutes ses campagnes d'Italie & des Pays-Bas. Il eut la gloire de contribuer autant aux victoires du duc de Vendôme, que le duc avoit contribué à celles du Maréchal. Il est temps de reprendre le fil des événements.

Après le retour de Louis XIV en

1693.

M. D. M.
D. L. F.

1693.

France , & la marche du Dauphin en Alsace , les Alliés avoient cru que Luxembourg se tiendrait sur la défensive dans les Pays-Bas ; rien ne les étonna plus que la démarche de ce Général , qui pour les empêcher de pénétrer dans la Flandre maritime , s'approche de Louvain , menaçant d'un siège cette place où étoit le dépôt général de leurs magasins : le camp qu'il occupa , connu sous le nom de Meldert , n'étoit éloigné que d'une lieue de celui du prince d'Orange ; mais la situation en étoit telle que le prince d'Orange ne pouvoit l'en arracher , sans s'exposer à une défaite certaine.

*Campagne
de 1693.*

Cependant le Roi qui voyoit la campagne perdue en Allemagne , avoit tourné toutes ses espérances du côté des Pays-Bas. Quoique le Maréchal commandât une armée inférieure à celle de l'ennemi , il lui donna ordre ou d'assiéger Hui , ou de forcer le camp retranché de Liege , ou de battre le prince d'Orange.

Ces

Ces ordres étoient également ~~difficiles & dangereux~~ ; quelque desir qu'eût le Maréchal d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avoit moissonnés , le bien de l'Etat le touchoit plus sensiblement que sa propre gloire : il écrivit donc au Roi pour lui représenter , combien on hasarderoit en entreprenant un siege devant un ennemi qui avoit beaucoup plus d'infanterie que lui ; que la conquête de Liege deviendrait inutile & même onéreuse , à moins qu'on n'y ajoutât celle de Maestrecht ; expédition devenue impossible , depuis qu'on avoit jugé à propos d'envoyer en Alsace l'élite de l'infanterie : il ajoutoit que l'ennemi ne pouvoit conserver Liege , qu'en se privant chaque campagne d'un corps de vingt-cinq mille hommes ; qu'après avoir conquis cette place , on ne pourroit la conserver qu'au même prix ; mais que l'armée seroit alors tellement affoiblie , qu'elle ne pourroit plus tenir la campagne devant les Alliés : le projet d'attaquer Guillaume avec des

1693.

*Dépêche de
Luxembourg
au Roi , du
camp de Mel-
dert du 28
Juin.*

1693.

troupes peu disciplinées , mal payées , mal nourries , ne lui sembloit gueres moins téméraire. Le résultat des idées du Maréchal , étoit qu'on le laissât accoutumer ses troupes aux travaux de la guerre , pour en tirer plus de secours dans les projets éclatants qu'il méditoit , & dont il ne vouloit pas précipiter l'exécution.

Louis XIV qui n'étoit pas à se repentir d'avoir préféré les conseils de Chamlai à ceux du Maréchal , n'insista pas davantage. Luxembourg ne s'appliqua donc qu'à conserver le camp excellent qu'il occupoit : il envoyoit tour à tour ses troupes en détachement ; il les accoutumoit à voir l'ennemi , & surtout à ne le pas craindre. Ce plan sage lui réussit au point que non-seulement les vieux soldats , mais les nouveaux ne rentroient au camp qu'avec des prisonniers , & chargés de butin : ces légers succès entretenoient la joie , la confiance & l'abondance dans le camp.

Il y avoit plus de trois semaines

qu'il tenoit ainsi les Alliés en échec :
 mais la disette des fourages confu-
 més dans une étendue de pays fort
 éloignée de Meldert , le misérable
 état de l'équipage des vivres ruiné
 par la difficulté des chemins , & la
 qualité des eaux reconnue pour per-
 nicieuse aux chevaux , le détermi-
 nerent à abandonner ce camp avan-
 tageux.

1693.

Avant que d'en sortir , il écrivit
 au Roi pour lui expliquer ses vues.
 Ce Prince qui croyoit déjà voir les
 Alliés entrer dans la Flandre mari-
 time , & s'attacher au siege de
 Dunkerque , répondit au Maré-
 chal qu'il falloit tout hasarder ,
 pour empêcher l'ennemi de péné-
 trer du côté de la mer ; & que son
 intention étoit qu'il lui livrât ba-
 taille entre Louvain & Bruxelles.
 L'exécution de cet ordre étoit im-
 possible ; il ne falloit qu'un jour au
 roi Guillaume pour se mettre en sù-
 reté derriere le canal de Bruxelles ,
 & il en auroit fallu au moins trois au
 Maréchal qui avoit quatre rivières
 à franchir , la Dyle , le Jaar , l'Yf-

1693. che & le ruisseau de Terverüen ;
pour troubler sa marche.

Pendant qu'il concerta avec la Cour les moyens de prévenir les Alliés sur l'Escaut , & de sauver Dunkerque menacé par plus de cent vaisseaux de guerre , Guillaume honteux de voir le pays ruiné par les courses de l'armée Françoise , entreprenoit de lui couper les subsistances : il avoit détaché de nombreux corps de cavalerie pour intercepter les convois qu'elle ne tiroit qu'avec d'extrêmes difficultés de Maubeuge & de Namur ; mais le marquis de Ximenès que Luxembourg avoit posté à Jennevaux avec 30 escadrons , pour assurer la communication du camp avec ces deux places , étoit si actif & si vigilant , les comtes de Guiscard & de Vertillac , Gouverneurs de Namur & de Mons , chargés de la conduite & de la protection des convois , agissoient avec tant de concert & de capacité , que les détachements des Alliés furent toujours battus & repoussés.

De tous les combats livrés par ces trois officiers généraux, le plus célèbre fut celui de Slenrieu gagné le 1 Juillet. Luxembourg attendoit avec impatience un convoi de huit cents chariots chargés de farine qui étoit resté à Mons; le convoi n'osoit se mettre en route, parce que la campagne étoit inondée de troupes ennemies; le roi Guillaume, pour tendre un piège au Maréchal, affoiblit tout d'un coup la garnison de Charleroi. Soit que Luxembourg ne soupçonnât pas les vues de l'ennemi, soit plutôt que la nécessité le forçât à tout hasarder, il écrivit au comte de Vertillac d'escorter lui-même le convoi; & de ne le remettre qu'entre les mains du comte de Guiscard; il le prioit même de rester auprès de ce dernier, supposé que les circonstances l'exigeassent. Vertillac exécuta l'ordre; il conduisit lui-même le convoi, & le remet au gouverneur de Namur: celui-ci qui croyoit n'avoir aucun besoin de Vertillac, prend congé de lui;

1693.

Campagne
de 1693.

Mémoires
de Barwick;
t. I. p. 137.
138.

1693.

*Mémoires
de Barwick,
tome I, pag.
138.*

*Campagne
de 1693.*

Ibidem.

mais il avoit à peine marché une lieue, qu'il se vit attaqué par un corps de six mille hommes que M. du Bui, lieutenant-général Espagnol, commandoit. Son premier soin fut de rappeler Vertillac: quoique les François ne fussent qu'au nombre de 2 mille, les dispositions de Guiscard & de Vertillac furent si belles & si rapides, leurs troupes combattirent avec tant de courage, que non-seulement le convoi fut sauvé, mais l'ennemi battu & mis en fuite: la victoire ne coûta qu'un seul officier François; malheureusement c'étoit Vertillac lui-même, que son courage, son application, ses talents eussent un jour appelé au commandement des armées. Sa mort causa au Maréchal les regrets les plus sensibles; c'étoit le sixieme (a) officier général de la plus haute réputation que la guerre avoit moissonné dans les seuls Pays-Bas.

(a) MM. de Gournai | se; de Turenne & de Til-
rué à Fleurus; d'Auger | lader, à Steinkerque.
& de Neufchelles, à Leu-

Cependant le séjour de l'armée sur la Dyle devenoit de jour en jour plus difficile par la disette absolue des fourages ; les Alliés qui étoient campés dans le même pays , n'étoient point exposés aux mêmes incommodités , parce qu'ils faisoient la guerre avec des frais immenses ; Guillaume avoit établi en Hollande des magasins de fourage sec & d'avoine , par le moyen desquels sa cavalerie subsistoit. Le Roi pressé par le Maréchal de lui donner ses ordres , ne lui permit de quitter la Dyle , qu'à condition d'attaquer Hui, Liege, Leaw, ou l'armée ennemie. Le Maréchal qui avoit déjà démontré l'illusion & le danger de la plupart de ces projets, crut entrevoir que le Roi le soupçonnoit de ne pas faire usage de tous ses talents pour le satisfaire. Dans la douleur que lui causa un soupçon aussi injuste , il lui écrivit ainsi : *Je suis homme qui ai autant d'envie d'entreprendre que qui que ce soit ; mais cette envie ne m'engagera jamais à m'attacher à des choses im-*

*Dépêche du
Maréchal au
Roi du 30
Juin.*

1693. *prudentes , & contre toute apparence de succès ; cependant , comme il feroit fâcheux que Votre Majesté pensât que je manque de zèle ou de capacité , je la supplie d'envoyer ici M. de Chamlai ; il verra la situation des affaires ; je ne doute point qu'il ne trouve obstacle invincible , tout ce qui me paroît tel : ce sera , Sire , une grande consolation pour moi , qu'on puisse confirmer à Votre Majesté mes idées ; ou un grand bien pour son service , si l'on reconnoît que c'est par incapacité que je pense ainsi sur la plupart des projets qu'on croit de loin pouvoir exécuter.*

Dans le cours de sa dépêche il rappelle au Roi avec autant de franchise que de courage , que lorsqu'on agita en sa présence à Gemblours le siege de Hui, M. de Chamlai l'avoit trouvé impraticable , à moins qu'on n'y employât les troupes que Monseigneur avoit conduites en Allemagne ; quant au siege de Liege , le même Chamlai avoit conjuré le Roi de ne pas y hasarder la réputation de ses armes. Cependant , ajoutoit le Maréchal , le

camp de Liege auquel on travaille encore, doit être plus fortifié qu'au commencement de la campagne ; est-il possible que pour avoir changé de climat, M. de Chamlai ait changé de sentiment sur des objets aussi importants ? Il combat ensuite la proposition du siege de Leaw avec la même force : La place, disoit-il, est située fort avant dans le pays ennemi ; nous manquons de chevaux & de chariots pour les convois ; on ne peut entreprendre cette expédition, qu'en partageant l'armée en trois corps, tant pour contenir le camp de Liege, l'armée du prince d'Orange, que pour attaquer la ville même ; le siege sera long & difficile ; le prince d'Orange aura le temps de réunir à son armée plus de 40 bataillons qui sont dispersés dans les places de la Hollande ; peut-on douter qu'il ne profite de sa supériorité pour m'attaquer, ou pour forcer les lignes qui couvrent Dunkerque ?

Le projet de livrer bataille au prince d'Orange lui paroissoit

1693.

plus sage ; mais il vouloit que le Roi lui laissât prendre tous les avantages que sa longue expérience , & la connoissance profonde qu'il avoit du pays , lui donnoit sur le roi Guillaume & l'électeur de Baviere.

*Campagne
de 1693.*

Quoiqu'on ait accusé Louis XIV d'être trop fortement attaché à ses idées ou à celles de ses Ministres , il céda pourtant à la force des raisons du Maréchal : on a pu observer que ce n'est pas le premier sacrifice que ce grand Prince ait fait de sa volonté. En laissant à Luxembourg la liberté d'agir selon ses vues , il lui recommanda seulement d'entreprendre quelque chose qui pût soutenir ou même augmenter l'éclat & la gloire de ses armes.

Ibidem.

C'étoit bien le dessein du Maréchal ; mais il ne vouloit rien précipiter : le 8 Juillet il décampa de Meldert pour se rendre à Halysssem sur le Jaar. Cette marche étoit audacieuse ; il s'agissoit de repasser la Ghéete en présence des Alliés : Telles furent les dispositions du

Maréchal , que Guillaume qui s'étoit approché avec 60 escadrons pour charger l'arriere-garde , demeura tranquille spectateur de la retraite. Ces manœuvres hardies & savantes avoient inspiré une si grande confiance aux François , qu'il n'y avoit point de jour qui n'éclairât la défaite d'un parti , d'un détachement , ou la prise des convois : les Alliés étoient si rebutés de ces mauvais succès , que dès qu'ils voyoient des troupes Françaises , ils prenoient la fuite.

1693.

*Dépêche de
Luxembourg
du 10 Juillet.*

Guillaume , pour rappeler la confiance dans son armée , écrivit aux Etats Généraux de lui envoyer vingt-deux bataillons , qui étoient dispersés dans les places de la Meuse ; il donna ordre en même temps au comte de Tilly , qui campoit sous Tongres avec 30 escadrons , de le venir joindre.

Luxembourg heureusement servi par ses espions , entreprit d'enlever l'un & l'autre corps. Le hazard déroba le premier à sa vigilance ; l'avis qu'il attendoit de sa marche ,

1693.

fut envoyé au comte de Guiscard qui escortoît un convoi loin du camp ; Luxembourg ne le reçut , que lorsque l'ennemi étoit en sûreté.

Le comte de Tilly étoit campé au-delà du Jaar à Hamal près de Tongres. Le 13 Juillet, le Maréchal ordonne un fourage à la gauche de son armée ; ce jour-là même sur les huit heures du soir , il part du camp avec 13 escadrons de la Maison du Roi ; il est joint sur sa route par 47 autres escadrons & 16 compagnies de grenadiers qu'il distribue en deux colonnes. Il se met à la tête de la première , & donne la conduite de l'autre au maréchal de Villeroi ; quoiqu'il ne fut que trois heures du matin , lorsqu'il passa le Jaar , un Curé avoit déjà averti le comte de Tilly de sa marche : Tilly , sans perdre un instant , rassemble ses escadrons , fait défiler ses équipages vers Maestrecht ; le Maréchal étoit encore si éloigné , qu'il croyoit avoir le temps de se retirer , sans perdre un homme ni

un chariot : il ne connoissoit pas l'activité du Maréchal ; ses équipages étoient à peine en chemin qu'il le vit paroître.

1693.

L'arrière-garde composée de douze cents chevaux étoit rangée dans le plus bel ordre ; mais à la vûe des François elle s'enfuit sans tirer un seul coup ; le Maréchal n'eut que le temps de faire débander après elle toutes ses troupes détachées ; on poursuivit l'ennemi jusques sous le canon de Maestrecht ; ce fut une vraie déroute. Cependant , malgré la fuite précipitée des Alliés , on ne laissa pas que de leur tuer beaucoup de monde , & de leur faire un grand nombre de prisonniers , entr'autres trois colonels ; on prit aussi trois étendarts , deux paires de timballes & tous les équipages de ce corps. Cet exploit ne coûta la vie qu'à un seul exempt des Gardes appelé Sanguinette , & à 10 ou 12 soldats.

Sur les six heures du soir , le Maréchal rentra dans son camp avec les dépouilles des vaincus , & un

1693.

nombre prodigieux de vaches & de moutons : la course qu'il venoit de faire étoit de vingt lieues.

*Campagne
de 1693.*

*Mémoires de
Barwick tom.
I, pag. 141.*

Cependant l'infanterie que le roi Guillaume avoit reçue de la Hollande, lui donnoit une si grande supériorité, qu'il résolut d'en profiter, pour forcer les lignes de la Flandre Françoisse. Le duc de Virtemberg fut détaché avec quinze mille hommes pour cette expédition. Le Maréchal à qui la Cour avoit promis de rendre les lignes respectables, n'eut pas plutôt vu l'ennemi affoibli par le départ du duc de Virtemberg, qu'il ne s'occupa plus que de la conquête de Hui.

Ibidem.

Le 18 Juillet il s'approcha de cette ville : il avoit fait les préparatifs du siège avec tant de secret & de rapidité, que le roi Guillaume n'apprit cette entreprise, que lorsque la tranchée étoit ouverte. Le maréchal de Villeroi que Luxembourg avoit chargé de cette expédition, pressa le siège avec tant de vigueur, que Hui, cette ville qui, au jugement de M. de Chamblai

devoit arrêter les François au moins

quinze jours , fut réduite en quatre. 1693.

La garnison de la ville, forte de deux mille hommes, obtint les honneurs de la guerre ; mais celle du Fort Picard fut faite prisonniere.

A la nouvelle de la perte de Hui, les citoyens de Liege qui croyoient déjà voir les François, maîtres de cette place, porter le fer & le feu dans leur territoire, se soulevèrent contre les Alliés ; il fallut que le comte de Tserclaës qui commandoit dans le camp retranché sous les murs de Liege, entrât avec ses troupes dans la ville pour en défarmer les habitants : le Maréchal instruit de la sédition, vint se poster à Leski, entre l'armée des Alliés & la ville de Liege, comme pour montrer en sa personne un défenseur aux Liégeois, s'ils avoient le courage de secouer le joug des Alliés.

Ce fut dans le camp de Leski, qu'il apprit que les lignes de la Flandre avoient été forcées au pont d'Epieres. La Cour qui s'étoit

chargée de leur défense , n'avoit
 1693. pu envoyer au marquis de la Va-
 lette les secours qu'elle lui avoit
 promis. Au reste, la Valette avoit
Campagne
de 1693. agi en homme de tête & de cou-
 rage ; après une vigoureuse résis-
 tance , voyant que le duc de Vir-
 temberg avoit pénétré dans les li-
 gnes par trois endroits différents ,
 il s'étoit retiré en bon ordre &
 presque sans perte, à Hautbourdin ,
 pour empêcher l'ennemi d'étendre
 les contributions jusques dans l'Ar-
 tois.

Cependant , l'exploit du duc de
 Virtemberg qui déjà avoit rasé les
 lignes , donnoit aux Alliés une su-
 périorité , dont le Maréchal avoit
 toujours été en possession depuis
 le commencement de la guerre.
 Il n'y avoit qu'un moyen de dé-
 livrer la frontière du Royaume des
 courses & du pillage ; c'étoit de
 remporter sur les Alliés une vic-
 toire qui les forçât de rappeler le
 duc de Virtemberg. Le Maréchal
 qui vouloit vaincre , sans qu'il en
 coûtât trop de sang à la France
 étoit

étoit profondément occupé des 1693.
 moyens d'affoiblir & de surprendre
 l'ennemi, lorsqu'il reçut ordre du
 Roi d'attaquer le camp retranché
 de Liege.

Luxembourg avoit déjà tenté deux
 fois de désabuser le Roi sur les pré-
 tendus avantages de la conquête de
 Liege. Il paroît que ce Prince ne
 s'obstinoit à cette expédition que
 pour avoir, comme on l'a déjà dit, la
 gloire d'humilier le prince d'Oran-
 ge, qui avoit juré aux États-Généraux
 de leur conserver une place qui cou-
 vroit Maestrecht. Forcé d'obéir, le
 Maréchal s'approche de Liege; il
 va reconnoître le camp retranché;
 il jugea qu'il ne lui étoit pas im-
 possible de le forcer; mais venant
 à réfléchir, que le combat lui coû-
 teroit nécessairement une partie de
 son infanterie déjà inférieure à celle
 des Alliés, appréhendant que Guil-
 laume ne tombât ensuite sur lui
 avec des troupes fraîches, & ne lui
 arrachât les fruits de la victoire,
 il se confirma de plus en plus dans
 l'idée de réserver toutes ses forces,

*Campagne
 de 1693.*

1693. pour combattre la grande armée des Alliés. Loin de laisser pénétrer son projet , il fit toutes les démonstrations imaginables pour tromper l'ennemi , & sa propre armée.

Ibidem.

Déjà il avoit commandé à chaque bataillon , de préparer trois cents fascines , pour combler les fossés du camp retranché. Il avoit détaché le maréchal de Joyeuse , avec un corps considérable , pour voler au secours de la Flandre Francoise. Mais Joyeuse avoit reçu un ordre secret de s'arrêter à la tombe d'Aveisnes , & de se tenir prêt à marcher à la premiere nouvelle qu'il recevroit de lui.

Le prince d'Orange , averti des préparatifs du Maréchal , abandonne le mont Saint-André où il étoit retranché , & vient se poster à Nerwinde auprès de la Ghéete , pour être à portée de secourir Liege. Le camp qu'il occupoit paroissoit excellent ; sa droite étoit appuyée à la Ghéete , sa gauche au ruisseau de Landen ; il avoit l'Aa derriere

lui. Mais le Maréchal qui connoissoit parfaitement le pays, savoit que le terrain sur lequel l'ennemi combattroit, étoit si resserré, qu'il lui seroit impossible de faire manœuvrer sa cavalerie au centre & à la droite : tout ce qu'il craignoit, c'est que le roi Guillaume, à son approche, ne se hâtât de repasser la Ghéete ; mais le Maréchal comptoit au moins atteindre son arrière-garde, & la tailler en pièces.

Au reste, les Alliés étoient si persuadés que Liege étoit menacée, qu'ils jetterent encore dix bataillons & deux escadrons dans le camp retranché de cette place ; ils firent aussi entrer dans la ville de nouvelles troupes, afin de contenir le peuple & de prévenir une révolution en faveur des François.

Le Maréchal pouvoit à peine contenir sa joie : il ne s'étoit pas cru encore assez vengé de la surprise de Steinkerque par la victoire ; il vouloit surprendre à son tour & sur-tout vaincre le roi Guillaume. Tout concouroit au succès de son

1693.

*Mémoires de
Feuquieres,
Tome III,
page 221, &
suiv.*

entreprise ; déjà il avoit ordonné à la cavalerie & aux dragons de se tenir prêts à marcher à l'entrée de la nuit du 27 au 28 Juillet ; l'infanterie devoit le fuivre , lorsque l'ignorance d'un de ses partisans manqua de faire échouer un projet si bien concerté ; cet Officier lui mandâ que les Alliés venoient de prendre la route de Tirlemont ; la nouvelle étoit fausse ; cependant Luxembourg qui ne pouvoit s'empêcher d'y ajouter foi , désespérant d'atteindre l'ennemi , étoit prêt de prendre de nouvelles résolutions , lorsque six heures après , il apprit de deux autres partisans , que les Alliés paroissoient tranquilles dans leur camp de Nerwinde.

Il étoit minuit ; il y avoit huit lieues de Leski à Nerwinde ; une pluie mêlée d'éclairs & de tonnerre inondoit les chemins : mais malgré l'obscurité , l'éloignement , l'orage , Luxembourg se met en route avec toute l'armée ; arrivé aux bords du Jaar , il prend les devants avec la cavalerie & les dragons ; il joint

1693.

Campagne
de 1693.

Ibidem.

sur sa route le maréchal de Joyeuse; 1693.
 il paroît enfin sur les deux heures après midi à la vue des Alliés. En attendant son infanterie, son premier soin fut de se saisir des villages de Landenfermé & de Sainte-Gertrude, afin d'être à portée de contenir l'ennemi dans son camp, ou de tomber sur lui s'il entreprenoit de repasser la Ghéete.

Cependant son infanterie n'arrivoit point; c'étoit moins l'orage qui dura toute la journée qui avoit rallenti sa marche, que l'émulation & l'amour de la gloire. On avoit donné, selon l'usage, la queue des colonnes aux vieux corps; mais ils ne se furent pas plutôt aperçu qu'on marchoit à l'ennemi, qu'ils réclament avec une noble fierté le poste d'honneur, c'est-à-dire, la tête des colonnes; comment refuser à ces braves légions un rang qui leur étoit dû, & dont elles se monstroient si dignes. Cependant le prince de Conti, le duc de Barwick, & le marquis de Rubantel, chargés de la conduite de l'infan-

*Ibidem.**Ibidem.*

1693.

terie, perdirent plusieurs heures à assigner son rang à chaque régiment ; les premiers corps n'arriverent qu'à sept heures du soir, & les derniers à minuit : à mesure qu'ils arrivoient, le Maréchal les rangeoit en bataille ; mais quoi qu'il eût pour maxime de ne laisser jamais à l'ennemi le temps de respirer, il n'osa mener au combat, au milieu des ténèbres de la nuit, des troupes horriblement fatiguées d'une marche de 18 heures ; il remit donc la bataille au lendemain 29. Il est constant, que, s'il eût marché sur le champ aux Alliés, la victoire lui eût coûté beaucoup moins cher que le jour suivant, tant la surprise & la terreur étoient grandes dans leur camp.

*Mémoires
de Barwick,
Tome I, page
147 & suiv.*

*Campagne
de 1693.*

En le voyant paroître, Guillaume avoit d'abord cru que ce n'étoit qu'un détachement qu'il avoit envoyé pour lui dérober quelque projet. L'erreur au reste étoit pardonnable ; les officiers généraux de Luxembourg n'avoient pénétré eux-mêmes son dessein que lors-

qu'ils eurent passé le Jaar. Mais Guillaume & l'électeur de Baviere n'eurent pas plutôt monté à cheval, pour observer le prétendu détachement, qu'ils apperçurent la cavalerie Françoisse rangée en bataille, & l'infanterie qui déjà remplissoit la plaine. Étonnés, confondus, ils se hâtent de regagner le camp; ils convoquent un grand conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une circonstance si critique. Leur perplexité étoit d'autant plus grande, que la moitié des chevaux de l'armée étoit dispersée dans les campagnes voisines.

Le conseil fut très-nombreux; indépendamment du roi d'Angleterre, de l'électeur de Baviere, on y voyoit les princes de Brandebourg, d'Hanovre, le duc de Holstein-Plœun, le prince de Vaudemont, deux princes de Nassau, le comte de Solmes, le comte de Hornes, le comte de la Lippe, tous les Généraux enfin & les députés de la Hollande. Plusieurs

1693.

opinerent pour la retraite : c'étoit tellement l'avis des Députés, qu'ils conjurerent le roi Guillaume avec les plus vives instances de donner ses ordres pour faire marcher l'armée.

Ibidem.

Mais Guillaume qui avoit résolu de combattre, appuya son sentiment de grandes & fortes raisons : il représenta que n'ayant que peu de ponts sur la Ghéete, il ne pouvoit repasser cette riviere, sans sacrifier la moitié de l'armée, & sur-tout son artillerie, ses bagages, & les chevaux qui ne reviendroient qu'à minuit de la prairie ; que son armée à peu près égale en nombre à celle des François, l'emportoit infiniment sur elle en discipline & en valeur ; qu'on voyoit dans son camp l'élite & la fleur des nations alliées, tandis que Luxembourg ne comptoit dans le sien que le rebut de l'infanterie Françoisse ; que la cavalerie ennemie à la vérité étoit redoutable, mais qu'il l'empêcheroit d'avoir part au combat, en fortifiant son front de retranchements

ments & d'artillerie; enfin il donna de si grandes espérances de la victoire, que l'électeur de Baviere s'écria que *c'étoit à ce coup qu'ils tenoient les François, & qu'il falloit rompre tous les ponts.* Les autres Généraux ayant honte de ne pas paroître aussi généreux que ces deux Princes, se soumirent à toutes leurs vues.

Sur le champ, Guillaume occupa toute son armée à la construction d'un long & profond retranchement qui coupoit la plaine l'espace d'une lieue depuis Nerwinde jusqu'à Néerlanden; il le garnit de cent pieces d'artillerie; on éleva aussi à la gauche, derriere un chemin creux, un parapet pour tirer à couvert: ce Prince profita enfin en grand capitaine de tous les avantages du terrain.

Luxembourg, de son côté, passoit la nuit à faire ses dispositions; mais il ne pouvoit croire que l'ennemi osât l'attendre dans le poste qu'il occupoit: il étoit si prévenu de cette idée, qu'il tint toute la nuit des

1693.

*Lettres de
Racine à Boi-
leau, Tom. V,
page 205.*

*Mémoires
du marquis de
Feuquières, t.
III. p. 292.*

1623.

troupes sur lui , pour saisir le moment de sa retraite , & tailler en pièces son arriere-garde. Il fut trompé dans son attente ; le jour suivant devoit éclairer l'une des plus célèbres batailles dont nos fastes, d'ailleurs si chargés de ces terribles événements , fassent mention.

*Relation de
la bataille de
Nerwinde.*

Au lever de l'aurore , tous les officiers généraux s'étant rendus chez le Maréchal , il leur communiqua ses dispositions. Pendant que chacun d'eux se rend au poste qu'il lui avoit assigné , il monte à cheval pour observer la position & la contenance de l'ennemi ; mais qu'on juge de son étonnement , lorsqu'il apperçut le vaste & profond retranchement que Guillaume avoit élevé dans la plaine ; cet ouvrage d'une seule nuit paroissoit celui de plusieurs semaines ; il étoit impossible d'emporter ce rempart défendu par cent pièces de canon & 60 mille hommes , sans avoir forcé les villages de Nerwinde & de Laër où l'ennemi s'étoit puissamment fortifié.

Quoique le Maréchal n'eût vu 1693.
 qu'avec beaucoup de chagrin les
 obstacles qu'il avoit à vaincre, &
 auxquels il ne s'étoit pas attendu,
 il n'en demeura que plus ferme dans
 la résolution qu'il avoit prise de
 combattre : le péril sembloit aug-
 menter son courage & ses lumieres.
 Tel étoit son ordre de bataille : à Campagne
 la droite, il rangea vingt-cinq ba- de 1693.
 taillons sur plusieurs lignes. Le
 prince de Conti qui commandoit
 cette partie de l'armée, devoit se
 saisir des villages de Rumfdrorp & de
 Néerlanden, occuper la gauche de
 l'ennemi, & protéger l'attaque des
 retranchements : Luxembourg le
 fortifia encore d'un corps de deux
 mille quatre cents dragons auxquels
 il fit mettre pied à terre.

A la gauche, où le Maréchal
 vouloit faire de plus grands efforts,
 il avoit rangé sur une seule ligne
 29 bataillons, à la tête desquels
 combattoient, les marquis de Ru-
 bantel, de Montchevreuil, le duc
 de Barwick, le marquis de Bresséy
 & milord Lucan; cette ligne étoit

1693.

soutenue d'une autre composée d'infanterie & de dragons à pied : le duc de Bourbon commandoit ces deux lignes ; il avoit ordre de forcer les villages de Laër & de Nerwinde ; plus loin étoit la réserve qui obéissoit au maréchal de Joyeuse , & sous lui aux marquis de Ximenès, de Bezons & de Pracontal ; elle devoit tomber sur la droite des Alliés aussi-tôt que le duc de Bourbon lui auroit ouvert un passage à travers le retranchement.

Idem.

Le reste de l'armée occupoit le centre sur huit lignes ; la première, la troisième, & les quatre dernières étoient composées de cavalerie ; la seconde & la quatrième de 32 bataillons d'infanterie au nombre desquels la brigade des Gardes ; à la droite des deux premières lignes, étoit la Maison du Roi commandée par le duc de Chartres : le centre entier étoit aux ordres du maréchal de Villeroi secondé par les marquis de Rosen, de Feuquieres, de Créqui, les comtes de Mailli, d'Artagnan & le duc de Roque-

laure : Luxembourg lui avoit ordonné de ne marcher au retranschement de la plaine , qu'au moment qu'il verroit les villages de Nerwinde & de Laër emportés. L'artillerie qui ne consistoit qu'en 70 pieces de canon , fut distribuée en partie à la tête de la premiere ligne du centre , & en partie contre les villages qu'il s'agissoit d'emporter. Luxembourg ne prit point de poste ; il vouloit se porter avec le duc de Montmorenci son fils aîné par-tout où le besoin l'appelleroit.

L'armée s'ébranla entre cinq & six heures du matin , par un mouvement si beau & si savant , que sa marche formoit son ordre de bataille ; il y avoit déjà près de trois heures que l'ennemi foudroyoit la plaine avec toute son artillerie : le Maréchal y eut à peine répondu par quelques décharges , qu'il donna le signal du combat.

Aussi-tôt l'infanterie destinée à l'attaque des villages de Laër & de Nerwinde , fond sur l'ennemi avec l'impétuosité de la foudre ; on em-

1693.

*Mémoires
du marquis
de Feuquieres;
tom. III. p.
295.*

1693.

porte le premier des deux villages, & la plus grande partie du second. Guillaume qui comprenoit que de ce poste dépendoit la victoire, y jette sans cesse de nouveaux secours ; lui-même rallie les troupes qui plient, & les mene à la charge ; le feu épouvantable que les Alliés faisoient à l'abri des retranchements qu'ils avoient élevés les uns sur les autres, commençoit à rallentir l'ardeur de la première ligne ; le Maréchal qui s'en apperçoit, fait avancer la seconde, à la tête de laquelle le duc de Bourbon renverse tout ce qui se présente à lui, & force jusqu'au dernier retranchement. C'étoit-là l'instant d'attaquer le centre & la gauche de l'ennemi ; mais l'ordre qu'avoit donné le Maréchal ne fut point exécuté. Guillaume, à qui l'on donnoit ainsi le temps de se reconnoître, en profita pour retirer du grand retranchement une partie de l'infanterie qui le défendoit ; il la conduisit lui-même à la charge. Le combat fut furieux ; mais enfin les

François furent obligés de céder à la supériorité du nombre. Le duc de Bourbon, le marquis de Montchevreuil qui y fut tué, le duc de Barwick firent des prodiges de valeur. Au reste ce n'étoit pas seulement l'amour de la gloire qui excitoit ce dernier, c'étoit la haine, la vengeance; il prétendoit combattre, & immoler de sa main l'usurpateur du trône de son pere. Il n'y eut point d'efforts qu'il ne fit pour le joindre; il perça jusqu'à la troisieme ligne; mais enfin accablé par le nombre, blessé & pris, il est conduit au prince d'Orange qui lui demanda d'un air triomphant si le maréchal de Luxembourg ne se repentoit pas de l'être venu attaquer: Monsieur, *c'est vous*, reprit fièrement Barwick, *qui ne tarderez pas à vous repentir de l'avoir attendu.*

Le succès de Guillaume à Nerwinde, & les renforts qu'il envoya aux troupes de Brandebourg & de Hanovre chassées du village de Laër, les encouragerent tellement qu'elles reprirent ce poste. Le mar-

D div

1693.

Campagne de 1693.

Mémoires
du marquis
de Feuquieres,
tom. III pag.
297.

Mémoires
de Barwick,
tome I, pag.
151.

Ibidem.

1693.

quis de Bezons , qui avec une partie de la réserve avoit déjà pénétré dans les lignes , & battu un corps de cavalerie , attaqué à son tour de front & en flanc , se vit obligé de se retirer en désordre.

Il n'y avoit d'espérance de la victoire , que dans la prise des deux villages qu'on venoit de perdre. Luxembourg retire du centre douze bataillons ; il les joint aux troupes qu'il avoit ralliées , & confie la conduite de cette nouvelle attaque au duc de Bourbon ; ce Prince combattit en héros : il força les deux postes après un combat sanglant ; tout ce que l'ennemi put faire , fut de conserver les dernières haies du village de Nerwinde ; mais à peine est-on le maître des deux villages , qu'on vient avertir Luxembourg que sa droite avoit reçu un échec ; les 16 escadrons de dragons dont on a parlé , après avoir insulté & emporté le village de Néerlanden , voulant poursuivre la victoire au-delà des bornes qu'il avoit prescrites , avoient été re-

*Mémoires
du marquis de
Feuquieres.*

*Campagne
de Flandres
de 1693.*

pouffés en désordre.

Pendant qu'il rétablit l'ordre & la confiance à la droite, le centre qui devoit attaquer le retranchement de la plaine, ne s'ébranla point ; on ne conçoit pas par quelle fatalité : tout ce qu'il y a de vrai, c'est que si l'on eût suivi ses ordres, dès-lors la bataille eût été gagnée.

Cependant Guillaume voyant le centre des François immobile, a recours à la même manœuvre qui l'avoit déjà fait triompher ; il dégarnit les retranchements pour attaquer, avec des troupes fraîches, Laër & Nerwinde. Luxembourg avoit à peine rallié sa droite, qu'on lui annonce que l'ennemi est maître de Laër & de Nerwinde. C'étoit moins la supériorité du nombre, une meilleure discipline, de meilleures armes (ils tiroient cinq coups contre les François) qui avoient fait vaincre les alliés, que la négligence des officiers François ; ils avoient oublié d'abattre les haies & les petits murs qui remplissoient

1693.

*Mémoires
du marquis de
Feuquieres,
tom. III, p.
304.*

Ibidem.

1693.

les rues des deux villages. Nos troupes ne pouvoient communiquer & agir de concert , tandis que les Alliés formoient un front d'attaque redoutable ; elles furent donc chassées en détail , & avec un grand carnage.

Il étoit midi : il y avoit environ cinq heures qu'on combattoit avec cette alternative de succès & de revers ; la perte étoit considérable des deux côtés , mais plus grande de celui des François ; la droite avoit souffert ; le centre étoit exposé au feu de plus de cent pieces de canons ; enfin la gauche avoit été repoussée deux fois. L'armée entière paroissoit rebutée d'un combat si long , si furieux , si inutile ; déjà les officiers généraux avoient député le prince de Conti au Maréchal , pour le prier de donner ses ordres pour la retraite. Mais Luxembourg n'étoit pas homme à renoncer à la victoire pour deux attaques infructueuses ; le danger ne faisoit qu'irriter son courage : au reste , de tous les officiers géné-

raux, il n'y en eut qu'un seul qui témoignât la même résolution ; c'étoit le duc de Bourbon ; il proposa au Maréchal de recommencer le combat , & de le charger de l'attaque des deux postes. Luxembourg enchanté de la grandeur d'ame du jeune Prince , ne put s'empêcher de lui dire : *Oui, je reconnois en vous le digne petit-fils du Grand Condé : j'accepte vos offres ; mais je partagerai avec vous le péril de l'exécution.*

Aussi-tôt Luxembourg retire 13 bataillons du centre ; il les fait avancer dans les haies de Nerwinde ; la brigade des gardes eut ordre de s'attacher à la partie du retranchement qui tenoit à Nerwinde. Elle étoit soutenue de la Maison du Roi commandée par le maréchal de Villeroi , le duc de Chartres & le marquis de Rosen , qui avoient ordre de pénétrer , à quelque prix que ce fût , dans les lignes , & de s'y former. Le marquis de Feuquieres resta chargé du commandement du centre ; le Maréchal qui avoit une confiance particuliere en ses

1693.

*Mémoires
de Barwick ;
tom. I , pag.
154.*

*Campagne
de Flandres
de 1693.*

1693.

*Campagne
de Flandres
de 1693.*

talents , ne lui recommanda rien tant que de saisir le moment qu'il verroit le retranchement dégarni , pour l'attaquer. La réserve sous le Maréchal de Joyeuse , qui quoique blessé , n'avoit jamais voulu se retirer , devoit en même-temps pénétrer par des chemins creux jusqu'à la droite de l'ennemi ; enfin le marquis d'Harcourt , qui au bruit de l'artillerie , étoit accouru de plus de quatre lieues avec dix escadrons pour avoir part à la gloire & au danger de cette bataille , eut ordre de soutenir la cavalerie de la gauche. Cette nouvelle disposition fut exécutée avec cette rapidité qui caractérise le maréchal de Luxembourg. Lui-même se mit à la tête des troupes destinées à l'attaque de Nerwinde. Tout plie sous ses coups, il presse l'ennemi , il le poursuit au milieu des plus affreux périls ; déjà il avoit eu un cheval tué sous lui , un autre de blessé : les officiers effrayés pour les jours d'un Général dont le salut de l'armée dépendoit , le pressent en vain de ménager une

*Manuscris de
la Maison de
Luxembourg.*

vie si précieuse à l'Etat; en vain le duc de Montmorenci plus effrayé encore, le conjure de s'arrêter; à l'instant même, part des retranchements ennemis une horrible décharge; tout ce que put faire Montmorenci, ce fut de se jeter sur le Maréchal, & de le couvrir de tout son corps; la piété du fils sauva le pere. Montmorenci fut atteint à l'épaule d'une balle qui alloit déchirer le Maréchal; quelques minutes après Luxembourg eut la douleur de voir emporter son second fils, qui en forçant une barricade, venoit de recevoir une blessure à la cuisse qui le mit depuis hors d'état de servir.

Dans ces terribles instants, le Maréchal oublie qu'il est pere, pour ne se souvenir que des devoirs de Général; il parut dans cette sanglante journée quelque chose de plus qu'humain; volant par-tout, encourageant tout, conduisant lui-même les bataillons & les escadrons à la charge; la fortune seconda enfin ses efforts; il parvint à se rendre maître des deux

1693.

*Lettre de
Racine à Boi-
leau, tom. V.
p. 206.*

Ibidem;

1693.

villages dans le temps que tous désespéroient du succès.

*Mémoires
de Feuquieres
tom. III, pag.
299 & suiv.*

Cet avantage étoit grand ; mais il n'étoit pas encore décisif : en effet le roi Guillaume qui avoit déjà arraché deux fois la victoire des mains des François, prend l'élite des troupes du retranchement, & les mene lui-même contre Luxembourg. Il y avoit long-temps que l'ardent Feuquieres épioit ce mouvement ; cependant il se contenta jusqu'à ce qu'il eût vu le roi Guillaume trop éloigné pour revenir au secours de ses lignes. Alors il ordonne au marquis de Créqui de pénétrer avec l'infanterie par un endroit qui n'étoit fermé que par des chariots ; lui-même le suit avec la cavalerie ; il attaque, il renverse les escadrons qui se présentent à lui ; il se forme au-delà de l'enceinte prêt à attaquer en flanc & en queue les troupes que Guillaume menoit à Nerwinde. Le Maréchal, en apprenant ce succès, redouble d'efforts ; il emporte enfin les dernières haies ; le régiment des

Gardes-Suisses força la partie du grand retranchement qui tenoit au village de Nerwinde ; aussitôt le Maréchal de Villeroi , le duc de Chartres entrent avec la Maison du Roi dans la plaine : mais ils ne purent s'y soutenir faute de terrain ; ils furent obligés de reculer ; le duc de Chartres n'évita d'être pris qu'en tuant d'un coup d'épée un officier qui l'arrêtoit déjà par son habit ; Guillaume veut profiter de cet instant précieux pour attaquer les Suisses de front & en flanc ; Luxembourg , à qui rien n'échappe , lui oppose rapidement le régiment des Gardes-Françoises.

Les deux régiments soutinrent seuls pendant quelque temps tout le feu de l'infanterie & de la cavalerie ennemie ; pendant que les premiers rangs combattent avec un courage héroïque , les derniers détruisent le retranchement pour donner un nouveau passage à la Maison du Roi. Ce corps invincible ne se fut pas plutôt formé , que la victoire fut décidée. En moins

 1693.

*Relation de
la bataille de
Nerwinde.*

1693.

*Mémoires
de Feuquieres,
Tome III,
page 302.*

de quelques minutes, la cavalerie des Alliés fut enfoncée & mise en déroute : les Généraux ennemis firent en vain des prodiges de valeur pour rallier les fuyards ; en vain le roi Guillaume, qui sembloit ne vouloir pas survivre à sa défaite, se mêle au milieu des escadrons François. Ceux-ci furieux d'avoir vu si long-temps balancer la victoire, sans s'amuser à faire des prisonniers, passent au fil de l'épée tout ce qui se présente à eux : la droite & le centre des Alliés furent entièrement défaits ; une partie tomba sous les coups des victorieux ; l'autre fut précipitée dans la Ghéete & dans l'Aa, dont les eaux demeurèrent teintes de sang pendant plusieurs jours ; il est constant que si les chevaux des François qui n'avoient pas mangé depuis 48 heures, eussent pu marcher, il ne seroit pas resté un seul corps à l'ennemi.

*Lettre de
Racine à Boi-
leau, tom. V,
pag. 203.*

*Mémoires de
Feuquieres,
Tome III,
page 323.*

Au reste la perte fut immense : les uns la font monter à 18 mille hommes tués, noyés ou pris ; d'autres

tres à 22 mille. Toute l'artillerie qui consistoit en plus de cent pieces de canon, un pareil nombre de drapeaux & d'étendards, neuf pontons tomberent entre les mains du vainqueur; enfin la déroute fut telle, que l'infanterie qui échappa au carnage, jetta ses armes, & s'enfuit jusqu'en Hollande.

1693.

Campagne
de Flandres
de 1693.

Ce fut du champ même de la bataille & au milieu de trente mille morts ou mourants que le Maréchal écrivit au Roi la nouvelle de cette victoire l'une des plus grandes que la France ait jamais remportées: *Sire*, lui mandoit-il, *M. d'Artagnan dira à V. M. comme tout s'est passé: les ennemis ont fait des merveilles; mais vos troupes ont encore mieux fait: les Princes de votre sang s'y sont surpassés; pour moi, je n'y ai point eu d'autre part, que celle d'avoir pris Hui, d'avoir donné le combat au prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainsi que V. M. l'avoit expressement ordonné.*

Lettres de
Racine à Boi-
leau, tom V.
pag. 214.

Le lendemain il envoya au Roi par M. d'Albergotti le détail de la bataille: il représentoit à ce Prince,

Campagne
de Flandres
de 1693.

1693.

que l'armée des Alliés étant misérablement fondue & dispersée , c'étoit à sa Majesté à voir à quelle expédition il vouloit employer ses troupes victorieuses ; qu'elle avoit à choisir entre Liege, Leaw, Louvain, Charleroi, Ath, & même Maestrecht. En attendant la réponse de la Cour, il établit par-tout de grandes contributions.

M. D. M.
D. L. F.

Mais après un si grand exploit ; ce n'étoit pas la conquête d'une place que la nation attendoit du vainqueur ; elle eût voulu que sans donner le temps au prince d'Orange de rallier les débris de sa défaite, il fût entré en Hollande ; on étoit généralement persuadé que la victoire eût été alors décisive : cependant ceux qui raisonnoient ainsi, ignoroient que Luxembourg avoit été arrêté par des obstacles invincibles ; qu'il manquoit de chevaux d'artillerie ; que son équipage des vivres étoit tellement ruiné, qu'avec le secours des chariots de la frontiere, on ne pouvoit voiturer à l'armée des vivres pour quatre jours : sans

Mémoires
de Feuquieres.

magasins, sans équipages, sans artillerie, étoit-il de la prudence de s'engager dans un pays dévasté, défendu par de fortes places ? Si le Maréchal l'eût entrepris, ne couroit-il pas risque d'éprouver le même sort que les maréchaux de Châtillon & de Brezé, qui après avoir gagné la bataille d'Avein, étant entrés sans précaution dans le pays ennemi, avoient eu la douleur de voir leur armée fondre misérablement par la disette, heureux de s'en retourner presque seuls en France ? Le Roi lui-même qui dans les premiers transports de sa joie, avoit écrit à l'Archevêque de Paris, *qu'après une si terrible défaite, il n'y avoit rien que ses ennemis ne dussent appréhender, rien qu'il ne fût en droit d'espérer, connoissoit pourtant si bien l'état de son armée, qu'il approuva hautement la conduite de son Général. La joie, les éloges du Prince n'empêchoient pas les courtisans jaloux du Maréchal, d'éclater contre lui en murmures, & même de le condamner : ils affectoient de le compa-*

1693.

*Lettre du Roi
à M. l'Archevêque de
Paris.*

rer à Annibal qui favoit vaincre, &
 1693. non pas profiter de la victoire.

Les Alliés de leur côté attribuoient l'inaction de Luxembourg, non au peu de moyens que lui fournissoit la Cour, pour poursuivre la victoire, mais à la grandeur de sa perte. Quoiqu'elle ne fût pas si considérable qu'ils le prétendoient, elle étoit cependant plus grande que ne le publioient les relations Françoises, qui réduisoient le nombre des morts à deux mille : il est constant qu'elle consistoit en sept ou huit mille hommes tués ou blessés. Au nombre des premiers on comptoit le marquis de Montchevreuil, lieutenant général, également distingué par sa valeur, sa probité, & l'amitié du Roi; le duc d'Uzès, le prince Paul de Lorraine, le comte de Gassion, les marquis de Montrevel, de Quadt, & de Bohlen, tous brigadiers ou colonels. Les plus distingués des blessés, étoient le maréchal de Joyeuse, les ducs de Barwick, de Montmorenci, de la Rocheguion, milord Lucan,

le comte de Luxe, les marquis de Villequier, de Salis, de Surville, de Saillant, de Rochefort, les chevaliers de Silleri & de Traci.

1693.

Si la perte du vainqueur fut si considérable, qu'on juge de celle du vaincu : le nombre des officiers tués ou noyés fut prodigieux ; les François ne firent à la vérité que deux mille prisonniers ; mais on voyoit parmi eux le duc d'Ormond, capitaine des Gardes du roi Guillaume, pris à côté de ce Prince, le comte de Solmes, général de l'infanterie Hollandoise, les comtes de la Lippe, de Brouai, de Montfort, MM. Zuytlestein, Sgravenmoer, Vailestein, tous officiers généraux, douze colonels & deux ou trois cents officiers.

Luxembourg se comporta à leur égard comme à Fleurus & à Steinkerque : on les avoit conduits à Tirlemond ; dès le lendemain de la bataille, le Maréchal leur envoya le chevalier du Rosel, pour leur demander leur parole, & leur offrir tout ce qui dépendoit de lui.

1693. Dans le transport de sa reconnoissance, le comte de Solmes ne put s'empêcher de dire à M. du Rosel :

Lettres de Racine à Boileau, tom. V, pag. 207. *Quelle nation est la vôtre ! vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus, comme s'ils étoient vos meilleurs amis.*

Ibidem. Pendant que le Roi perdoit un temps précieux à examiner avec ses ministres les difficultés & les avantages des expéditions que le Maréchal lui avoit proposé, le roi Guillaume qui s'étoit échappé lui huitieme avec l'électeur de Baviere, avoit pris la route de Bruxelles, où il rallioit les débris de son armée ; si quelque chose eût pu le dédommager de son désastre, c'eût été la gloire qu'il avoit acquise dans sa défaite : il faut l'avouer ; nul Général n'avoit jamais disputé la victoire avec plus d'habileté & de courage. On l'avoit vu mettre quatre fois pied à terre, pour conduire son infanterie à la charge ; il s'étoit souvent mêlé avec les escadrons François ; enfin il combattit jusqu'à la dernière extrémité à la tête du

régiment de Ruvigni composé de Calvinistes réfugiés ; ce régiment fut entièrement défait ; le lieutenant - colonel tombé entre les mains du vainqueur , disoit à ceux qui le prenoient , en leur montrant le roi Guillaume qui fuyoit presque seul : *Tenez , Messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Mais la maniere héroïque dont Guillaume soutint & répara ce revers, lui fit encore plus d'honneur , que les prodiges de valeur qu'il avoit faits dans l'action. Jamais Prince ne parut plus grand dans l'adversité , plus fécond en ressources , plus redoutable ; il semble que l'ame de l'amiral Coligni son trisaïeul étoit passée toute entiere dans la sienne. Ce n'est pas qu'il ne connût toute la grandeur de sa perte. Tandis que les Alliés exténuoient la victoire des François , en exagérant le nombre de leurs morts , & qu'ils attribuoient leur malheur à la trahison d'un Ingénieur , qui les avoit laissé manquer de poudre , (quoiqu'en effet ils eussent tiré plus de neuf mille

1693.

*Lettres de
Racine à Boi-
leau, tom. V,
pag. 206.*

Ibidem

1693.

coups de canon , contre les François cinq ou six mille ;) Guillaume faisoit à l'électeur de Brandebourg l'aveu magnanime de sa défaite , en ces termes : *Je viens encore d'être battu par ce Duc qui est en possession de me battre par-tout. Il disoit à des officiers François: Il faut avouer que M. de Luxembourg a un terrible ascendant sur moi. Mais quelque'idée qu'il eût conçue de son vainqueur, ce sentiment ne diminuoit ni son courage , ni sa confiance ; c'étoit assez que la victoire lui échappât, pour se sentir dévoré du desir de l'arracher une autrefois. Au reste les forces de toute l'Europe qu'il avoit entre les mains, excitoient moins son audace & ses espérances , que l'épuisement & la disette à laquelle la France étoit en proie ; il étoit si persuadé qu'il falloit que la France fût accablée tôt ou tard sous le poids de la guerre , qu'au milieu des désastres qu'il éprouva, on ne le vit jamais tenté un instant du desir de la paix ; il n'y acquiesça , que lorsqu'il s'y*
vit

vit forcé par le cri de l'Angleterre
& de la Hollande.

1693.

*Campagne
de Flandres
de 1693.*

Déjà le duc de Virtemberg lui avoit ramené des Châtellenies Francoises son corps de quinze mille hommes; les troupes du camp retranché de Liege étoient venu le joindre au nombre de plus de vingt mille hommes; il ne craignoit plus la défection des Liégeois, parce que le lendemain de la bataille, il avoit fait arrêter les principaux citoyens de cette ville, dont la tête lui répondoit de la fidélité des autres; enfin quelques Régiments qu'il fit venir en même temps des extrémités de la Hollande lui composoient 50 bataillons qui n'avoient eu aucune part au dernier combat: cette infanterie seule égaloit celle du Maréchal; mais elle ne rétablissoit pas encore la confiance dans son camp. C'est pourquoi il écrivit à la Reine son épouse, qui pendant son absence tenoit les rênes du gouvernement, de lui envoyer une armée de vingt mille hommes, qu'il avoit destinée à faire une invasion

1693.

Ibidem.

en France. Mais la nouvelle du dësastre de Nerwinde avoit excité une telle fermentation à Londres & dans toute la Grande-Bretagne, que la Reine n'osa laisser fortir d'Angleterre l'armée qui seule contenoit les mécontents ; tant elle craignoit que les revers de son époux ne lui coûtassent un trône , qu'il n'avoit acheté que par un crime.

Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que Guillaume avoit rassemblé une armée plus puissante que celle de Luxembourg , avant que Louis XIV se fût déterminé sur la conquête dont il devoit aggrandir son empire : il se décida enfin pour le siege de Charleroi , la plus forte place qui restât aux Alliés dans les Pays-Bas ; les préparatifs de l'entreprise furent encore plus lents que la décision de la Cour. Est-ce que Louis XIV qui avoit toujours surpris , étonné , confondu l'Europe , par une exécution rapide , avoit moins d'activité , de vigueur , de force dans l'esprit ? Non , sans doute : il étoit toujours le Prince le plus ar-

dent , le plus appliqué. Mais les circonstances avoient changé ; l'épuisement de ses finances , la cherté , la disette des vivres ne lui permettoient plus de prodiguer l'or, pour accélérer le succès ; d'ailleurs , il ne s'étoit pas attendu en Flandres à des succès qui le missent à portée d'entreprendre de grandes expéditions ; enfin il s'en falloit beaucoup qu'il fût aussi bien secondé par le marquis de Barbesieux , qu'il l'avoit été par M. de Louvois.

Lorsque Luxembourg eut appris les résolutions du Roi , tout son soin fut, sans les laisser pénétrer aux siens & à l'ennemi , de masquer Charleroi ; il vint camper à Nivelles ; mais les suites de l'inaction à laquelle son armée étoit réduite , manquèrent d'être funestes à l'Etat.

Il y avoit long-temps que les soldats en montrant leurs blessures & leurs corps usés par les travaux de la guerre , se plaignoient amèrement de ne pas toucher la mo-

1693.

*Campagne de
Flandres de
1693.*

1693.

Ebide.

dique paie, pour laquelle ils sacrifioient leur vie. Le Maréchal qui étoit adoré des troupes, les consolait par son affabilité, ses promesses & les petits secours qu'il leur procuroit; mais le mécontentement augmentoit de jour en jour, sur-tout depuis la victoire de Nerwinde; le soldat s'étoit flaté, que la Cour sensible au service éclatant qu'il lui avoit rendu, lui feroit au moins payer tout ce qui lui étoit dû: Luxembourg lui-même avoit cru qu'au lieu de laisser entre les mains des trésoriers de l'armée, les contributions considérables qu'on avoit levées sur le pays ennemi, le ministre de la guerre les feroit distribuer à l'armée: vaines espérances, l'attente du soldat, l'opinion du Général furent également confondues.

Cependant la nuit du 16 au 17 Août, différents corps s'atroupent tumultuairement, & menacent des plus terribles extrémités, si on ne leur compte sur le champ une paie qu'ils ont si légitimement ga-

gnée: peut-être que sous un Général moins respecté, on eût passé des menaces aux effets. Luxembourg promptement averti de la sédition, ramasse tout ce qu'il a d'argent, en emprunte aux Princes, aux Officiers généraux, aux Colonels, & le fait distribuer aux régiments qui en avoient le besoin le plus urgent; en même temps, pour détruire le mal jusques dans sa racine, il se fit remettre le nom des chefs de l'émotion, dont il fit condamner quelques-uns à la mort. C'est ainsi que par sa modération & sa fermeté, il vint à bout d'étouffer un mal qui alloit devenir contagieux & dont les suites eussent été funestes.

1693.

*Ibidem;**Ibidem;*

En apprenant les excès auxquels une partie de ses troupes s'étoient laissé emporter, le Roi effrayé, donna les ordres les plus absolus, pour satisfaire toute l'armée; il écrivit en même temps au Maréchal, pour le remercier de la conduite sage & vigoureuse, avec laquelle il avoit réprimé la sédition.

1693. Deux jours après le Maréchal décampa, tant pour tenir les troupes en haleine, que pour ménager les fourages auprès de Charleroi; il conduisit son armée à Braine-le-Vicomte, où elle vécut dans une extrême abondance aux dépens du pays ennemi: le roi Guillaume inquiet du mouvement du Maréchal, jetta deux mille hommes dans Ath qu'il croyoit menacé.

Ce ne fut que le 9 Septembre, c'est-à-dire, 40 jours après la victoire de Nerwinde, que le Maréchal apprit enfin que tout étoit prêt pour le siège de Charleroi; ce jour-là même il fit investir Charleroi par les marquis de Ximenès & de Guiscard. L'armée destinée à cette expédition forte de trente bataillons & de trente-deux escadrons, étoit commandée par le maréchal de Villeroy; M. de Vauban conduisoit les attaques.

*Campagne
de Flandres
de 1693.*

Le siège de Charleroi ne surprit pas moins les Alliés que s'ils eussent été vainqueurs à Nerwinde. Ils avoient attribué l'inaction du Ma-

réchal à la perte qu'il avoit faite, & rien n'avoit plus contribué à rétablir la confiance dans leur armée. Déjà le roi Guillaume qui venoit de recevoir un nouveau renfort de vingt bataillons, publioit que si le Maréchal avec une armée inférieure d'un tiers à la sienne, osoit se commettre à de nouveaux événements, il lui livreroit une bataille encore plus sanglante que la dernière. Mais Luxembourg qui avoit tout prévu, craignoit moins ce nouvel effort de l'audace des Alliés, qu'une diversion. Déjà il avoit établi sous les murs de Furnes un camp dans lequel il avoit jetté 6 bataillons & 16 escadrons ; il avoit fortifié de troupes les lignes de Flandres.

Si cependant, malgré les marques de défiance & de crainte qu'il avoit apperçu chez les Alliés, Guillaume entreprenoit de troubler son expédition, comme il ne pouvoit approcher de Charleroi que par la haute-Sambre, attendu que les fourages étoient consumés par-tout ailleurs,

1693.

le Maréchal avoit dessein de l'attendre dans la vaste plaine de Morbai. Il étoit sûr de vaincre par-tout où il pourroit faire agir sa cavalerie, & sur-tout la Maison du Roi. Enfin il avoit si bien concerté ses mesures, qu'il écrivit au Roi, qu'il le mettroit en possession de Charleroi en moins d'un mois.

Les Alliés, pendant toute la durée du siege, firent de grands & continuels mouvements; ils menacerent tantôt Menin, tantôt Furnes, tantôt les lignes: c'étoit pour tromper le Maréchal; car Guillaume n'avoit d'autre vue que de faire lever le siege de Charleroi, comme le Maréchal le lui avoit fait lever

*Mémoires de
Barwick, t. I.
page 159.*

16 ans auparavant; c'est dans ce dessein qu'il partage sa nombreuse armée en deux corps. L'électeur de Baviere, à la tête du premier, passe l'Escaut, & prend sa route vers la Flandre Françoisse; il espéroit que le Maréchal le suivroit. Pendant ce temps-là Guillaume, qui auroit trouvé les passages ouverts, devoit tomber sur le Maréchal de Villeroi.

Mais Luxembourg qui déjà avoit pénétré leur projet, se contente de mettre son armée en colonnes pour être plutôt à portée de tomber sur l'un ou l'autre Prince. Guillaume qui redoute la vigilance & l'activité du général François, n'ose avancer vers Charleroi ; l'Electeur de son côté, dans la crainte d'être surpris & prévenu, rebrousse chemin ; il se hâte de repasser l'Escaut, afin de donner la main au roi Guillaume : c'est ainsi que sans fatiguer son armée, & par la seule terreur de son nom, Luxembourg fit échouer tous les desseins des Alliés.

Cependant la ville de Charleroi faisoit la plus vigoureuse résistance : personne n'ignore que c'est une des places les plus modernes & les mieux fortifiées de l'Europe ; les Espagnols l'avoient construite en 1668, pour couvrir Bruxelles, & arrêter les victoires de Louis XIV. On y avoit ajouté depuis de nouveaux ouvrages. Le marquis de Castello, l'un des plus braves généraux des Alliés, la défendoit avec une garnison de

1693.

Ibid.

1693.

quatre mille hommes; il s'étoit flaté que Guillaume hazarderoit tout pour sauver l'unique rempart qui restât à la Hollande & aux Pays-Bas; mais enfin, après vingt-six jours de tranchée ouverte, voyant sa garnison réduite à quinze cents hommes, & que le maréchal de Villeroi étoit près de livrer l'assaut, il battit la chamade. Luxembourg & Villeroi usèrent généreusement de la victoire; l'estime qu'ils avoient pour la valeur du général Espagnol, lui valut une capitulation honorable. Cette belle conquête ne coûta au Roi que douze cents hommes par la sagesse de Vauban, qui faisoit consister toute sa gloire à ménager le sang du soldat.

Tels furent en Flandre les succès de cette brillante campagne; ils ne furent gueres moins grands dans toutes les autres parties du théâtre de la guerre; en Italie, le maréchal de Catinat gagna la mémorable bataille de la Marfaille: le maréchal de Noailles conquit Rose en Ca-

Le 11 Octob.

talogne ; le maréchal de Tourville battit, prit ou coula à fonds une flote de 80 vaisseaux marchands, Anglois & Hollandois, entre Lagos & Cadix. Enfin les habitants de la Martinique repousserent les Anglois qui avoient entrepris la conquête de leur Isle.

1693.

Mais les victoires que la France remportoit dans les Pays-Bas étonnoient davantage les Alliés : c'étoit l'élite de toutes les nations réunies qui périssoit ; c'étoit leur plus fortes places qu'ils perdoient ; ces désastres paroïssent d'autant plus douloureux, que le héros de la ligue étoit plus humilié. On avoit espéré, en voyant Louis XIV se retirer, & Monseigneur marcher en Allemagne, que Guillaume vangeroit enfin ses anciennes défaites ; mais au lieu de triompher, ce Prince avoit esfuyé de plus terribles revers ; c'est alors que les Alliés commencerent à désespérer du succès d'une guerre entreprise avec de si grandes forces & tant d'animosité, tant que Luxembourg commanderoit les armées de France,

1693. Si les ennemis intéressés à diminuer l'éclat de tant de victoires, pensoient ainsi du Maréchal, on ne doit point être étonné des sentiments de la nation qui en recueilloit le fruit. La reconnoissance publique éclatoit par-tout sous les pas du vainqueur de Fleurus, de Leuse, de Steinkerque & de Nérwinde; la capitale, les provinces retentissoient par-tout du bruit de ses exploits; les Princes du Sang, comme on va le voir par le trait suivant, ne dédaignoient pas d'être eux-mêmes les hérauts de sa gloire.

Au retour de la campagne, le Maréchal s'étoit rendu avec les Princes à Notre-Dame, pour assister à la cérémonie du *Te Deum* en action de graces de la victoire remportée à la Marfaille: le vaste vaisseau de la Cathédrale étoit rempli d'une multitude innombrable de citoyens qui à l'arrivée des Princes & du Maréchal, se précipitent les uns sur les autres, pour voir les défenseurs de l'Etat; il étoit impossible de percer la foule & de gagner

le chœur; le prince de Conti prend le Maréchal par la main, en criant: *Place, place au Tapissier de Notre-Dame*: cette qualité étoit certainement dûe au Maréchal qui avoit orné les voûtes du temple de plus de trois cents drapeaux ou étendards, arrachés aux plus belliqueuses nations de l'Univers, non dans des villes, dont les garnisons s'étoient lâchement rendues prisonnières de guerre, mais sur le champ de bataille & dans le sein de la victoire; les citoyens, en applaudissant aux paroles du Prince, ouvrirent le passage *au Tapissier de Notre-Dame*.

Au reste, les éloges & les acclamations du public étoient la seule récompense des travaux du Maréchal; ses victoires ne lui avoient procuré à la Cour ni plus de crédit, ni plus de faveur. Au retour de cette campagne, qui excitoit l'admiration de toute l'Europe, loin de recevoir du Roi l'accueil que méritoient ses services, ce Prince ne lui parla non plus, que s'il étoit revenu d'une de ses terres.

1693.

Lettres de
Rousseau.

1693. *Manuscrits de l'hôtel de Luxembourg.* On ne soupçonnera certainement pas Louis XIV, d'avoir été insensible à des triomphes d'autant plus flatteurs, que la France n'a pas toujours vaincu les Anglois joints à la moitié de l'Europe. Mais le Général par les mains de qui il remportoit tant de batailles, ne lui étoit point agréable. Tout ce qu'il lui devoit de caresses, de distinction, de reconnoissance, tomboit sur le maréchal de Villeroi, avec qui il s'enferma plusieurs fois, pour l'entretenir des détails de la journée de Nerwinde & des sieges de Hui & de Charleroi.

Il y avoit trente ans que Luxembourg étoit lié de l'amitié la plus étroite avec Villeroi, qu'il n'appelloit jamais que son frere; il ne portoit point envie à la haute faveur d'un Seigneur qui la méritoit par son courage, sa probité, son désintéressement, & qui n'en avoit jamais abusé; mais il eût désiré que l'amitié du Roi n'eût point été exclusive, & sur-tout que ce Prince qui lui avoit donné dans la précé-

dente guerre de grandes marques de bonté & de reconnoissance, l'honorât dans celle-ci d'un regard, d'un mot obligeant, lui témoignât enfin qu'il étoit content de sa conduite.

1693.

On l'a déjà dit, & on le répète, jamais homme ne pardonna les injures avec plus de grandeur d'ame que Luxembourg ; ses amis lui en faisoient des reproches ; ils taxoient sa douceur & sa facilité, d'indifférence & d'insensibilité : cependant, il n'oublia jamais l'indigne persécution qu'il avoit essuyée en 1680. On a vu que l'autorité du Roi, pour laquelle il avoit d'ailleurs le plus profond respect, n'avoit pu l'engager à se réconcilier avec le marquis de Louvois. La Reynie lui étoit plus odieux que le Ministre, en faveur de qui il l'accusa toujours d'avoir employé des moyens criminels pour le perdre. Après la mort du Marquis, il s'étoit flaté que le Roi lui abandonneroit le Magistrat. Au retour de la campagne de Leuse, le Maréchal, dans la première audience qu'il obtint

Ibidem;

1693. du Roi , se jetta à ses pieds : *Sire* , lui dit-il , je vous demande justice contre la Reynie , qui a si honteusement prévariqué dans la commission dont il a été chargé , pour recevoir les accusations pleines d'imposture & d'extravagance intentées contre moi ; je veux prouver à toute la France , par les voies ordinaires de la justice , qu'il étoit lui-même l'auteur des calomnies dont j'ai manqué d'être la victime. Le Roi ému , incertain , fut quelque temps sans répondre au Maréchal ; mais enfin , soit qu'il appréhendât de voir la Reynie s'autoriser du nom & des ordres secrets du marquis de Louvois , soit plutôt que ce Prince ne voulût point réveiller une affaire , dont le Maréchal avoit , après tout , été justifié avec éclat , il pria le Maréchal de la laisser ensevelie dans un éternel oubli.

Luxembourg insista ; *Sire* , ce que je demande à *V. M.* est une justice qu'elle ne pourroit refuser au dernier de ses sujets ; cependant , *Sire* , je la recevrai comme une grace insigne , & loin de vous demander jamais de nou-
veaux

veaux bienfaits, je vous remettrai tous ceux que je tiens de votre bonté, pourvu qu'il me soit permis de poursuivre la Reynie. Après quelques moments de silence & d'incertitude, le roi lui ordonna de n'y plus penser.

1693.

Ibidem.

Eh quoi, disoit le Maréchal persuadé que le Roi n'étoit retenu que par le souvenir des services qu'il avoit reçus du marquis de Louvois; le Roi préfere l'honneur d'un Ministre mort dans sa disgrâce, pour avoir soulevé toute l'Europe contre lui, à la justice qu'il doit à un Général qui fait consister toute sa gloire, à prodiguer pour lui sa fortune, sa santé & sa vie!

Ce chagrin le plus sensible qu'il ait ressenti, n'étoit pas le seul auquel il fut en proie. En épousant l'héritière de Luxembourg, on lui avoit promis pour lui & pour toute sa postérité (a), les honneurs de Princes étrangers dont MM. de Luxembourg avoient été en pos-

(a) On voit dans les Etats de France de ce temps-là, le Maréchal

& ses enfants au nombre des Princes Etrangers.

1693.

session. Cependant on souffroit que les Pairs lui contestassent le rang qu'il devoit tenir parmi eux ; on refusoit à ses enfants les honneurs du Louvre , dont l'Abbé de Luxembourg son beau-frere , la princesse de Tingri sa belle - sœur , & son épouse même , avoient joui incontestablement , quoiqu'ils ne fussent pas plus de la maison de Luxembourg que les Montmorenci.

Le Maréchal répondoit à ceux qui trouvoient ses prétentions excessives à cet égard , que la maison de la Trémoille ne jouissoit de pareils honneurs, qu'en vertu du mariage d'un Seigneur de cette maison avec une Laval qui lui avoit transmis ses droits au royaume de Naples ; que la Cour lui ayant permis de revendiquer , au traité de Nimegue , le duché de Luxembourg , il devoit être traité comme les autres Princes étrangers : qu'enfin le Roi avoit été autrefois si persuadé de la légitimité de ses prétentions , que lorsqu'il lui demanda le tabouret pour sa brue , dont le

Ibidem.

mari n'étoit pas encore Duc, Sa Majesté lui avoit répondu que ce n'étoit pas une grace, mais une justice.

1693.

Au commencement de cette année le Roi avoit élevé à la dignité de Maréchal de France, MM. de Choiseul, de Villeroi, de Joyeuse, de Boufflers, de Noailles, de Catinat. Il n'y avoit pas un seul de ces Seigneurs qui n'eût mérité le sceptre des guerriers par son courage & ses services; mais enfin Luxembourg, dont ils étoient devenus les collègues, les avoit tous vu servir sous lui, soit en qualité de brigadier ou de colonel, ou même de simple capitaine. De tous les généraux de l'Europe, Luxembourg étoit celui que la victoire avoit le plus souvent couronné; il semble que pour prix de nouveaux services, il méritoit de nouveaux honneurs; Turenne eût été Connétable si la religion qu'il professoit alors, n'eût mis obstacle à son élévation; il étoit au moins mort maréchal-général; après des services peu inférieurs à

1693. ceux de ce grand homme , Luxembourg dont les ancêtres avoient été élevés aux plus grandes charges , croyoit que le bâton de Maréchal de France ne devoit pas être le terme de sa noble ambition.

Mais quelqu'autorisé qu'il fût par ses exploits à demander le même titre que Turenne , arrêté par sa modestie , il sollicita seulement la survivance de sa charge de Capitaine des Gardes pour son fils aîné. Qui le croiroit ? ce jeune homme , dont le Roi avoit souvent proposé la sagesse pour modele aux jeunes gens de la Cour , qui avoit donné des marques de la plus grande valeur , qui enfin venoit d'arroser de son sang les plaines de Nerwinde , ne put obtenir cette grace du Prince.

Les revenus du Maréchal épuisés par l'argent qu'il prodiguoit aux espions , par les secours secrets qu'il fournissoit à de pauvres officiers pour les soutenir dans le service ; le forçoient à contracter tous les jours de nouvelles dettes ; dans ces

circonstances , il sollicita encore le remboursement des sommes que le Roi avoit touchées des biens confisqués du comte de Boutteville ; remboursement qui lui avoit été souvent promis. On lui répondit qu'il n'y avoit point de fonds ; il ne fut pas plus heureux pour le rétablissement des droits de son comté de Ligny , dont le marquis de Louvois l'avoit fait dépouiller pendant sa prison. 1693.

Mais ces dégoûts n'étoient rien en comparaison de ceux qu'il éprouvoit à la tête des armées ; cette discipline mâle & sévère que le marquis de Louvois avoit eu tant de peine à établir dans les troupes , périssoit sensiblement. Le Maréchal faisoit en vain les plus grands efforts pour la soutenir. Il n'étoit secondé ni par les officiers, ni par les inspecteurs , ni par le Ministre même ; dans l'infanterie , la plupart des officiers étoient si pauvres, qu'ils exhortoient eux-mêmes les plus braves soldats à la maraude , afin de partager le butin avec eux ; dans

1693.

*Manuscrits
du maréchal
de Luxemb.*

la cavalerie, les capitaines dont les compagnies n'étoient jamais complètes, n'osoient contenir le cavalier dans le devoir, dans la crainte qu'il ne les allât dénoncer. Les colonels étoient si jeunes & si inappliqués, que le Maréchal n'osoit les envoyer en parti, tant parce qu'ils observoient mal, que parce qu'ils rendoient encore plus mal leurs observations; les inspecteurs, par foiblesse, & dans la crainte de se faire des ennemis, fermoient les yeux sur les abus les plus criants; la corruption s'étoit glissée jusques dans les bureaux de la guerre, où l'on voyoit les colonels acheter publiquement les meilleurs quartiers pour leurs régiments. La Cour qui avoit tant d'intérêt à maintenir la discipline, contribuoit elle-même à sa décadence, en ne laissant jamais à un même Général les mêmes troupes deux campagnes de suite; lorsque le Maréchal avoit discipliné celles qui lui étoient confiées, on lui en donnoit la campagne suivante de nou-

velles qu'il falloit former. D'ail-
 leurs, l'habitude qu'on avoit prise
 de faire voyager continuellement
 les armées de Flandres en Alsace,
 de l'Alsace en Italie, ou sur les
 côtes du Royaume, les ruinoient.
 Si sur le point d'exécuter un projet
 important, le Maréchal deman-
 doit au Roi une prompte décision,
 le Prince répondoit qu'il avoit
 donné ses ordres au Ministre de
 la guerre; mais ces ordres parve-
 noient toujours trop tard au Gé-
 néral.

1693.

Pendant son ministère, le marquis
 de Louvois n'avoit jamais donné
 d'instruction aux Gouverneurs des
 places frontieres, aux officiers gé-
 néraux qui commandoient des dé-
 tachements, sans les communiquer
 au Général en chef, afin d'y faire
 les changements qu'il trouvoit con-
 venables au bien du service; son
 fils n'avoit pas jugé à propos de
 s'affujettir à cet usage, enforte que
 dans les occasions les plus pressan-
 tes, le Maréchal n'osoit leur en-
 voyer des ordres, parce qu'ils en

Ibidem;

1693. avoient presque toujours reçu d'absolument contraires aux siens.

Quoique le Roi assignât exactement des fonds chez les trésoriers de l'extraordinaire des guerres, l'armée étoit des mois entiers sans toucher de solde ; les trésoriers aimoient mieux se laisser protester les lettres de change que de payer : mais , à force de vouloir amasser des biens immenses , ils ne réussirent qu'à perdre leur crédit & celui du Roi.

Le marquis de Barbesieux portoit la négligence jusqu'au point de laisser , pendant des campagnes entières , le produit des contributions entre les mains des trésoriers de l'armée ; ceux-ci s'en servoient pour établir un commerce immense ; ils faisoient en peu de temps des fortunes brillantes ; cependant le Roi étoit ruiné , & ses troupes déser-toient en foule , faute de paie.

C'étoit assez que le Maréchal demandât des graces pour les officiers qui se distinguoient le plus , pour essuyer des refus ; les bienfaits
du

du Roi, qui ne devoient être que la récompense de la vertu, du zèle, des talents & des services, commençoient à devenir le prix de la faveur, de la protection, de l'intrigue. 1693.

Le Maréchal qui ne respiroit que la gloire du nom François, ne voyoit qu'avec une douleur mêlée d'indignation ces abus destructeurs; il s'en plaignit au marquis de Barbesieux; il lui représenta vivement les malheurs qui ne pouvoient manquer d'en résulter. Mais le jeune Ministre méprisa ses conseils. Le Maréchal crut alors devoir avertir le Roi. Barbesieux furieux d'avoir reçu des reproches qu'il ne méritoit que trop, s'emporta jusqu'au point de dire publiquement qu'il perdrait le Maréchal à la Cour & jusques dans son armée.

*Manuscrits
du Maréchal
de Luxemb.*

C'est ainsi qu'un Ministre de vingt-cinq ans sans expérience, sans application, traitoit un Général blanchi sous les lauriers. Luxembourg qui, malgré le puissant crédit du pere, s'étoit soutenu

1693.

à la Cour tant que celui-ci n'avoit point laissé agir la calomnie, dédaigna les menaces du fils.

Cependant , depuis cette rupture, ses dégoûts augmentoient sensiblement. Il essuyoit à la Cour de plus grandes contradictions; on lui proposoit plus souvent des projets inutiles, dangereux, ou impraticables. Il falloit, pour ainsi dire, lutter contre le Roi & tous les Ministres, pour leur en faire connoître l'illusion. Il est vrai que le Roi avoit quelquefois la grandeur d'ame de céder à l'expérience du Général; mais Luxembourg n'en sentoît pas moins combien on manquoit à la confiance qui lui étoit dûe, en préférant les conseils des autres aux siens.

Ibidem.

Le dépit, l'inquiétude, le chagrin, lui inspirerent le desir de la retraite; il y étoit aussi porté par le triste état de sa santé; ses maux de reins étoient devenus si aigus, qu'il avoit peine à se tenir à cheval. Cette incommodité si cruelle pour un Général actif, en lui rappelant sans cesse son séjour à la

Bastille, la seule récompense de ses exploits dans la précédente guerre, lui faisoit appréhender de perdre dans celle-ci, où il étoit d'ailleurs si mal secondé, la réputation qui le mettoit au-dessus de tous les généraux de l'Europe.

1693.

J'ai gémi, disoit ce grand homme, dans une affreuse prison, par la haine & l'autorité d'un Ministre implacable; ma santé a été ruinée à la Bastille, ma fortune à la tête des armées. Après une disgrâce injuste & éclatante, on me rappelle au commandement sans que je l'aie sollicité. La fortune favorise mes efforts; j'ai gagné quatre combats; j'ai soutenu la gloire des armes Françaises: quelle satisfaction ai-je reçue? des traitements indignes qu'on m'a fait essuyer: quelles récompenses m'ont valu mes travaux? On me dénie la justice, qu'on ne pourroit refuser au dernier des hommes: on me dépouille de mes biens; on refuse à mes enfants un rang qu'ils tiennent de la naissance; on combat sans cesse mes vues; enfin dans le temps que toute la France paroît applaudir à mes succès, le Roi ne me donne pas seu-

1693. *lement la consolation de me témoigner
s'il est content ou non de ma conduite &
de mes services.*

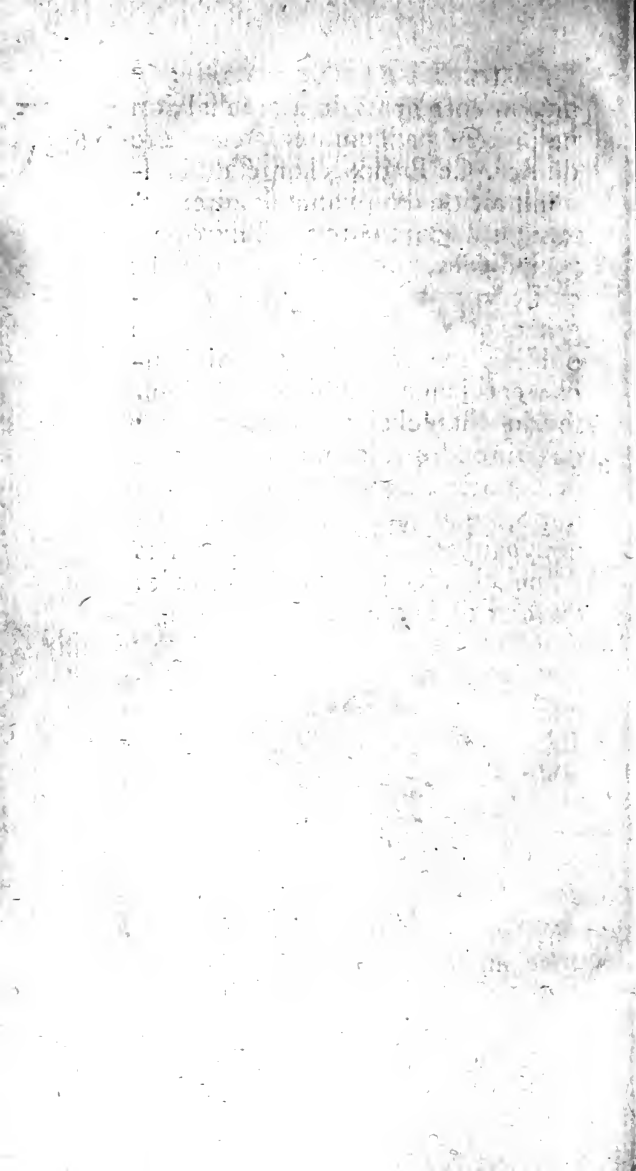
*Dans la retraite où me condamnent
l'indifférence du Prince , la haine du
Ministre , & le dépérissement de ma
santé , je n'aurai à gémir que comme
citoyen des malheurs qui menacent l'E-
tat. Les lauriers dont la France est cou-
ronnée ne se flétriront point entre mes
mains , & personne ne me reprochera
de n'avoir pas fait tout ce qui dépendoit
de moi , pour prévenir des désastres que
je n'envisage qu'en frémissant.*

C'est par ces plaintes ameres que
Luxembourg soulageoit dans le
sein de ses amis les chagrins dont
il étoit déchiré. Mais le conseil de
ces mêmes amis , les prieres de ses
enfants , le desir si naturel à un
grand homme de forcer son Prince
à l'aimer à force de services , & plus
encore l'amour de la patrie à la-
quelle il ne pouvoit se dissimuler
qu'il fût nécessaire , le firent triom-
pher de ses dégoûts ; il renonça à
ses idées de retraite.

Au reste , en rendant compte des

mécontentemens du Maréchal , on ne prétend pas censurer la conduite du Roi. Ce Prince chargé de l'administration d'un vaste Empire, luttant seul contre toute l'Europe , pouvoit les ignorer ; il est constant qu'il n'eut pas plutôt appris ses chagrins, qu'il chercha à les lui faire oublier. Les regards du Roi touchèrent l'ame sensible & généreuse du Maréchal ; ils acheverent de lui rendre le calme , la joie & l'espérance ; Luxembourg fut plus disposé que jamais à prodiguer de nouveau pour lui , les tristes restes d'une vie usée par les plaisirs & les travaux de la guerre.





S O M M A I R E

D U S I X I E M E L I V R E.

CONSEILS du Maréchal au Roi. Louis XIV offre la paix aux Alliés ; à quelles conditions. Guillaume les fait rejeter. Ambition de ce Prince. Efforts des Alliés. Le Roi renonce au dessein de porter la guerre en Hollande. Plan de la campagne de 1694. Monseigneur est nommé Général de l'armée de Flandre : Luxembourg commande sous ses ordres. Etat du Royaume. Le Roi ne peut opposer à l'ennemi qu'une armée inférieure. Projet audacieux de Luxembourg. Monseigneur entre dans le pays ennemi : ses succès. Le roi Guillaume veut envahir la Flandre maritime. Belle marche de l'armée Françoisse. Monseigneur pré-

vient les Alliés sur l'Escaut ; il fait échouer leurs desseins. L'ennemi prend Hui. Fin de la campagne. Maladie du Maréchal ; sa mort. Regrets du Roi & de toute la France. Récapitulation de toutes les principales actions de sa vie ; son éloge ; traits particuliers : sa postérité.





HISTOIRE

DU MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG.



LIVRE SIXIEME.

JAMAIS le Maréchal n'avoit reçu du Roi tant de marques de confiance & de considération que depuis que ce Prince s'étoit vu menacé de le perdre ; dans les fréquents entretiens qu'il eut avec Sa Majesté sur les opérations de la campagne , Luxembourg toujours rempli de l'idée que le seul moyen d'étonner les Alliés & de dissoudre la ligue , étoit de pénétrer en Hollande , exhorta fortement le Roi à frapper les

1694.

370 HISTOIRE DU MARÉCHAL
grands coups contre cette Républi-
que. Il raisonnoit ainsi dans un mé-
moire qu'il présenta au Prince :

1694.

*Manuscrits
de la Maison
de Luxemb.*

« Plus la guerre durera, plus on
» trouvera de difficultés à vaincre.
» Dans la précédente guerre, les
» ennemis étoient presque aussi nom-
» breux, mais moins animés, moins
» aguerris. Depuis la paix de Ni-
» megue, les Princes de l'Europe
» & sur-tout ceux de l'Allemagne,
» effrayés de la puissance du Roi
» & des vaines idées de Monarchie
» universelle dont le prince d'O-
» range l'a accusé, se sont accou-
» tumés à entretenir de nombreux
» corps de troupes réglées ; il ne
» leur manquoit qu'une excellente
» discipline ; les officiers Fran-
» çois l'ont portée chez eux avec
» l'émulation & l'amour de la gloi-
» re. Il est vrai que malgré le
» nombre & les efforts de nos en-
» nemis, nous avons jusqu'ici triom-
» phé par-tout ; mais qui ne voit
» que c'est en nous épuisant d'hom-
» mes & d'argent ? Les Alliés au
» contraire ont une quantité éton-

» nante d'Officiers braves & appli-
» qués ; leurs défaites & leurs mal-
» heurs leur ont appris l'art de la
» guerre ; tout abonde chez eux ,
» argent , recrues , munitions de
» guerre & de bouche ; chaque
» campagne , le prince d'Orange
» combat avec les mêmes corps ;
» composés de l'élite des nations
» conjurées contre nous ; ses trou-
» pes sont tellement exercées au
» maniement des armes à feu, qu'on
» ne peut se mesurer avec elles en
» ce genre de combat sans un ex-
» trême danger : avant donc que la
» durée de la guerre le rende in-
» vincible, il faut tâcher de l'ac-
» cabler.

» Rien de plus grand que le pro-
» jet que Sa Majesté avoit formé
» de rétablir le roi d'Angleterre sur
» son trône ; quand elle n'auroit
» réussi qu'à entretenir la guerre ci-
» vile dans la grande Bretagne, il
» n'en auroit pas fallu davantage
» pour nous procurer une paix glo-
» rieuse ; mais aujourd'hui que le
» désastre de la Hogue & la perte

1694.

» de l'Irlande nous empêchent de
» pénétrer jusqu'à Londres , c'est
» sur la Hollande qu'il faut tom-
» ber, avec tout le poids de notre
» puissance : il n'y a d'autre plan
» à suivre que celui de la campa-
» gne dernière ; c'est le seul qui
» puisse être mortel au prince d'O-
» range & à la ligue: mais il est temps
» que Sa Majesté se repose de ses
» travaux guerriers; sa santé est trop
» nécessaire à l'Etat , pour aller
» la prodiguer dans de nouvelles
» expéditions ; parvenue au com-
» ble de la gloire par tant de con-
» quêtes , qu'elle confie à de plus
» jeunes mains la défense de son
» Royaume. Pendant que d'un cô-
» té , Monseigneur (le Dauphin)
» à la tête d'une puissante armée
» s'avancera sur le prince d'Oran-
» ge , j'irai, suivi de celle que le
» Roi daignera commettre à mes
» soins, l'attaquer de l'autre : peut-
» être que Dieu bénira nos efforts,
» & que nous serons assez heureux
» pour remporter sur cet ennemi
» constant & redoutable, une vic-

» toire décisive ; une victoire qui
 » nous procure une paix triom-
 » phante ».

 1694.

C'étoit bien le dessein du Roi ; mais il ne vouloit l'exécuter qu'au défaut d'un autre encore plus grand & plus utile : ce Prince à qui l'expérience avoit enfin appris à connoître les malheurs qu'entraînent les guerres mêmes les plus glorieuses , avoit entrepris de donner la paix à toute l'Europe. On a vu que dès l'année dernière , il avoit sollicité plusieurs Princes alliés à se prêter à ses vues ; on a vu aussi que le prince d'Orange , à force d'exagérer sa puissance & son ambition , à force d'interpréter malignement ses intentions , étoit venu à bout d'augmenter par - tout l'envie , la défiance , la crainte & la haine. Le Roi , pour écarter les soupçons injurieux qu'il leur inspiroit sur sa bonne foi , présenta aux États-Généraux , par les mains de l'Ambassadeur de Danemarck , un plan de pacification générale : il rendoit la Savoie , le marquisat de Saluces ,

*Histoire du
 roi Guillaume III , tome
 II , pag. 49.*

1694.

Mons , Namur , Hui , Charleroi , Roses que ses armes venoient de conquérir en Catalogne ; il rétablissoit le duc de Lorraine dans ses États ; il consentoit , supposé que le roi d'Espagne mourût sans enfants , que l'électeur de Baviere demeurât en possession des Pays-Bas , pour former une barriere à la Hollande ; enfin il reconnoissoit Guillaume en qualité de roi de la grande Bretagne : c'est ainsi que Louis XIV qu'on accusoit d'aspirer à la Monarchie universelle , sacrifioit d'un trait de plume , le fruit de tant de travaux , de victoires , de sang & d'argent. Cependant , quelque modestes que paroissent ces conditions de la part d'un Monarque victorieux , elles furent rejetées d'une voix unanime par les Alliés ; il faut avouer qu'on n'avoit jamais vu tant de Puissances unies , agir avec plus de concert & d'animosité ; il semble que le prince d'Orange eût fait passer toute sa haine & son ambition dans l'ame de chacun des Princes qui s'étoient déclarés contre la France.

C'est quelque chose de bien étonnant que l'ascendant de ce Prince sur tant de peuples, de religion, de mœurs, de loix différentes; loin d'altérer son crédit, ses défaites; ses revers sembloient augmenter ses ressources & son courage.

1694.

Que prétendoit donc ce Prince qui de la vie privée étoit devenu le Roi d'une des plus puissantes nations de l'univers? La conquête de la France? Mais si ébloui par son ambition, il avoit, au commencement de la guerre, formé ce fastueux projet, l'inutilité de ses efforts, la soumission constante des Protestants sur la révolte desquels il avoit paru compter, la sagesse, le courage & les succès de Louis XIV n'avoient que trop confondu ses chimériques desseins. Espéroit-il démembler quelques provinces, réduire la France aux bornes prescrites par le traité des Pyrénées? Cette espérance n'étoit pas moins vaine & illusoire; car enfin depuis six ans que le flambeau de la guerre étoit allumé, loin d'entamer la frontière, loin de

1694.

*Mémoires
de Barwick,
tom. I.*

subjuguer un seul village, il n'y avoit point de campagne qu'il n'eût perdu de grandes batailles ; ou quelques-unes des meilleures places des Pays-Bas : six ans de succès pouvoient à peine rétablir les Alliés dans la possession de ce que les François leur avoient enlevé ; cependant les Anglois & les Hollandois qui seuls payoient les frais immenses de cette guerre, étoient accablés ; ils ne pouvoient la soutenir encore six ans sans être ruinés ? Indépendamment de tous les désastres que les deux nations éprouverent dans le continent, la première perdit dans le cours de la guerre, selon un mémoire du Parlement, quatre mille deux cents vaisseaux estimés 30 millions de livres sterling ; les pertes de la Hollande n'étoient pas moins considérables ; c'étoit donc uniquement pour se voir à la tête de la moitié de l'Europe, pour jouer plus long-temps le personnage d'Agamemnon, que Guillaume qui avoit tant reproché à Louis XIV sa fierté & son ambition, perpétuoit les malheurs de ses

ses sujets & ceux de la République chrétienne.

1694.

Le Roi voyant que sa modération & ses sacrifices ne faisoient aucune impression sur ses ennemis, prépara en Flandre la plus vigoureuse campagne ; il adopta toutes les vues de Luxembourg : mais l'amour de la gloire qui l'anima jusqu'au dernier soupir , ne lui permit point de goûter le conseil que lui avoit donné le Maréchal de ménager sa personne ; il lui déclara qu'il partageroit avec lui la gloire & le danger de l'exécution ; la fortune n'offre pas toujours les occasions de vaincre. Louis XIV qui avoit publié qu'il seroit au mois de Mai à la tête de ses armées de Flandre , se vit arrêté par les préparatifs immenses de ses ennemis.

Le prince d'Orange qui frémissait encore de la grandeur du péril , auquel il s'étoit vu exposé au commencement de la dernière campagne , avoit ébranlé toute l'Europe, pour rassembler dans les Pays - Bas des forces une fois plus nombreuses

Campagne
de 1694.

1694.

*Histoire
de Guillau-
me III, t. II,
pag. 51.*

que les années précédentes; il n'avoit même voulu sortir de Londres qu'après s'être assuré que les Alliés agiroient avec plus de quatre cents mille combattants, dont près de la moitié dans les Pays-Bas; si on ajoute à ce nombre prodigieux d'hommes, les garnisons, les matelots, les ouvriers nécessaires au service, on avouera que depuis les Croisades, jamais l'Europe n'avoit fait de plus grands efforts.

*Campagne
de 1694.*

Pour opposer à l'ennemi des armées supérieures dans les Pays-Bas, il eût fallu laisser sans troupes les frontieres du Dauphiné, de l'Alsace, du Roussillon, les provinces maritimes. Louis XIV forcé d'abandonner son premier plan, partagea ainsi ses forces: il forma sur le Rhin, & en Savoie deux armées à peu près égales à celles de l'ennemi; il en destina une en Catalogne au maréchal de Noailles supérieure à celle d'Espagne; car ce Prince qui ne pouvoit plus espérer de porter des coups mortels à la ligue en Hollande, vouloit au

moins lui faire éprouver du côté de l'Espagne, combien il étoit encore redoutable.

1694.

D'après ce plan, il ne lui fut pas possible d'envoyer en Flandre une armée qui égalât la moitié des troupes des Alliés ; mais pour encourager le soldat, il déclara Monsieur le Dauphin Généralissime.

Ibidem.

En applaudissant à la sagesse des vues de la Cour, Luxembourg n'approuvoit pas qu'on envoyât Monsieur le Dauphin dans les Pays-Bas. *Ou nous prendrons, disoit-il au Roi, une résolution foible en nous retranchant sur la défensive ; & alors Monsieur le Dauphin paroîtra fuir devant le prince d'Orange : ou nous agirons comme si nous avions des forces égales à celles de l'ennemi ; en ce cas convient-il d'exposer l'héritier de la couronne à l'événement d'une bataille ?* Le Roi lui répondit qu'il avoit tout prévu ; mais qu'il avoit une si grande confiance en son génie & en sa fortune, que, malgré l'étrange disproportion de ses forces avec celles des Alliés, il ne doutoit point que

1694.

Ibidem.

son fils guidé par ses conseils, n'acquît encore de la gloire.

L'armée n'étoit composée que de 78 bataillons & de 162 escadrons; le maréchal de Boufflers étoit à la tête d'un corps séparé de dix mille hommes; le marquis d'Harcourt couvroit le duché de Luxembourg avec dix escadrons; toutes ces troupes réunies pouvoient monter à 75 mille hommes: le maréchal de Villeroy commandoit conjointement cette armée avec le Maréchal sous les ordres de Monsieur le Dauphin. Le duc de Chartres, le prince de Conti, le duc de Bourbon, le duc du Maine, les marquis de Rosen, de Montrevel, de Rubantel, de Ximenès, le duc de Barwick, les marquis de Feuquieres & de Busca servoient en qualité de lieutenants généraux. Les marquis de Gassion, de Créqui & de Bezons, le duc de Roquelaure, le duc d'Elboeuf, les comtes de Marcin, de Vandeuil, le duc de Montmorenci, le comte de Nassau & le marquis de Castries faisoient les fonctions de maré-

chaux de camp ; le comte d'Artagnan, celles de major-général ; enfin le marquis de Puifégur en qui Luxembourg avoit une confiance particulière, étoit, comme les années précédentes, maréchal-général des logis de l'armée.

1694.

Le roi Guillaume comptoit sous ses étendards 83 bataillons de huit cents hommes chacun, & 255 escadrons ; cette armée seule montoit à plus de cent mille combattants ; indépendamment de ces forces prodigieuses, il avoit jetté trente mille hommes dans le camp retranché de Liege ; il en pouvoit retirer autant des villes de la Hollande & des Pays-Bas, en y laissant une garnison suffisante ; il ne l'emportoit pas moins sur les François en argent, en artillerie, en munitions de guerre & de bouche, qu'en hommes.

*Camp. de
Flandres.*

Quelque accablant que fût le poids de cette guerre pour la France, ce n'étoit pas alors le plus grand des fléaux auquel elle fut en proie ; la récolte qui l'année dernière avoit manqué dans presque toutes les

1694.

Campagne
de 1694.

provinces, la laissoit exposée aux horreurs de la disette. Le Roi, pour nourrir la plus grande partie deses sujets, s'étoit vu obligé d'envoyer acheter, à grands frais, des bleds en Barbarie & dans les Royaumes du Nord ; l'épuisement des finances étoit tel que loin de pouvoir établir des magasins de fourage dans les places voisines du théâtre de la guerre, il ne pouvoit fournir de viandes aux troupes qu'au mois de Juillet ; on crut devoir les faire cantonner sur les frontieres jusqu'au 15 de Juin ; en même temps pour prévenir les séditions & la désertion, on détachoit presque tous les jours des partis dans le pays ennemi, pour aller à la chasse des bœufs, des vaches & des moutons : c'est ainsi que l'armée subsista pendant plus de six semaines ; le soldat vécut dans une plus grande abondance que dans les quartiers d'hiver, où il étoit presque réduit au pain de munition.

Pendant ce temps - là, Luxembourg formoit, de concert avec M.

le Dauphin, le plan de campagne le plus audacieux. On s'étoit attendu en France qu'il prendroit le parti d'une sage défensive ; mais le Maréchal qui ne pouvoit soutenir l'idée de voir M. le Dauphin reculer devant le prince d'Orange, persuadé d'ailleurs que ce genre de guerre décourageroit le soldat, que le défaut de paie, d'habits & de viande inquiétoit déjà, forma la résolution de porter l'armée entre la Méhaigne & le Démer : par cette démarche hardie, il menacoit également Liege & Maestrecht ; il étonnoit les Alliés ; il acquéroit une supériorité d'armes, qui en remplissant les François de confiance, en imposoit à toute l'Europe.

Le roi Guillaume ne pouvoit faire échouer ce projet, qu'en tombant sur lui avec toutes ses forces, ou bien en les partageant en deux armées, dont l'une resteroit sur la Méhaigne pour faire tête à M. le Dauphin, tandis que l'autre favorisée par les flottes d'Angleterre & de Hollande, iroit assiéger Dunker-

1694.

Ibidem

1694.

que. Si l'ennemi prenoit le premier de ces deux partis , Luxembourg n'auroit point évité la bataille ; mais il ne l'auroit reçue que dans des postes avantageux. La juste confiance qu'il avoit en son armée presque toute composée de vieux corps ; ses succès précédents, & surtout la présence de M. le Dauphin , jeune prince adoré du soldat par son affabilité, son courage & sa générosité, lui faisoient regarder la victoire comme certaine. Si l'ennemi au contraire partageoit ses forces , s'il assiégeoit Dunkerque , le dessein du Maréchal étoit de jeter le maréchal de Villeroy dans cette place , d'appeller le maréchal de Boufflers, & de fondre sur l'armée qui resteroit sur la Méhaigne.

Ce plan n'eut pas plutôt été approuvé du Roi que l'armée s'ébranla ; elle vint camper le 19 Juin à Jandrain entre Liege. & les Alliés, de-là à Saint-Tron, où elle resta jusqu'au 11 Juillet dans une abondance incroyable aux dépens du pays ennemi. Guillaume déconcerté

certé des marches savantes de M. le Dauphin, inquiet sur la destinée de Liege, de Maestrecht & de Mazeick, qu'il voyoit également menacées, se hâta de jeter de nouvelles troupes dans le camp retranché de Liege, & d'en construire deux autres sous les villes de Maestrecht & de Mazeick.

1694.

Avec des forces inférieures, Luxembourg n'étoit pas encore satisfait de ruiner le pays des Alliés, de les tenir en échec, de leur faire perdre la campagne; il desiroit avec ardeur de contribuer à la gloire de M. le Dauphin par une victoire éclatante: en attendant que la fortune lui présentât l'occasion de combattre & de vaincre, il eut recours au même genre de guerre qui l'avoit fait triompher au commencement de la dernière campagne; il envoyoit les troupes tour à tour en détachement: le succès couronna toutes ses vues; il n'y avoit point d'heure le jour & la nuit qu'elles ne rentrassent au camp avec des prisonniers, des chevaux,

Ibidem.

1694.

Ibidem.

du butin. On enlevoit à l'ennemi ses convois, ses escortes, ses partis; on le harceloit; on le fatiguoit au point qu'il n'osoit presque plus paroître en campagne.

Ces succès avoient rempli le soldat d'une telle audace, qu'on ne pouvoit rien ajouter au mépris qu'il avoit conçu des Alliés: il ne voyoit jamais M. le Dauphin, les Princes du Sang & le Maréchal, qu'il ne demandât à grands cris, qu'on le conduisît à l'ennemi.

Ibidem.

C'étoit-là la disposition où le Maréchal souhaitoit l'armée pour combattre; ainsi, sans perdre un instant, Boufflers reçut ordre de joindre M. le Dauphin. Mais le roi Guillaume qui s'étoit vanté de tomber sur les François par-tout où il les trouveroit, évitoit la bataille avec autant de soin que s'il eût commandé une armée inférieure. Il étoit si attentif à ses démarches, il choisissoit des camps si fortifiés, que malgré l'envie extrême qu'avoit le Maréchal de procurer un triomphe signalé à M. le Dauphin, il

fut le premier à déclarer , qu'il ne falloit pas forcer l'ennemi à une bataille , dont le succès coûteroit trop de sang à la nation.

1694.

La joie qu'inspiroit au Roi un début si brillant dans les Pays-Bas , fut bien augmentée par les victoires du maréchal de Noailles en Catalogne ; ce Général avoit défait les Espagnols sur les bords du Ter , conquis Palamos & Gironne. Le Roi écrivit au maréchal de Luxembourg sur ces glorieux événements , une lettre que l'on a jugé à propos d'insérer ici , pour donner une idée de la maniere dont il traitoit avec ses Généraux.

La prise de Gironne a été prompte, & ma surprise agréable ; je suis bien persuadé qu'elle vous fera le même effet , & que votre joie sera égale à la mienne : votre ami le maréchal de Noailles a mené les affaires brusquement & heureusement ; j'espère que la fin de la campagne ne me sera pas moins heureuse par-tout ; je le souhaite de tout mon cœur, & sur-tout que vous fassiez parler de vous à l'ordinaire , & que mon fils

*Manuscript
de la maison
de Luxemb.*

1694.

profite de votre savoir-faire & de votre bonheur pour acquérir quelque gloire.

De Trianon , le 11 Juillet,

Le tendre intérêt que prenoit le Roi en la gloire de son fils , étoit bien justifié par tout ce que le Maréchal lui écrivoit de la conduite, de l'ardeur & de la modestie du jeune Prince. Dans cette campagne qui fut la dernière de sa vie , M. le Dauphin donna de lui la plus haute idée à l'officier & au soldat ; il eut le secret de s'en faire adorer.

*Campagne
de 1694.*

Cependant l'Angleterre, la Hollande éclatoient en murmures & en invectives contre le roi Guillaume, qui avec des forces telles que les Pays-Bas n'en avoient jamais vues de si redoutables, loin de faire des progrès, laissoit ces florissantes provinces en proie au pillage. Guillaume s'apercevant que l'inaction honteuse à laquelle il étoit réduit, le dégradoit plus dans l'esprit de ses sujets & de ses Alliés, que la perte d'une bataille , résolut enfin d'agir : il s'ébranle le 23 Juillet, &

vient camper à Tavier, dans le dessein de couper à l'armée François ses communications avec Huy & Namur d'où elle tiroit ses convois. Mais M. le Dauphin qui avoit pénétré les vues de l'ennemi, les déconcerta, en venant se poster à Vignamont à deux lieues de son aile droite; par ce mouvement audacieux, il étoit toujours entre l'armée des Alliés & le camp de Liege; Guillaume n'osoit ni l'affoiblir, ni le perdre de vue, dans la crainte qu'il ne fût insulté & emporté.

On n'eut pas plutôt appris dans toute l'Europe la position des armées, qu'on s'attendit à une bataille encore plus célèbre que celles qui avoient illustré les campagnes précédentes: la crainte, l'espérance, l'inquiétude agitoient tour à tour les François & leurs Alliés; si ceux-là étoient encouragés par la valeur du Dauphin & le génie de Luxembourg, ceux-ci ne l'étoient pas moins par la fermeté du roi Guillaume, & par la supériorité de ses troupes.

1694.

Cependant ce Prince qui par le moyen de sa nombreuse armée, se voyoit à portée de resserrer les François dans leurs subsistances & même de les affamer, oubliant tout à coup ses anciennes défaites, écrit aux Princes ses Alliés qu'enfin les François étoient tombés dans ses pièges; qu'en moins de huit jours ils seroient réduits à décamper faute de vivres; qu'ils n'avoient de retraite que sur la Sambre; mais qu'ayant beaucoup de ruisseaux, de défilés, & la Meuse à franchir, avant que de gagner cette rivière, il leur étoit impossible d'éviter une défaite certaine.

Ibidem.

Avant que de tenir un pareil langage, il auroit fallu se défier un peu plus de la fortune, ou prendre de meilleures mesures. En effet l'événement répondit mal aux promesses de Guillaume: M. le Dauphin, aidé de l'expérience du Maréchal, mit un si bel ordre dans cette armée qui devoit périr par la faim, ou faire une retraite funeste, qu'elle vécut jusqu'au 18 Août dans

l'abondance; ce fut Guillaume lui-même qui, faute de subsistances, se vit obligé à décamper le premier. Confus, désespéré de voir un projet dont il avoit tant vanté la grandeur & l'importance, anéanti par la conduite des Généraux ennemis, il résolut de ne point laisser écouler la campagne, sans frapper un coup capable de le justifier auprès des Alliés: il vouloit prendre Dunkerque, dont la conquête flateroit plus la nation Angloise que la plus brillante victoire.

1694.

*Mémoires
de Barwick 2
tom. I.*

Il décampe en conséquence le 18 Août, & se porte par une marche rapide à Cambron. Ce fut-là qu'il détacha le duc de Virtemberg avec un gros corps de troupes, pour s'emparer du pont d'Epierres & des lignes Françoises, avant que le marquis de laValette qui les défendoit, pût recevoir du secours. S'il eût réussi dans ce projet, rien n'eût pu l'empêcher d'assiéger & de prendre Dunkerque, déjà bloquée par une flotte formidable.

Tout, pour le coup, sembloit lui de *Campagne* 1694.

1694.

répondre du succès; il n'avoit que vingt lieues à parcourir en ligne droite & deux jours d'avance sur les François. Ceux-ci, pour le prévenir, avoient une marche de 42 lieues à faire; & cinq rivières à traverser.

Ces obstacles paroissoient si grands que d'autres Généraux n'auroient même osé penser à les vaincre; mais la confiance que M. le Dauphin & le Maréchal avoient dans le zèle & le courage des troupes, les anima tellement, qu'ils entreprirent de prévenir l'ennemi & de déconcerter son projet: l'armée se met en marche, & arrive à Hui; le maréchal de Villeroi prit les devants avec la cavalerie; M. le Dauphin & Luxembourg le suivoient à la tête de la Maison du Roi; enfin l'infanterie, sous les ordres du prince de Conti & du duc de Barwick, venoit ensuite à grandes journées.

Après une marche de trois jours dans laquelle il ne s'arrêta presque pas un instant, Villeroi arriva le 24 au matin sur les bords de l'Es-

Le 22 Août.

caut; quelques momens après paroît le duc de Virtemberg avec son corps d'armée. Mais qu'on juge de l'étonnement de ce Prince , en voyant de l'autre côté du fleuve 80 escadrons rangés en bataille ; sa surprise redoubla lorsqu'il aperçut des drapeaux flotter en l'air ; il crut que l'armée entière de M. le Dauphin l'avoit prévenu sur l'Escaut : on conçoit que ces drapeaux n'étoient qu'un stratagème du maréchal de Villeroi , pour en imposer à l'ennemi , & lui faire croire qu'il avoit de l'infanterie. Le duc de Virtemberg déconcerté , n'osa exécuter l'ordre que Guillaume lui avoit donné de passer l'Escaut ; en attendant l'arrivée de ce Prince avec le gros de l'armée , il établit des batteries pour foudroyer les François ; mais Villeroi , qui dans une marche aussi étonnante , avoit eu le secret de traîner après lui quelques pieces de canon , répondit bientôt au feu de l'ennemi.

Cependant Monseigneur & Luxembourg arrivoient avec la Mai-

son du Roi ; à la vue du duc de
 1694. Virtemberg , persuadés que Guil-
 laume alloit bientôt paroître avec
 toutes ses forces , ils écrivent au
 prince de Conti d'accourir avec
 les grenadiers & les soldats les plus
 dispos , afin d'avoir bientôt un
 corps d'infanterie à opposer à celle
 de l'ennemi. Cet ordre n'eut pas
 plutôt été répandu , que tous les
 soldats se présentent au Prince , en
 le conjurant avec de grands cris ,
 de leur permettre de le suivre & de
 combattre avec lui. Le Prince sen-
 siblement touché de tant de zele
 & de courage , ne put se refuser à
 l'ardeur de ces intrépides légions.
 Il laissa les tentes & les havresacs
 sous l'escorte des troupes les plus
 fatiguées , & partit avec le reste.
 Sur la route , il trouvoit des tables
 dressées & couvertes de toutes for-
 tes de rafraîchissements ; le soldat
 riant , mangeant , chantant , marcha
 avec tant de rapidité , que malgré la
 pluie , le mauvais temps , la difficulté
 des chemins , il arriva le 25 à midi
 au pont d'Epierres. M. le Dauphin

*Campagne
 de 1694.*

*Mémoires
 de Barwick,
 tome I, pages
 170, 171.*

transporté de joie, se hâta de faire cantonner cette brave infanterie dans les villages situés sur l'Escaut. 1694.

Pendant ce temps-là le roi Guillaume commandoit un nombre prodigieux de pionniers pour les sieges de Furnes & de Dunkerque ; il comptoit tellement sur le succès de son expédition, qu'il avoit déjà écrit en Hollande & en Angleterre, qu'enfin il alloit venger les deux nations dont les armateurs de Dunkerque avoient ruiné le commerce ; déjà les Anglois & les Hollandois, dans la douce espérance de renverser & de détruire une ville qui leur avoit été si funeste, sembloient oublier leurs défaites & leurs malheurs. Mais lorsqu'ils furent que M. le Dauphin avoit prévenu Guillaume, qu'il avoit fait échouer son projet, il n'y eut point de marques de mécontentement que les deux peuples ne témoignassent. Impatients, furieux de la honte de cette campagne, ils se déchaînerent hautement contre Guillaume ; ils demanderent la paix avec des cris séditieux.

Campagne de
1694.

1694.

On prétend que Guillaume qui se voyoit l'objet des invectives de ses sujets , & de la raillerie de ses ennemis , fut plus sensible à l'affront qu'il venoit de recevoir , qu'à la perte de toutes les batailles qu'on a décrites : sa douleur étoit bien légitime ; car enfin quelques forces qu'il assemblât jamais , comment pouvoir espérer d'entamer les frontières d'une nation dont les soldats sembloient avoir des ailes quand il s'agissoit de le combattre ?

La marche de M. le Dauphin est une des plus belles dont il soit fait mention dans l'histoire ancienne & moderne. Elle a toujours passé pour un prodige en ce genre ; on la célébra en France comme une victoire d'autant plus éclatante qu'on lui devoit le salut de la Flandre maritime.

*Campagne
de 1694.*

Cependant les Alliés , après être resté quelque temps comme immobiles , retournent sur leurs pas. Les François campés sur l'autre bord de l'Escaut , eurent le plaisir de les voir défilier , & reprendre triste-

ment le chemin d'Oudenarde; ils passerent le fleuve sur le pont de cette ville; leur armée une fois supérieure à celle de France, occupoit toute l'étendue de pays qui est entre l'Escaut & la Lys; indépendamment de ces forces prodigieuses, ils avoient encore sur la Meuse une armée de 45 mille hommes sous les ordres du duc de Holstein-Plöün.

1694.

Monsieur le Dauphin étoit campé à Courtrai; bientôt il apprit que Guillaume avoit passé la Lys à Deinse. Dans la persuasion que ce Prince n'avoit fait ce mouvement que pour lui livrer bataille, M. le Dauphin se prépara à le recevoir avec une vigueur digne de lui: en moins de vingt-quatre heures les fossés qui étoient devant le camp furent comblés, les haies arrachées, l'artillerie distribuée sur le front de l'armée; on peut dire enfin qu'à l'aide de l'expérience du Maréchal, ses dispositions furent telles qu'il pouvoit compter sur la victoire. Mais Guillaume éton-

Ibidem.

1694.

né, n'osa mesurer sa fortune avec celle du jeune Prince. M. le Dauphin, après l'avoir inutilement attendu jusqu'au 18 Septembre, se rendit à Fontainebleau où il fut reçu du Roi & de toute la Cour avec les applaudissements que méritoit une campagne qui le couvroit de gloire.

Pendant ce temps-là, le duc de Holstein-Plöün assiégeoit Hui; cette expédition étoit d'autant plus facile que la France n'avoit pu opposer de troupes aux Alliés sur la Meuse; les flottes d'Angleterre & de Hollande se préparoient à bombarder Dunkerque. Luxembourg demeuré seul en possession du commandement, détacha le marquis d'Harcourt avec 60 escadrons, non pour secourir Hui qui ne pouvoit pas tenir assez long-temps pour attendre ce secours, mais pour couvrir Dinant que les Alliés qui venoient encore de recevoir un renfort de douze mille hommes de la Hollande, menaçoient aussi; quelques jours après le Ma-

Evidem.

réchal envoya à Dunkerque le maréchal de Villeroi, le duc du Maine & le comte de Toulouse; Villeroi fit échouer le projet des Anglois sur Dunkerque : ils ne furent pas plus heureux devant Calais qu'ils bombarderent sans succès.

1694.

Le marquis d'Harcourt de son côté, & le comte de Guiscard, guidés par les ordres du Maréchal, rendirent avec une poignée de monde Dinant si respectable que le duc de Holstein, après la conquête de Hui qui lui coûta huit jours, & beaucoup de monde, n'osa en tenter le siege : ce Général ne réussit pas mieux devant Namur dont il avoit entrepris le bombardement. La campagne sur la Meuse se termina par une belle action de Laubanie, gouverneur de Mons, qui après avoir taillé en pieces la nombreuse garde qui environnoit le comte de Tilly, général d'une des deux armées des Alliés, le surprit & l'enleva dans son lit.

Cependant Luxembourg qui contenoit l'armée formidable du roi

1694.

Ibidem.

Guillaume , auroit bien voulu le surprendre , & terminer la campagne par une victoire. La position de ce Prince campé à Rouffelaër étoit telle , que Luxembourg pouvoit l'attaquer par le centre , sans que les ailes eussent pu le secourir. Mais en examinant les chemins qui conduisoient à l'ennemi , le Maréchal les trouva si étroits & si mauvais , qu'il appréhenda que le temps qu'il perdrait pour les traverser , ne donnât à Guillaume celui de rapprocher ses ailes , & de réparer sa faute ; on auroit alors combattu à armes égales , & la victoire n'eût pu manquer d'être sanglante : cette considération arrêta Luxembourg ; il aima mieux renoncer à la gloire d'un nouveau triomphe , que de prodiguer le sang François dans une action , dont les suites n'auroient pu être fort avantageuses à la fin d'une campagne.

Luxembourg , après avoir fortifié Courtrai , & mis les lignes en sûreté , se rendit auprès du Roi , qui le reçut avec des caresses extraordinaires.

naires. Louis XIV n'avoit pas attendu la fin de la campagne , pour lui témoigner combien il étoit satisfait de sa conduite ; peu auparavant il lui avoit écrit qu'on ne pouvoit être plus sensible aux grands services qu'il avoit rendus. M. le Dauphin qui avoit conçu pour lui une amitié égale à l'estime dont il étoit prévenu à son égard , n'en parloit que comme du plus grand homme de guerre qu'il y eût en Europe.

1694.

*Manuscrits
de la Maison
de Luxemb.*

Il faut avouer que personne n'étoit plus digne des éloges de ses maîtres que Luxembourg : son zele pour l'Etat ne se renfermoit pas seulement aux soins de la guerre ; il venoit de procurer au Roi , par le canal d'un Génois qui lui étoit très-attaché , un emprunt de plusieurs millions que la République lui prêta. Dans les circonstances où se trouvoit la France , ce service n'étoit pas un des moins importants qu'on pût lui rendre.

Ibidem.

Les ducs de Chartres , de Bourbon , le Prince de Conti , le duc

1694.

du Maine , toute la haute noblesse enfin qui avoit servi sous le Maréchal , faisoient retentir la Cour & la ville de ses louanges : tous l'honoroiént , & l'aimoient comme leur pere. L'envie , la haine , la calomnie s'étoient tues devant ses victoires & ses vertus ; il étoit prêt à jouir du sort des Turennes qu'il avoit mérité par tant de travaux & d'exploits , lorsqu'une maladie imprévue vint l'enlever aux vœux de tout le Royaume.

1695.

Il s'étoit rendu les derniers jours de Décembre à Versailles , pour être à portée de faire sa cour au Roi & à la famille Royale ; ce jour-là même il fut attaqué de grands maux de tête & de reins , suivis d'une fièvre brûlante. Le Roi n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle , que saisi d'inquiétude , il envoya chercher Fagon son premier médecin. *Au nom de Dieu , Fagon , lui dit-il , faites pour lui tout ce que vous feriez pour moi.* Mais le mal se montra plus fort que toutes les ressources de l'art : Fagon re-

connut bientôt que la maladie étoit mortelle.

1695.

Luxembourg n'eut pas plutôt connu la grandeur du danger, qu'il se prépara à la mort avec la fermeté qui lui étoit naturelle ; la brillante fortune qu'il voyoit disparaître devant lui, ne lui coûta pas un soupir ; il ne s'occupa qu'à couronner, par une fin chrétienne, une vie si éclatante & si agitée. M. de Fénélon, précepteur de M. le duc de Bourgogne, cet homme si connu par son génie & sa piété, vint auprès du Maréchal pour lui administrer en ces derniers moments les secours qu'offre la religion ; l'ame du Maréchal s'éleva encore avec celle de son ami ; & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir beaucoup mieux servi le Roi que Dieu, il s'écria qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de victoires qui lui devenoient inutiles au tribunal du juge des Rois & des héros, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de l'Etre suprême.

1695.

*Lettres de
Madame de
Maintenon.*

Cependant la nouvelle de la maladie & du danger du Maréchal, excitent à la cour & à la ville une douleur & une inquiétude universelles ; Madame de Maintenon écrivit à S. Cir qu'on eût à se mettre en prières pour demander au ciel la fanté d'un homme nécessaire à l'Etat.

Les Princes du Sang , tout ce qu'il y avoit de grand à la Cour , se rendirent auprès de leur Général pour lui témoigner le vif intérêt qu'ils prenoient à son fort. Le Maréchal consentit sans peine à se donner en spectacle à la douleur & à l'amitié ; mais l'accablement de sa famille , les larmes de ses amis , en attendrissant son ame , ne la troublèrent point : il répéta aux uns & aux autres qu'il n'avoit qu'un regret en mourant , c'étoit de n'avoir pas servi Dieu comme le Roi ; il leur donna à tous de grandes marques d'estime & d'amitié ; il fit plus , il envoya supplier MM. de Vendôme de lui rendre leur amitié. On a vu combien ces deux

Princes avoient été sensibles à cette démarche : ils joignirent bien volontiers leur douleur & leurs regrets à ceux de toute la nation.

1695.

La veille de sa mort , qui n'étoit que le quatrième jour de sa maladie , il appella le duc de Montmorenci son fils aîné , & lui dicta d'un air ferein ses dernières volontés. Peu après le Cardinal de Bouillon , Grand-Aumônier de France , amena à ses pieds ses enfants pour leur donner sa bénédiction ; dans ce triste & dernier entretien , le Maréchal leur montra toute la tendresse & la sensibilité de son ame ; il les exhorta dans les termes les plus touchants à demeurer toujours fidèles à Dieu & au Roi , & à vivre entr'eux dans l'union & la concorde convenables à des frères.

Après cet effort , il ne voulut plus s'occuper que de Dieu , entre les mains duquel il remit son ame le 4 Janvier. C'est ainsi qu'après avoir vécu en héros l'espace de 67 ans moins quatre jours , le Maréchal de Luxembourg eut la gloire & le

1695.

bonheur de mourir en Chrétien.

Il feroit difficile d'exprimer le deuil universel que causa à la Cour, à la ville, dans les provinces, une mort si soudaine, si imprévue, si funeste au Royaume. Le Roi parut plus touché qu'aucun de ses sujets. Pendant tout le cours de la maladie, il avoit exigé qu'on lui apportât d'heure en heure des nouvelles du Maréchal, pour sçavoir ce qu'il avoit à craindre ou à espérer : lorsqu'il apprit sa mort, il envoya témoigner à ses enfants la part extrême qu'il prenoit à leur douleur ; la famille désolée se rendit chez le Roi, pour le remercier de toutes ses bontés ; en l'appercevant, le Prince lui dit d'un air pénétré : *Vous venez de faire une grande perte ; mais je perds infiniment plus que vous.* Il ne pouvoit faire en moins de mots & avec plus de noblesse, l'éloge d'un Général qui lui avoit sauvé tant de provinces & gagné tant de batailles ; la reconnoissance du Monarque dura autant que sa vie ; dans les dernières années de

*Mémoires de
S. Germain.*

son regne qui furent marquées par tant de défaites & de calamités, il se rappelloit sans cesse avec un souvenir douloureux la mémoire d'un Capitaine sous la conduite duquel ses armes avoient toujours été victorieuses : il faut avouer que les désastres qu'il éprouvoit alors, faisoient un étrange contraste avec les triomphes passés.

Au reste l'idée qu'on avoit dans toute l'Europe des talents sublimes du Maréchal, fit regarder sa mort comme un événement irréparable pour la France. C'est à cette époque que la plupart des écrivains ont fixé le découragement de la nation, qui se regardoit comme invincible sous les auspices de Luxembourg. Les écrivains protestants qui, pour faire leur cour au prince d'Orange, n'avoient cherché qu'à diminuer l'éclat des succès de son vainqueur, en rendant compte de la mort du Maréchal, avouent que c'étoit le plus grand Capitaine de l'Europe; qu'il possédoit au suprême degré toutes

1695.

Larrey, Histoire de Louis XIV.

1695.

Histoire
de Guillau-
me III, tome
I, page 90.

les qualités qui font un Général accompli: l'Historien de ce Prince s'exprime en ces termes: *La mort du duc de Luxembourg fut la plus grande perte que pût faire la France; aussi en fut-elle consternée.* Ainsi la nation qui avoit résisté aux fureurs d'une guerre si terrible, aux horreurs de la disette, sentit sa constance abbatue par la mort d'un seul homme.

Un coup d'œil sur la situation de l'Europe fera voir combien cette opinion étoit vraie. Les Alliés, c'est-à-dire presque tous les Potentats de l'Europe, unis par la crainte, la jalousie, la haine, & l'intérêt, n'avoient entrepris cette guerre que dans l'espérance de conquérir ou au moins de démembrer la France: mais quoique leurs forces présentassent l'image d'une Hidre sans cesse renaissante, ils avoient reçu par la main de Luxembourg des coups si mortels; cette dernière campagne sur-tout entreprise dans les Pays-Bas avec tant de troupes, d'argent, de si grands moyens de vaincre, rendue inutile & ruineuse
par

par les démarches savantes & audacieuses du Maréchal, avoit tellement humilié les Anglois & les Hollandois les principaux appuis de la ligue, qu'ils ne respiroient que la paix. Déjà la Chambre basse du Parlement d'Angleterre surprise & indignée de tant de revers, avoit cité à son tribunal le comte de Damby, chef des conseils du roi Guillaume; elle avoit emprisonné ses principaux membres accusés d'être vendus à la Cour; tout annonçoit une prochaine révolution, lorsque la mort de Luxembourg vint rendre à l'usurpateur de l'Angleterre son courage & ses espérances.

Il représenta fortement aux Anglois & aux Alliés, que la France déjà épuisée par ses efforts, découragée par la disette d'hommes, d'argent & de vivres, ne pouvoit plus tenir après la perte d'un Général qui seul l'avoit empêché de succomber; qu'en moins de deux campagnes, non-seulement il répareroit les malheurs passés, mais qu'il

*Mémoires
de Barwick;
tom. I, page
175, 176.*

forceroit Louis XIV à accorder aux Alliés des conditions infiniment plus avantageuses que celles qu'il avoit offertes l'année précédente. Quoique les Alliés eussent été souvent trompés par les promesses de Guillaume, ils consentirent pourtant encore à éprouver si la fortune ne lui seroit pas plus favorable.

Mais les espérances qu'il donna, ne furent pour le coup ni fausses, ni illusoires : la France perdit en Italie Casal ; elle évacua des places en Catalogne ; enfin Guillaume lui-même prit Namur, cette conquête dont les François avoient triomphé avec tant de faste ; il la prit plus fortifiée, défendue par une armée, & en présence de plus de cent mille François. Cet exploit, le plus grand de Guillaume, après la victoire de la Boyne & la conquête de l'Irlande, rétablit son crédit parmi les Alliés. Louis XIV tant de fois couronné par la victoire, se vit obligé d'acheter la paix du duc de Savoie : non-seulement il lui rendit tous ses Etats, mais il lui restitua Pignerol, l'une

des clefs de l'Italie dont la France étoit en possession depuis plus de 60 ans : au reste, ces sacrifices furent comptés pour rien, en comparaison de ceux qu'il se crut obligé de faire pour obtenir une paix générale.

Tous ces événements qui suivirent de près la mort du Maréchal, en justifiant les regrets du Roi & de toute la France, prouvent combien il est vrai de dire que ce sont les grands Capitaines qui font la destinée des Empires ; on accorda à la mémoire du Maréchal les honneurs qu'on ne devoit rendre qu'à ceux qui ont le plus mérité de la patrie. Son oraison funébre fut prononcée le 21 Avril dans l'Eglise de la Maison professe des Jésuites par le Pere de la Rue ; ce morceau profond, éloquent, sublime est digne du héros en faveur de qui il est consacré. Son corps fut enterré à Ligny en Barrois.

On a déjà remarqué que le maréchal de Luxembourg n'avoit pas reçu de la nature une figure heu-

reuse & brillante : il étoit d'une taille contrefaite ; de longs & épais sourcils venoient se joindre sur ses paupières & lui rendoient la physionomie austère. Mais si la nature lui fut avare des dons extérieurs, on peut dire qu'elle lui prodigua le reste : il avoit l'ame grande & magnanime, le génie vaste, le cœur sensible ; jamais homme ne mit dans le commerce de la vie, plus de graces, de politesse, d'enjouement & de vivacité ; sa maison étoit le temple des jeux & des ris. Héros en amitié, comme à la guerre, il sacrifia l'espérance de la plus grande fortune à l'attachement qu'il avoit voué au prince de Condé ; après son retour en France, il reçut quelquefois du Roi des marques d'indifférence & de froideur, bien capables d'altérer son zèle pour la gloire de l'Etat ; mais il avoit été si touché de la clémence de ce Prince & des premiers bienfaits qu'il en avoit reçus, qu'il aima mieux attribuer la conduite du Roi à son égard, à la haine de M. de Louvois, qu'aux

vrais sentiments d'un Monarque dont il sentoît avoir mérité l'amitié & la reconnoissance.

Il portoit le désintéressement à un degré qui paroîtra aujourd'hui incroyable : ce Général qui toute sa vie avoit fait la guerre avec les plus grands succès, dans les pays les plus opulents de l'Europe, méprisa tellement le soin de s'enrichir, qu'il ne laissa à ses enfants d'autre héritage que la gloire de son nom & le souvenir de ses victoires ; ils se virent obligés de renoncer à sa succession. Ce n'est pas qu'il eût épuisé ses richesses dans un vain étalage de luxe ; mais les dépenses qu'il faisoit à la guerre, dépenses convenables à sa dignité ; l'argent qu'il prodiguoit à l'officier indigent, aux espions ; les restitutions qu'il faisoit de son propre bien aux Eglises & aux malheureux dépouillés par une soldatesque avide & inhumaine, le réduisirent souvent à manquer, pour ainsi dire, du nécessaire.

*Mémoires de
S. Germain.*

Sa modestie égaloit son désinté-

Ibidem.

414 HISTOIRE DU MARÉCHAL
resserment ; non - seulement il ne
pouvoit soutenir la flatterie ; mais
il n'écoutoit qu'avec beaucoup
d'impatience & d'embarras, les
éloges les plus vrais qu'on donnoit
à ses plus brillantes actions. Sa bien-
faisance étoit telle qu'il sacrifia tou-
jours ses intérêts à ceux de ses
amis : protecteur déclaré du mérite
& sur-tout du mérite militaire ;
c'étoit assez qu'un officier se dis-
tinguât par son zele & sa valeur,
pour qu'il parlât de lui au Roi :
on a découvert dans ses papiers
des lettres de remerciement du cé-
lebre Jean Bart & de beaucoup
d'officiers qui n'avoient d'autre
titre à l'amitié de Luxembourg ,
qu'une belle réputation.

*Manuscrits
de la Maison
de Luxemb.*

Ce caractère de bonté, de dé-
sintéressement, de modestie , de
gaieté, qu'il porta dans le com-
mandement des armées, joint à une
affabilité noble & militaire , & au
soin extrême qu'il prenoit d'entre-
tenir l'abondance & la joie dans son
camp, l'avoient rendu si cher au
soldat, qu'il n'avoit besoin ni de

rigueur, ni de dureté pour maintenir la discipline. En l'apercevant à leur tête, les troupes croyoient voir disparoître le danger & la fatigue; il n'y avoit point de corps qui ne l'eût suivi volontiers aux extrémités de l'univers. On conçoit combien cet amour du soldat pour son général contribue aux succès d'une campagne.

Ce Capitaine si agréable aux troupes, étoit en même temps un des plus redoutables que la France ait jamais produits. Il réunissoit au plus haut degré l'audace, la fermeté, le sang-froid, la présence d'esprit, la vigilance. Mais son caractère distinctif parmi les grands hommes de guerre de ce siècle, c'est le coup d'œil qui le faisoit juger d'une manière infallible des mouvements d'une armée, la précision & la justesse avec lesquelles il dirigeoit les mouvements de la sienne; l'étendue de génie qui lui présentait en un moment tous les moyens de vaincre, & la sagacité qui l'arrêtoit toujours sur les plus

certain ; une exécution rapide qui ne laissoit jamais à l'ennemi le temps de se reconnoître ; c'est enfin la facilité incroyable avec laquelle il gouvernoit les armées les plus nombreuses , & par conséquent les moins susceptibles d'ordre & de discipline.

Ses projets étoient si bien concertés , ses ressources dans les événements les plus imprévus & les plus fâcheux , si promptes , que malgré toutes les contradictions & les traverses qu'il essuya à la Cour , il n'eut jamais la douleur d'échouer.

Mais ce Général si grand , si heureux , n'étoit exempt de défauts ni comme particulier , ni comme capitaine. On lui reproche avec raison trop de penchant pour les femmes ; (il sacrifia à la beauté & aux graces , jusques dans un âge avancé ;) un goût trop vif pour le plaisir , une légèreté peu convenable à un grand homme , trop de complaisance pour ses amis , foiblesse , qui malgré toute sa bienfaisance , lui attira de puissants enne-

mis ; enfin en lui accordant , par-dessus tous les Généraux du dernier siècle , la science de vaincre , on l'a accusé de n'avoir pas su profiter de la victoire.

Je ne fais pourtant si en parcourant toutes les actions du Maréchal , on ne trouvera pas ce dernier reproche injuste. A Voerden , vainqueur d'une armée considérable avec cinq bataillons , il n'avoit pour objet que de sauver cette place ; il eût été téméraire d'oser davantage : dans son expédition de Swmerdam & de Bodegrave , le dégel arrêta ses progrès ; à Cassel ; si le vainqueur eût suivi son conseil , la victoire eût été encore plus complète. A Charleroi , on l'empêcha de vaincre ; enfin attaqué en pleine paix à Saint-Denis , tout ce qu'il put faire , fut de rendre les efforts des Alliés inutiles.

Après la victoire éclatante de Fleurus , il vouloit prendre Ath , ou Charleroi ; mais la Cour affoiblit son armée , & l'ennemi lui en opposa de plus redoutables. A Leuse , il

418 HISTOIRE DU MARÉCHAL
ne s'agissoit que de terminer la
campagne par un exploit brillant ;
& conserver aux troupes Françaises,
la supériorité dont il les avoit mises
en possession. A Steinkerque , sur-
pris , malgré toute sa vigilance , par
une combinaison d'accidents im-
possibles à prévoir , il triomphe
pourtant ; mais les ordres du Roi ,
de nouvelles armées que l'ennemi
lui présente , l'empêchent de pro-
fiter de la victoire. Enfin , après
une des plus sanglantes batailles qui
aient illustré nos fastes , victorieux
à Nerwinde , il voit la moitié de
l'armée ennemie détruite, l'autre dis-
persée par la fuite. Il semble que
rien ne l'empêchoit de porter la
terreur en Hollande ; mais on a vu
qu'il ne pouvoit s'engager dans le
pays ennemi , sans les instruments
de la victoire : ces instruments , ne
fut-il pas plus de six semaines à les
attendre de la Cour ? Lorsqu'enfin
on les lui envoya , les Alliés , dont
les ressources étoient presque inépu-
isables , avoient déjà des forces su-
périeures aux siennes ; cependant ,

il leur enleve Charleroi leur plus forte place. On ne s'est étendu sur cet article, que parce que ses ennemis ont prétendu, qu'à l'exemple de plusieurs Généraux, il ne vouloit pas tirer de ses victoires tous les avantages possibles, afin de prolonger la guerre & de se perpétuer dans le commandement des armées ; toute son histoire doit prouver combien cette imputation est fautive & calomnieuse. Les conseils que le Maréchal donna toujours au Roi, toutes ses vues ne tendirent jamais qu'à la paix : ce sentiment lui étoit dicté par son amour pour l'Etat, peut-être par l'intérêt de sa propre gloire. Car enfin sa santé étoit devenue chancelante ; il envisageoit que plus la guerre seroit longue, plus le Royaume s'affoibliroit. Ne pouvoit-il pas perdre par la négligence du ministre de la guerre qui laissoit énerver la discipline militaire, par le mauvais choix & l'inapplication des officiers subalternes, par le peu de moyens qu'on lui fournissoit de poursuivre la guer-

420 HISTOIRE DU MARÉCHAL
re, enfin par ses infirmités, la qua-
lité de Général invincible sous la-
quelle il étoit connu de toute l'Eus-
rope?

*Mémoires de
St. Germain.*

Quelques jaloux de la gloire du
maréchal de Luxembourg, éblouis
par l'éclat des grands Généraux qui
l'avoient précédé, pour ne pas
convenir qu'il les égaloit par la su-
périorité de son génie, attribuoient
à un bonheur particulier tous ses
succès; les réfugiés tâchèrent de
porter de lui la même idée à la
Cour du roi Guillaume; après la
bataille de Nerwinde, l'un d'eux (a)
mangeant avec ce Prince, ne cessoit
d'exagérer le bonheur de Luxem-
bourg, sans parler de son courage,
de ses talents & de sa conduite;
Guillaume, homme vrai, choqué
de l'affectation du François, le fit
taire, en lui disant : *Il y a trop long-
temps qu'il est heureux, pour n'être
qu'heureux.*

Mais ce qui doit concilier au
maréchal de Luxembourg l'estime.

(*) Le marquis de Ruvigni, connu depuis sous le
nom de comte de Gallowai.

des ames sensibles & généreuses, c'est la maniere dont il exerça le ministère terrible de la guerre, surtout les dernières années de sa vie. Il avoit été si affligé des cruautés exercées par ses troupes à Bodegrave & à Swmerdam, quoique ces places eussent été emportées d'assaut, que pendant tout le temps qu'il commanda depuis, il s'occupa particulièrement à contenir le soldat : il fit plus, il osa prendre sur lui d'interpréter, d'adoucir, d'éluider les ordres sévères qu'il recevoit, pour ne faire qu'un monceau de cendres & de ruines des petites villes, des bourgs & des villages des Pays - Bas ; il modéra, autant qu'il put, le fardeau des contributions ; il chercha toujours à faire tomber le poids de la guerre sur le riche plutôt que sur le malheureux cultivateur.

Si l'on compare la conduite juste & bienfaisante de Luxembourg, aux barbaries exercées sur le Rhin, & à celles qui rendirent le nom François si odieux en Savoie & en

Italie, (a) & dont le contre-coup retomba sur le Dauphiné & sur nos villes maritimes qui furent impitoyablement bombardées, on ne sera pas surpris de l'espece de vénération que les Alliés avoient pour lui. Après la mort imprévue de ce Général qui seul l'avoit empêché d'accabler la France, le roi Guillaume dit aux courtisans qui l'environnoient, & dans les yeux desquels il lisoit la joie & l'espérance : *Vous*

*Mémoires de
S. Germain.*

voilà sans doute persuadés que je me réjouis de cette nouvelle ; eh bien vous vous trompez ; il ne m'est pas possible de n'être pas sensiblement touché de la mort d'un si grand homme.

Quoique Luxembourg fût généralement adoré dans son armée, il se trouva pourtant quelquefois des

(a) Sans parler des cruautés de S. Ruth en Savoie, il n'y a qu'à écouter M. de Villars, témoin de ce qui se passoit en Piémont sous M. de Catinat en 1690. Il y eut, dit-il, de grands désordres commis par les troupes; plusieurs petites villes furent brûlées ;

celle de Revel, dans laquelle il y avoit une Abbaye de 50 filles des meilleures maisons du Piémont, essuia toutes les horreurs du libertinage & de l'insolence du soldat ; après cette honteuse expédition, l'armée repassa les Monts. *Tome I, page 254.*

Officiers généraux attachés au Ministre de la guerre , qui pour plaire à l'arbitre des graces & des récompenses , tâcherent de rendre à la Cour de mauvais offices au Maréchal ; mais Luxembourg trop grand pour se venger & même pour se plaindre, les recevoit toujours avec cet air ouvert & affable qui lui gaignoit tous les cœurs ; il les forçoit par sa sagesse & sa modération à détester l'intrigue & la manoeuvre.

Quoiqu'il n'eût jamais offensé personne, le Maréchal , en 1680, eut la douleur de voir un grand nombre d'ennemis s'élever contre lui ; cependant, malgré les grands moyens qu'il eut dans la suite de se venger, on ne croit pas qu'il soit possible de nommer un seul homme qui ait été la victime de son ressentiment ; il admit même au nombre de ses amis, le marquis de Bezons, fils d'un homme dont il croyoit avoir lieu de se plaindre ; il contribua beaucoup à la fortune du Marquis , en vantant son zele, & en lui procurant dans son armée l'occasion de signaler sa valeur.

Avant que de terminer cette histoire, on ne peut s'empêcher de nommer les Généraux que Luxembourg forma : voici ceux qu'il estimoit le plus, le prince de Conti, le duc de Bourbon, auxquels il ne manqua que le commandement des armées, pour acquérir une réputation égale à celle de leur maître en l'art militaire; le duc de Chartres qui fit la guerre avec tant de succès & de réputation en Espagne; le maréchal de Barwick qui justifia par les plus grands exploits la haute idée que le Maréchal avoit conçue de lui; le comte d'Artagnan, le marquis de Puyféguir, honorés tous les deux du bâton de Maréchal de France; le marquis de Feuquieres; le comte d'Albergotti si fameux depuis par la défense de Douai; le chevalier de Gassion.

*Mémoires de
S. Germain.*

Lorsque Luxembourg étoit encore jeune & connu sous le nom de comte de Boutteville, il aperçut dans une marche quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée;

l'armée; il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau; tous obéirent excepté un seul qui continua son chemin: le Comte vivement offensé d'une telle déobéissance, court à lui la canne haute, & menace de l'en frapper; celui-ci plus fier encore, lui répondit que s'il exécutoit sa menace, il sauroit bien l'en faire repentir; outré de la réponse, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força de rejoindre son corps.

Quelque temps après l'armée assiégea Furnes: à l'attaque de la contrescarpe, le Comte remarqua un soldat qui s'étant jetté le premier dans les palissades, appelloit ses camarades à grands cris, & les exhortoit à le suivre. Boutteville charmé d'une si rare valeur, n'eut pas plutôt vu l'ouvrage emporté, qu'il fit venir le soldat qu'il combla d'éloges; mais celui-ci l'interrompant, lui demanda s'il le reconnoissoit; sur la réponse du Comte qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vu: *Eh bien, lui dit-il, c'est*

*Mémoires de
S. Germain.*

moi que vous frappâtes dans telle marche , & qui vous prédis que vous vous repentiriez d'avoir frappé un brave homme. Cette grandeur d'ame toucha Boutteville jusqu'aux larmes : il lui fit des excuses auxquelles il joignit sa bourse & une place de Sergent : à l'affaut de la même ville, le nouveau Sergent monta le premier à la breche ; & mérita un brevet de Lieutenant que le Comte devenu son protecteur lui obtint : il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp.

Jamais homme ne témoigna plus de reconnoissance que ce brave officier : il accompagna long - temps le Comte au milieu des affauts & des combats , parant tous les coups qu'on lui portoit ; enfin dans une attaque de place, Boutteville voyant ses troupes rebutées & prêtes à fuir , s'élance à travers le fer & le feu pour ranimer leur courage ; son aide-de-camp, frémissant du danger dans lequel il se précipite , le suit , le couvre de tout son corps , bientôt il tomba percé de coups.

aux pieds de son bienfaiteur , auquel il laissa des regrets immortels de sa perte.

A la journée de Nerwinde , Luxembourg remarqua un soldat du régiment des Gardes Françoises , qui quittoit son corps : *Où vas-tu , lui dit le Maréchal ? Mourir à quatre pas d'ici , lui répondit le soldat , en ouvrant son habit pour lui faire voir une blessure mortelle ; mais je bénis le ciel d'avoir perdu la vie pour mon Prince , & d'avoir combattu sous un aussi digne Général que vous. A l'article de la mort où je suis , je peux bien vous assurer qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment. Malheur à quiconque ne fera* *Furestrianæ* *pas attendri d'un trait si magnanime.*

Le maréchal de Luxembourg laissa cinq enfants de son mariage avec Magdelaine-Charlotte-Bonne-Thereise de Clermont-Tonnerre de Luxembourg ; (*a*) sçavoir :

1^o, Charles-François-Frédéric de

(¹) Cette Dame mourut en 1701 dans les exercices de la plus haute piété.

428 HISTOIRE DU MARÉCHAL
Montmorenci - Luxembourg , duc
de Luxembourg.

2°, Pierre - Henri - Thibault de
Montmorenci - Luxembourg , abbé
d'Orcamp & de Saint-Miel , Grand-
Maître de l'ordre du Saint-Esprit de
Montpellier, mort en 1700 à la fleur
de son âge.

3°, Paul-Sigismond de Montmo-
renci - Luxembourg , duc de Châ-
tillon.

4°, Christian-Louis de Montmo-
renci - Luxembourg , prince de Tin-
gry , Maréchal de France.

5°, Angélique - Cunégonde de
Montmorenci - Luxembourg, mariée
en 1694, à Louis légitimé de Bour-
bon-Soissons , prince souverain de
Neufchatel , comte de Dunois &
de Noiers; il n'est venu de ce ma-
riage qu'une fille mariée à feu M.
le duc de Luynes , qui en a eu
M. le duc de Chevreuse , gouver-
neur de Paris , & colonel - général
des Dragons.

Les ducs de Luxembourg & de
Châtillon & le maréchal de Mont-
morenci ont formé les trois bran-

DE LUXEMBOURG. 429
ches des Montmorenci - Luxem-
bourg.

PREMIERE BRANCHE.

Charles - François - Frédéric de Montmorenci-Luxembourg, duc de Luxembourg, de Piney, de Montmorenci, prince souverain de Luxe, & d'Aigremont, Pair & premier Baron de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant - général de ses armées, gouverneur de Normandie, étoit né le 22 Février 1661; il fut connu sous le nom de prince de Tingry, jusqu'en 1688, que le Roi érigea en sa faveur la terre de Beaufort en Champagne en Duché héréditaire sous le nom de Montmorenci. On a vu dans l'histoire du maréchal de Luxembourg, la part que le duc de Montmorenci eut aux victoires de son pere; après la mort de ce grand homme, il continua de servir en Flandre jusqu'à la paix de Risvick; en 1702, il fut fait Lieutenant - général; il fit les campagnes de 1702, 1703, & 1704. L'année suivante, le Roi qui

430 HISTOIRE DU MARÉCHAL
craignoit une invasion en Norman-
die, envoya le duc de Luxembourg
commander dans son gouverne-
ment; la disette occasionna à Rouen
en 1709, une sédition que le duc
de Luxembourg ne réprima qu'en
exposant sa personne; mais loin
de témoigner son ressentiment à la
populace qui avoit osé l'insulter,
son unique soin fut d'aller deman-
der au Roi la grace des coupables:
ce trait magnanime attendrit le Roi
qui leur pardonna à sa prière. A son
retour à Rouen, il fut reçu de tous
les états de la ville, avec les plus
grandes marques d'amour & de res-
pect; la ville fit prononcer en son
honneur un discours par le pro-
fesseur (a) de rhétorique. Le duc de
Luxembourg resta à Rouen jusqu'à
la paix d'Utrecht: il fut honoré
du collier des Ordres du Roi en
1724; il mourut le 4 Août 1726,
après une courte maladie. Il est
enterré aux Capucines de la place

(a) Ce discours ma-
nuscrit doit être à la Bi-
bliothèque de la Maison

Professe des Jésuites de
Paris.

Vandôme. Il fut marié deux fois :

1^o, avec Marie - Anne d'Albert de Luynes, fille du duc de Chevreuse, dont il n'a point laissé d'enfants :

2^o, avec Marie-Gillonne de Gillier de Clerambaut, fille unique & héritière de René de Gillier, marquis de Clerambaut, de Marmande & de Puygareau, l'une des plus belles femmes de son temps ; il en a eu :

1^o, Charles - François de Montmorenci-Luxembourg, (c'est M. le maréchal de Luxembourg dont on parlera ci-après).

2^o, Anne de Montmorenci-Luxembourg, appelé le comte de Ligni & ensuite le comte de Montmorenci, colonel du régiment de son nom, brigadier des armées du Roi, mort à la fleur de son âge. . .

3^o, Marie-Renée de Montmorenci-Luxembourg, mariée le 15 Avril 1716, à Louis-François - Anne de Neufville, duc de Villeroi, Pair de France, capitaine des Gardes-du-Corps de Sa Majesté, Chevalier de ses Ordres, gouverneur du Lyonnais. Madame la duchesse de Vil-

432 HISTOIRE DU MARÉCHAL

leroi est morte en 1759.

4°, Françoise-Gillonne de Montmorenci - Luxembourg, mariée à Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, gouverneur de l'Orléannois, dont elle est restée veuve avec plusieurs enfants.

Charles - François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Luxembourg, de Piney & de Montmorenci, Pair, premier Baron & Maréchal de France, capitaine des Gardes du Roi, Chevalier des Ordres, gouverneur de Normandie, est né le 31 Décembre 1702; il a épousé 1°. Marie-Sophie-Emilie-Honorate Colbert de Seignelai, fille unique & héritière de Marie-Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelai, colonel du régiment de Champagne, brigadier des armées du Roi, Maître de la garde-robe de Sa Majesté, & de Marie-Louise-Maurice, née princesse de Furstemberg; dont il a eu Anne - François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Montmorenci, & Anne-Maurice de Montmorenci-Luxembourg, épouse d'Anne-

d'Anne-Louis-Alexandre de Montmorenci, prince de Robeque, Grand d'Espagne, morte le 4 Juillet 1760, dans la trente-unième année de son âge. M. le maréchal de Luxembourg a épousé en secondes nocces Magdeleine - Angélique de Neupville de Villeroi, petite-fille du maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV : elle étoit veuve de Joseph-Marie, duc de Boufflers, mort à Genes.

Anne-François de Montmorenci-Luxembourg, duc de Montmorenci, colonel du régiment de Touraine, brigadier des armées du Roi, capitaine en survivance d'une des quatre compagnies des Gardes du Corps de Sa Majesté, étoit né le 9 Décembre 1735 ; il avoit épousé le 17 Février 1752, Louise-Françoise-Pauline de Montmorenci-Luxembourg, fille unique de M. le prince de Tingri. Le duc de Montmorenci est mort le 21 Mai 1761, à Wdengen en Allemagne ; il avoit eu de son mariage Mathieu-Frédéric de Montmorenci-Luxembourg,

434 HISTOIRE DU MARECHAL
mort quelques jours après lui : il
ne reste de ce mariage que ,

1^o , Anne - François - Charlotte
de Montmorenci - Luxembourg.

2^o , Magdeleine - Angélique de
Montmorenci - Luxembourg.

Seconde Branche.

Paul-Sigismond de Montmorenci-Luxembourg , duc de Châtillon ,
né le 5 Septembre 1664 , fit ses
premieres armes au siege de Philis-
bourg où il se distingua beaucoup ; il
portoit alors le nom de comte de
Luxe ; il fut successivement colonel
des régiments de Provence & de
Piémont ; il fit en Flandre les cam-
pagnes de 1689, 1690, 1691, 1692,
1693 ; il donna par-tout de grandes
marques de zele & de courage ;
mais la blessure qu'il reçut à la ba-
taille de Nerwinde , ne lui permit
plus de continuer le service. Ma-
dame la Duchesse de Meckelbourg
sa tante lui ayant légué la plus
grande partie de ses biens , & en-
tr'autres la terre de Châtillon-sur-

Lôing, le Roi érigea en 1696, cette terre en Duché héréditaire. Le nouveau duc de Châtillon épousa Marie-Anne de la Trémoille, héritière de la branche de Royan & d'Olonne ; il eut de ce mariage un fils unique dont on parlera ci-après ; le Duc de Châtillon épousa en secondes noces Elisabeth Rouillé, veuve de Jean - Etienne Bouchu, conseiller d'Etat. Il est mort en 1731.

Charles-Paul-Sigismond de Montmorenci - Luxembourg, duc de Châtillon, & par commutation de nom, duc de Boutteville, lieutenant-général des armées du Roi, ci-devant gouverneur du Maine, du Perche, du Comté de Laval & de la ville de Bruxelles, est né le 20 Février 1697. Il a épousé ; 1^o, Anne-Catherine-Eléonore le Tellier, fille de Louis-Marie-François le Tellier, marquis de Barbesieux, Ministre & Secrétaire d'Etat, & de Louise-Catherine de Crussol ; cette Dame étant morte sans enfants, M. le duc de Boutteville s'est re-

436 HISTOIRE DU MARÉCHAL
marié avec Anne - Angélique de
Harlus , fille de René , marquis de
Vertilly , maréchal des camps &
armées du Roi , dont il a eu :

Charles - Anne - Sigismond de
Montmorenci - Luxembourg , duc
d'Olonne , maréchal des camps &
armées du Roi ; M. le duc d'O-
lonne a été marié trois fois ; 1^o ,
avec Marie - Etienne de Bullion ,
fille aînée du feu marquis de Fer-
vaques ; 2^o , avec la veuve du mar-
quis de la Rochefoucault-Braier ;
3^o , avec Marie-Jeanne-Thérèse de
l'Espinai de Marteville , veuve du
comte de Montmorenci. M. le duc
d'Olonne a eu de sa première
femme :

1^o , Charles-Sigismond de Mont-
morenci-Luxembourg , marquis de
Royan , colonel du régiment de
Montmorenci , né le 15 Octobre
1737.

2^o , Anne - Paul - Samuel - Sigif-
mond de Montmorenci - Luxem-
bourg , appelé le chevalier de
Luxembourg , lieutenant de vais-
seaux : il est né le 8 Décembre 1742.

3^o , Bonne - Marie - Félicité de Montmorenci-Luxembourg , épouse d'Armand-Louis , marquis de Serrent , issu d'une des plus anciennes Maisons de Bretagne.

Troisième Branche.

Christian - Louis de Montmorenci-Luxembourg , prince de Tingri , chevalier des Ordres du Roi , gouverneur de Valenciennes , lieutenant-général de la Province de Flandres , maréchal de France , né le 9 Février 1675 , fit l'apprentissage de la guerre sous le Maréchal de Luxembourg son pere ; il servit d'abord en qualité de capitaine dans le régiment du Roi ; il fut ensuite successivement Colonel des régiments de Nivernois , de Provence & de Piémont ; il signala son courage aux batailles de Stinkerque & de Nerwinde ; il fit toutes les campagnes de Flandres jusqu'à la paix de Risvick. Le Roi , en 1701 , lui donna une pension de six mille livres. Personne ne se

438 HISTOIRE DU MARÉCHAL

rendit plus digne des bienfaits de son Prince que le chevalier de Luxembourg, (c'étoit le nom qu'il portoit alors). Dans la guerre de la succession d'Espagne, il fut un des officiers généraux qui rendit le plus de services à l'Etat. En 1703, il força en Italie le poste de Bondanella; deux mois après, il défit le régiment Allemand d'Herbeville, dragons; l'année suivante, il emporta, à la tête de 30 compagnies de Grenadiers, la ville de Reveré sur la Secchia; le duc de Vendôme son général, l'envoya lui-même porter la nouvelle de cette conquête à la Cour: cet exploit lui valut le grade de maréchal de camp. A son retour en Italie, le chevalier contribua à la conquête de Vérue, à la victoire de Cassano. Le Roi ayant donné en 1706, le commandement de son armée de Flandre au duc de Vendôme, le chevalier de Luxembourg suivit ce Prince dans cette Province; il s'y comporta comme en Italie. Au combat d'Oudenarde livré le 11 Juillet 1708, il mena

jusqu'à quinze fois à la charge les troupes qui étoient à ses ordres. Dans cette même campagne, les Alliés formerent le siege de Lille, le chevalier de Luxembourg apprend que la place manque de munitions de guerre, il part de Douai à la tête de deux mille carabiniers ou dragons avec un convoi de poudre dont la place manquoit; il traverse tous les quartiers de l'armée ennemie, & entre dans Lille; à la premiere nouvelle de cet exploit, le Roi déclara le chevalier de Luxembourg lieutenant - général de ses armées. Lorsque la ville de Lille eut capitulé, le chevalier s'enferma dans la Citadelle avec le maréchal de Boufflers : le 12 Novembre il fit une sortie dans laquelle il tua huit cents hommes aux ennemis, & encloua leurs canons. En 1709, le chevalier commanda l'arriere-garde dans la retraite admirable que le maréchal de Boufflers fit après la bataille de Malplaquet. Le Roi, pour récompenser le chevalier des grands services qu'il lui

avoit rendus , lui donna le gouvernement de Valenciennes : il étoit déjà lieutenant-général du gouvernement de Flandres. Ce fut alors qu'il prit le titre de prince de Tingri , & qu'il se maria avec Louise-Magdeleine de Harlai , fille d'Achille de Harlai , comte de Beaumont , conseiller d'Etat. La guerre s'étant rallumée en 1733 , le prince de Tingri fit en Allemagne les campagnes de 1733 & de 1734 ; le Roi l'éleva à la dignité de maréchal de France le 14 Juin 1734 ; il l'avoit honoré du collier de ses Ordres le 2 Février 1731. Le prince de Tingri prit le titre de maréchal de Montmorenci : il mourut à Paris le 23 Novembre 1746 , âgé de 71 ans : il eut de son mariage quatre enfants , savoir :

1^o , Charles - François-Christian de Montmorenci-Luxembourg, prince de Tingri , comte de Beaumont , lieutenant - général des armées du Roi , ancien aide de camp de Sa Majesté , gouverneur de Valenciennes , lieutenant - général au gouverne-

ment de Flandres & de Hainault. M. le prince de Tingri est né le 30 Novembre 1713 ; il a épousé en premières noces Anne-Sabine-Olivier de Senosan ; dont il n'a eu que Madame la duchesse de Montmorenci ; en secondes noces , il a épousé Louise-Magdeleine de Fay , fille du maréchal de la Tour-Maubourg : elle est morte le 15 Septembre 1754 , sans enfants.

2°. Joseph-Maurice-Annibal de Montmorenci - Luxembourg , appelé le comte de Montmorenci. Il est mort en 1762 , à l'âge de quarante - quatre ans : il étoit lieutenant-général des armées du Roi. Le comte de Montmorenci avoit été marié deux fois : de sa première alliance avec François-Thérèse-Martine le Pelletier de Rosambo , fille & petite-fille de deux premiers présidents du Parlement de Paris, il n'a eu qu'une fille , née le 2 Septembre 1750. Le comte de Montmorenci n'a point laissé d'enfants de sa seconde femme Marie-Jeanne-Thérèse de l'Epinaï de Marteville,

442 HISTOIRE DU MARECHAL, &c.
aujourd'hui duchesse d'Olonne.

3°, Eléonore-Marie de Montmorenci - Luxembourg , mariée avec Louis - Léon Potier , comte , puis duc de Tresmes , pair de France , lieutenant-général des armées du Roi , gouverneur de l'Isle-de-France : M. le marquis de Gêvres est issu de ce mariage : Madame de Tresmes est morte en 1755.

4°, Magdeleine-Cunégonde de Montmorenci - Luxembourg , mariée à feu M. le duc d'Havré , Grand - d'Espagne , prince du S. Empire , lieutenant-général des armées du Roi : elle en a eu plusieurs enfants.

Fin du Tome cinquieme.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le manuscrit qui a pour titre : *Histoire de la Maison de Montmorenci, suivie de l'Histoire particuliere de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la publication. A Paris, ce 6 Avril 1764.

BOUDOT.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires, de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DESORMEAUX Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, & donner au public un ouvrage de sa composition, qui a pour titre : *Histoire de la Maison de Montmorenci, suivie de l'Histoire particuliere de François-Henri de Montmorenci, Maréchal Duc de Luxembourg*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs &

Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-huitième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Règne le quarante-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o, 161, fol. conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. 4. à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'il s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris ce 6 Avril 1764.

LE BRETON, Syndic.

De l'Imprimerie de H. L. GUERIN & L. F. DELATOUR;

1764.

